

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

# Le Samedi

VOL. IX. No 21  
MONTREAL, 23 OCTOBRE 1897.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

PLAISIRS CHAMPÊTRES



APRÈS LE REPAS.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE-CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 23 OCTOBRE 1897

## BOUQUET DE PENSÉES

En France, on fait l'impossible pour conquérir la renommée, et, une fois qu'on l'a, elle vous fait l'effet d'un paquet de guenilles bien lourd à porter et dont on voudrait bien se défaire.

x

— Tout homme est bigame.

— Comment cela ?

— Dame, il a deux femmes : celle qu'il a et celle qu'il pense avoir.

x

Le nombre d'hommes qui se trouvent désappointés en amour n'est absolument rien comparé au nombre de ceux qui sont désappointés par le mariage.

x

La politique dans les temps modernes ? Une manière de cuisiner où l'on saupoudre les mots tour à tour avec du sucre râpé et de l'arsenic.

x

Pour écrire une lettre d'amour, il faut seulement dire : Je vous aime en autant de manières qu'il est possible.

x

Une question : Deux peuvent-ils vivre aussi économiquement qu'un seul du moment qu'ils ne font qu'un ?

x

Ce n'est pas ce qu'un homme gagne mais ce que son père a épargné qui le fait riche.

x

Un grand homme ? Lisez : un pauvre diable qui finit presque toujours mal.

x

Plus l'engagement est long, plus le mariage est court.

UN SOLITAIRE.

Il y a des lacunes dans l'histoire des faits, il n'y en a pas dans celle du droit : "le mort saisit le vif." — UN VIEUX MAGISTRAT.

Les systèmes philosophiques ressemblent à ces lanternes allumées le soir à l'entrée des rues barrées : ils ne servent qu'à constater l'obscurité.

GUY DELAFOREST.

## CRUEL MOMENT



Lui (s'arrachant les cheveux) : — Voilà ! tu es là, et je ne puis te parler ! tu viens à moi et je ne puis t'entendre. Ah ! que je suis donc malheureux d'avoir mangé des oignons à mon dîner !

## UN JEU NOUVEAU



— Allons, monsieur, essayez votre chance, ça ne coûte qu'un centin le coup. Il ne s'agit que de lancer cette brique de manière à la jeter dans un de ces 5 trous. Si vous la mettez dans le No 1, vous gagnez un centin ; dans le No 2, deux centins, et ainsi de suite. Essayez, on ne peut pas perdre plus d'un centin.

## UNE BONNE AVENTURE

Un Irlandais en rencontrant un autre, lui demanda ce qu'était devenu leur vieille connaissance O'Hara.

— O'Hara, répondit l'autre, il lui est arrivé une bien bonne aventure.

— Laquelle ?

— Il était en prison et condamné à être pendu, eh bien, l'animal a trouvé moyen de sauver sa vie en mourant d'un anévrisme.

## CE QU'IL DEMANDAIT

Le père. — Voyons, que désires tu de plus que je t'ai donné ? Tu as reçu une bonne éducation, tu es grand et fort. Encore une fois que veux-tu de plus ?

Le fils. — Vous ne m'avez pas donné les moyens de vivre à la hauteur de ma position.

## LES JOURS DE MAUVAIS TEMPS

Monsieur (qui voit madame s'apprêter à sortir). — Où vas-tu donc, encore ?

Madame. — Je m'en vais faire le tour des magasins, mon ami.

Monsieur. — Il me semble que tu ferais mieux de conserver ton argent pour les jours de mauvais temps.

Madame (vexée). — Les jours de mauvais temps je ne vais pas magasiner, je reste à la maison.

## LOGIQUE

Rouleau. — Ma femme qui revenait du bal avec sa mère, cette nuit, à 3 heures, m'a dit qu'il y avait encore de la lumière chez vous ! Cela lui a semblé étrange.

Rouleau. — Étrange ! C'était un petit étranger.

## LE COMBLE DE LA CRÉDULITÉ

Monsieur. — Oui, c'est un homme d'une crédulité extrême.

Madame. — Si crédule que ça ?

Monsieur. — Absolument ! Il croirait un dentiste qui lui promettrait de ne pas lui faire mal.

## CHEZ LE RECORDER.

— Trois mois de prison, pour un coup de poing à ma femme !...

Mazotte ! On voit que le prix du pain a augmenté.

## SA PLACE



Le fou (apparaissant soudainement à la crête du mur). — Eh l'ami ! Que faites-vous donc là ?

Le pêcheur. — Je pêche, mon cher.

Le fou. — Avez-vous déjà attrapé quelque chose ?

Le pêcheur. — Non, pas encore.

Le fou. — Et depuis combien de temps êtes-vous là ?

Le pêcheur. — Depuis six heures.

Le fou. — Entrez donc ici, mon ami, entrez vite.

## Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXII

## TACHES DE SON

Sur sa peau si tendre et si lisse  
Dont ma bouche sait la douceur,  
Le soleil d'été, par malice,  
A mis des taches de rousseur.

C'est tous les ans la même chose ;  
Et l'on dirait qu'il veut laisser  
Sur ton radieux teint de rose  
Une trace de son baiser.

Mais j'aime tout ce que j'aime ;  
Et ton front, si frais et si doux,  
M'attire davantage même  
Constellé de quelques points roux.

Quand, à mes lèvres tu les portes,  
D'un geste amoureux, je crois voir  
La neige d'or des feuilles mortes  
Sur le oeil vermeil d'un beau soir.

FRANÇOIS COPPÉE.

## INSTANTANÉS PARISIENS

III. — AQUARELLE

Le garçon du square est d'un vert uniforme, monotone, soigneusement lavé, et les gouttes de soleil qui filtrent à travers les feuilles s'y piquent en petites touches nettes et vives. Dans le fouillis des frondaisons, les taches lumineuses papillotent. Les plates-bande et les corbeilles tirent un feu d'artifice de fleurs aux tons tapageurs et bariolés, parmi lesquels le géranium éclate comme un pétard. Et les bébés aux ceintures voyantes, et les nounous aux bonnets enrubannés, semblent aussi des fleurs, qui s'enlèvent sur le fond de la pelouse ; et parmi ces fleurs vivantes, comme parmi celles des corbeilles et des plates-bandes, éclate la fanfare truculente d'un géranium, de celui que les botanistes appellent *geranium militaire*, plus connu sous le nom vulgaire de culotte de pioupiou.

JEAN RICHEPIN.

## L'ABBÉ LA PRISE

Vous l'avez peut-être rencontré dans les rues de Paris. C'était un prêtre d'une soixante d'années, vif, alerte, pétillant, aimé du pauvre et du riche, passant ses jours à visiter les mansardes et laissant partout les traces de son inépuisable charité.

Il était né dans les environs de Vitry-le-François, en Champagne.

A trente ans, c'était un officier plein d'avenir sur lequel on fondait les plus grandes espérances.

Aussi fut-on bien étonné quand, un matin, entrant au cercle militaire, le capitaine Brandat dit à ses amis :

« Messieurs, je viens de donner ma démission.

— Vous riez, exclama le colonel en laissant tomber la *Revue*, dont il parcourait les colonnes.

— Point du tout, c'est sérieux.

— Et qu'allez-vous faire ?

— Je change de régiment.

— Mais alors..., cette démission ?...

Le capitaine eut un sourire.

« Là, où je vais entrer, il faut passer par tous les grades. De capitaine dans l'armée de l'Empire, je deviens simple soldat dans l'armée du bon Dieu. »

Le colonel comprit.

« Vous entrez à la Trappe ?

— Non.

— Je croyais !...

— Si c'est possible, je vais tâcher de faire le bien sous un autre uniforme. Je vais entrer au grand séminaire de Sens. »

Ce fut un deuil général dans tout le régiment. Le capitaine avait su se concilier l'estime et l'amour de tous, supérieurs comme inférieurs.

Longtemps on parla de lui, de cette épée qu'il brisait à l'heure où la gloire lui tendait les bras.

Puis l'oubli passa sur cet événement, et si l'on s'entretint encore de l'ex-capitaine, ce fut dans les conseils de guerre et dans les discussions, où ses idées prévalaient toujours.

Cinq ans après sa sortie du régiment, le capitaine était devenu l'abbé Brandat.

Survint la guerre, pendant laquelle il donna toutes les preuves d'un héroïque dévouement.

On ne pouvait entrer dans une ambulance sans le rencontrer. Maintes fois, dans cet asile de la souffrance, il retrouva ses anciens camarades. Alors le prêtre redevenait soldat. Ce n'était que récits de guerre, réminiscences, vieux souvenirs. Si le malade s'affaiblissait, l'abbé Brandat avait une façon de le préparer à la mort.

« Allons, mon ami, disait-il, il faut te charger de munitions pour la grande bataille. Prenons une prise, et puis je te confesserai. »

Les plus endurcis obéissaient sur-le-champ. Aussi quand les sœurs avaient affaire à quelque voltairien, elles venaient requérir l'abbé Brandat.

« Bien, bien, disait-il, je vais tenter de le ramener à Dieu. »

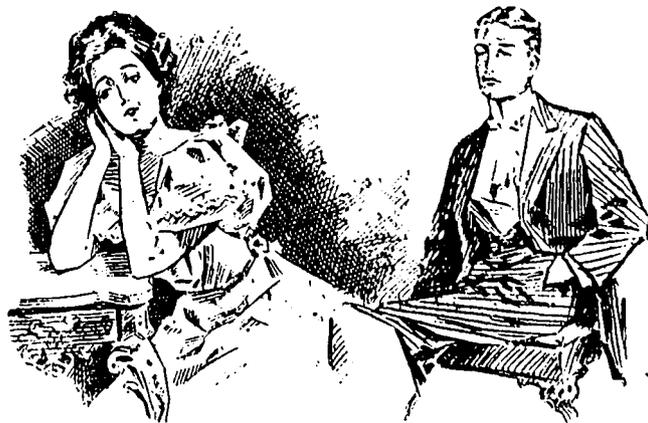
Les malades l'avaient surnommé M. l'abbé La Prise.

Un jour il fut appelé auprès d'un capitaine qui souffrait horriblement d'un abcès à la gorge. On s'attendait à le voir mourir d'un instant à l'autre ; malgré les instances de sa famille éplorée, il refusait de se confesser.

« Eh bien ! capitaine, lui dit l'abbé, est-ce que vous voulez partir comme un chien ? Voyons, il ne faut pas déshonorer l'épulette. »

Et comme le prêtre prenait une prise, le capitaine répondit :

## COMME UNE SŒUR



Lui. — Alors, vous ne pouvez être qu'une sœur pour moi ?

Elle. — Oui, rien qu'une sœur.

Lui (souponnant). — C'est bien, alors, je me retire ; mais embrassez-moi avant de partir, mes sœurs m'embrassent toujours quand je sors.

« Vous m'agacez avec vos prises de tabac. Dire que cela m'est défendu, à moi qui donnerais tout au monde pour avoir une pincée.

— Si vous voulez vous confesser, je vous en promets une. »

Le capitaine hésitait :

« Ils diront que j'ai fait le bigot... »

— Ne songez pas aux gens de ce monde ; songez que vous êtes chrétien, et que vous devez mourir en chrétien. »

Le capitaine était vaincu.

« Aurai-je la prise ? dit-il.

— Je vous la promets. »

Le capitaine se souleva et avoua ses fautes. L'absolution donnée, le prêtre tendit sa tabatière au malade.

Mais la prise fut à peine montée au corveau qu'un éternuement formidable retentit, tandis qu'un flot de sang sortait de la bouche du malade.

Le médecin accourut.

« L'abcès est crevé, s'écria-t-il, vous êtes sauvé, capitaine ! »

Celui-ci se retourna vers le prêtre :

« Vous pouvez dire que voilà une fameuse prise ! »

Depuis ce jour, le capitaine est entré dans la bonne voie ; c'est aujourd'hui un excellent chrétien.

## FATALE IMPRUDENCE

Mr Jeunemarié (anxieux). — Est-ce un garçon ou une fille, docteur ?

Le docteur (souriant). — C'en est trois, monsieur, trois charmants gros garçons gros et gras.

Mr Jeunemarié (tombant faible). — Bonté divine ! Voilà ce que c'est d'épouser une fille dont le père est marchand en gros.

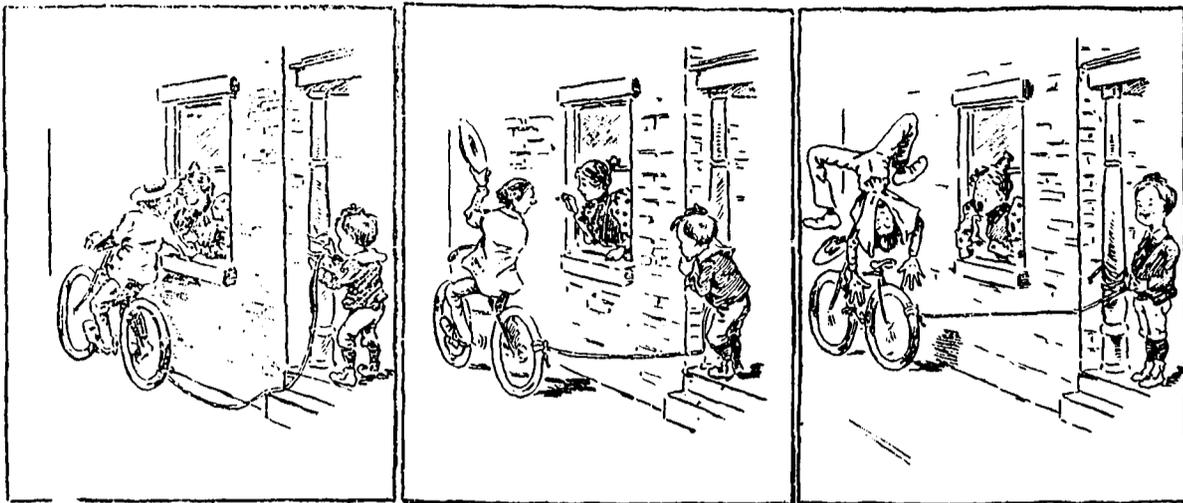
## IMPOSSIBLE A PLACER



Le juge. — Vous êtes accusé de vous être enivré, hier, et il me semble bien que votre figure m'est familière ?

Le prisonnier. — Possible, mais moi je ne me rappelle aucunement de vous, et pourtant je place bien dans ma mémoire tous les hommes avec lesquels je me soule.

## UNE BRILLANTE IDÉE



Le petit Freddie n'aime pas les bicyclistes et comme il y en a un qui s'arrête toujours pour causer avec sa sœur, il lui a joué un tour de sa façon. Il en a eu du plaisir pendant huit jours, rien que d'y penser.

## QU'IMPORTE

(Pour le SAMEDI)

Il fut des temps heureux, j'en garde souvenance,  
Où tout paraissait beau pour mon cœur débordant  
Où j'ignorais encor le mal et sa souffrance,  
Le souille si cruel du doute engourdisant.

J'avais un idéal, ce n'était pas un rêve,  
J'avais un idéal qui me brûlait le cœur,  
Et je marchais à lui, sans repos et sans trêve,  
Sans le quitter des yeux, j'étais plein de ferveur.

Et mon rêve montait en belles envolées,  
Tout droit vers le ciel bleu ; j'avais croyance en tout :  
De mes saintes ardeurs nulles n'étaient allées,  
J'avais un idéal et c'était là mon Tout.

C'était le temps heureux de la prime jeunesse,  
Où l'oraison montait au ciel toujours éminent,  
Où dans mes calmes nuits d'une longue caresse,  
Des rêves toujours purs mettaient l'esprit éminent.

Mais hélas il est loin ce temps que j'aime encore  
Emporté sans retour, je l'ai vu s'en aller,

Lac Témiscamingue P. Q., ce 29 Sept. 97.

## POUM

Ce soir-là, les parents de Poum donnaient un grand dîner. Par principe et par amour-propre, ils recevaient d'une façon très brillante ; aussi Poum entendait-il parler de ce dîner depuis trois semaines. Des phrases telles que :

“ L'évêque viendra ” ; “ Le général aussi, si sa goutte le lui permet ” ; “ Des foies gras de Strasbourg ” ; “ Un beau chevreuil ” ; “ Ma robe rose garnie de point d'Alençon ” ; “ Du pomard de grand-père ” ; “ Le lustre du grand salon ” ; “ Une livrée neuve aux domestiques ”, et quelques autres propos semblables dansaient, en obsession, dans sa petite tête !

Il aimait bien que ses parents donnassent de grands dîners, d'abord parce qu'il n'y assistait pas ; ensuite parce qu'il lui était donné, s'il avait été bien sage, de voir sa mère dans l'éblouissement de sa belle robe et de jeter un coup d'œil sur la table parée comme un autel, avec ses blancheurs, ses éclats de cristaux et d'argenterie, ses pyramides de fleurs et de fruits ; enfin parce que, lorsque tout le monde était à table et qu'il ne risquait pas d'être surpris, il pouvait se glisser dans l'antichambre et là, devant deux grands divans plats, sur lesquels s'amoncelait tout un étalage de chapellerie, dénombrer et contempler en extase les coiffures variées que les invités avaient déposées, en entrant.

Oh ! ces chapeaux, c'était inouï qu'il y en eût tant, c'était à faire croire que chaque personne venait avec deux chapeaux au moins : l'un sur la tête et l'autre à la main. Il y en avait de toutes les formes, et de l'or, et de l'argent, et des plumets, et des broderies, depuis le chapeau à cornes du général, en passant par le casque à aigrette de son aide de camp, jusqu'aux casquettes vertes, rouges, noires, à galons d'or des officiers supérieurs, jusqu'au bicorne brodé d'argent du préfet, jusqu'au chapeau rond et plat de l'évêque, poilu comme un castor et lustré comme du vernis, avec une ganse violette autour !

Par malheur, Poum n'avait pas été sage ; aussi, malgré ses supplications et ses larmes, il lui fut impitoyablement refusé de voir sa mère en robe rose et de glisser son œil dans la salle à manger féerique. Condamné à dîner seulement d'un petit potage de semoule au lait, agrémenté d'une tranche de pain sec, il devait, c'était l'ordre, être fourré et bordé étroitement dans son lit avant l'arrivée des convives.

Quoi ! ne pas même gouter au trou d'une serrure l'arrivée de ces importants et mystérieux personnages ; écouter, sans pouvoir dormir, le bourdonnement confus des voix de la salle à manger, jusqu'au grand bruit

Le regret m'en demeure et pourtant je l'adore,  
Car ce regret me dit : “ Tu ne peux oublier ”

Et maintenant perdu, sans souci de ma route,  
Comme un esquif jeté sur l'immense océan,  
Je vais à l'aventure et droit à la déroute,  
Qu'importe l'avenir car tout est décevant.

Où tout est décevant, tout périt et tout passe,  
Défiant l'avenir, je ris de son tourment,  
Je ris des cœurs brisés, du sang coulant en masse,  
Car mon cœur a saigné des déluges de sang.

Je ris de voir souffrir, j'ai connu la souffrance,  
Je ris de voir pleurer, j'ai versé tous mes pleurs,  
Je sais bien que toujours trompe toute espérance,  
Et que le cœur se fane au souffle des malheurs.

Et mon cœur est fané, mon âme est presque morte,  
Je me préfère ainsi, j'insulte l'avenir,  
A tout ce qui viendra, je répondrai : “ Qu'importe ”  
Et je veux braver tout, sans plier, sans fléchir.

B. DE FLANDRE.

A Madame N...

une terreur et une joie indicibles, à l'essayer sur sa propre tête devant la glace !

Fortifié par une si noble résolution, il mangea sans trop de mélancolie sa petite semoule au lait et sa tranche de pain sec, se laissa déshabiller et coucher par sa bonne, Pauline. Celle-ci, accez maussade, le pressait.

— Dites votre prière, monsieur.

— Oui, Pauline.

Et, son *Notre Père* achevé, il implora :

— Pauline, ne m'appellez pas monsieur, appelez-moi Poum, Pauline !

— Je vous appellerai monsieur, puisque vous vous faites mettre au pain sec. Dormez tout de suite, monsieur.

Poum, le cœur gros, ferma les yeux immédiatement ; il adorait Pauline et il en avait très peur. Sournoisement, il attendit qu'elle eût achevé de ranger ses habits sur une chaise et eût emporté la bougie ; il se dressa alors sur son séant, écouta les bruits confus de l'antichambre, le claquement des portes, le fracas de la vaisselle dans la cuisine, la rumeur d'invasion des hôtes dans la salle à manger, un brouhaha de voix qui traversait les cloisons. Longtemps, il attendit, dans l'obscurité, son regard dirigé vers le petit point lumineux de la serrure,

avec la crainte que Pauline ne l'espionnât derrière la porte et n'entrât le menacer du fouet. Justement, la serrure grinça ; et Poum, comme un lapin affolé, ressauta au plus vite dans les draps. Une forme s'approcha

## LE POUVOIR DE L'AMOUR



Louis. Dis donc, tante Lucie, pourquoi que mon oncle t'as épousé ?

Tante Lucie. — Mais, mon chéri, c'est parce qu'il m'aimait !

Louis (philosophiquement). — Il t'aimait... oui... Ah ! que l'amour fait faire des bêtises à un homme.

## UNE DÉDUCTION CORRECTE



*Madame.*—Avec cela qu'il n'y a pas des gendres qui vivent en bon accord avec leur belle-mère. Pas plus tard qu'aujourd'hui, à la gare Bonaventure, j'ai vu monsieur Luripète qui embrassait la sienne.

*Monsieur.*—Elle s'en allait, n'est-ce pas ?

de lui, dans le noir ; une main -- était-ce pour la fessée ? -- tâtonna sur le lit.

— Vous dormez, Poum ? demanda la femme de chambre.

Et il répondit naïvement, d'un ton bien sage :

— Oui, Pauline, je dors.

— Tenez, dit-elle en lui glissant un petit four sec dans les doigts, dites que je ne suis pas bonne ? Mais vous irez le rapporter encore à votre maman, et je serai grondée.

— Oh ! non ! Pauline !

Et, délicieusement, Poum se mit à croquer le petit four dont les amandes faisaient : "Croc ! croc !" sous ses dents.

— Pauline, est-ce qu'il est venu dîner, est-ce qu'il avait son grand chapeau violet ?

— Qui ça ?

— Le chevreuil, Pauline !

— Le chevreuil ?

— Non, je veux dire l'évêque, Pauline ; et est-ce qu'on l'a servi sur la table et est-ce qu'on l'a mangé ?

— Qui ça ?

— L'évêque... le chevreuil, Pauline !

— Vous dites des bêtises, Poum. Oui, tout le monde est venu ; on est à la moitié du dîner, et dormez tout de suite.

— Oui, Pauline, merci, Pauline.

Elle sortit, et il se rétablit sur son séant, calculant le moment où, le dessert servi et le va-et-vient des domestiques ralenti, il pourrait, avec moins de risque d'être surpris, ouvrir la porte de sa chambre, celle du couloir, et se glissant dans l'antichambre, s'y trouver face à face avec l'étalage pompeux et suggestif des chapeaux. L'heure était venue, il coula à bas de son lit et, avec des battements de cœur effroyables, en chemise, il tourna sans bruit le loquet de la première porte, puis celui de la seconde. A sa grande stupeur, ayant risqué un œil par l'entrebaillement de la porte, il vit que d'autres que lui avaient eu l'idée de venir admirer les chapeaux : presque tous les domestiques étaient là, groupés devant l'étalage, et si absorbés qu'ils ne paraissaient pas se douter de sa présence.

Il reconnut le gros Jean, le cocher, et Firmin le valet de chambre, et Pauline, et la vieille Agathe, et Baptiste le serveur, et le cuisinier Rigobert. Baptiste, délicatement, élevait en l'air le chapeau à plumes blanches du général et le faisait admirer aux femmes s'en la fois scandalisées et ravies. Firmin, avait pris, avec un gros rire étouffé, le chapeau à poil de castor de l'évêque, et il le mit tout à coup sur la tête du gros Jean, ce qui fit rire tout le monde. Baptiste alors campa le bicorne emplumé du général sur la tête de Pauline. Elle l'ôta vivement, mais Baptiste le reprit et l'enfonça sur sa tête à lui. Firmin s'était coiffé de la casquette brodée d'un inspecteur des forêts, et, la bouche fendue de guingois, l'air canaille et ravi, les trois hommes ébauchèrent un pas de cancan devant les femmes indignées, terrorisées, et prises tout de même d'un rire étouffé et convulsif. Le gros Jean, avec son chapeau d'évêque, retournait sa lèvre et roulait des yeux blancs, dans une grimace hideuse. Firmin portait sa casquette sans devant derrière. Baptiste, sous le chapeau du général, dansait des entrechats à décrocher le bec de gaz. Une sorte de vertige devant ce spectacle prit le cuisinier Rigobert : il empila cinq ou six chapeaux les uns sur les autres, et, coiffé de cette pyramide, il se mit à pivoter comme un derviche tourneur, tandis qu'Agathe et Pauline, grisées à la contagion, polkaient ensemble en relevant leur robe de la main gauche.

Poum, dans son trouble, sa stupeur, son envie de rire et de pleurer à la fois, car cela lui semblait très drôle et très inconvenant, ne put, les pieds glacés par le carreau, retenir son nez qui partit, en coup de pistolet, secouant des étternuements prolongés. Ce bruit insolite pétrifia les danseurs : ils jetèrent pêle mêle les chapeaux et, se bousculant, déguerpirent, pris d'une panique telle que le gros Jean se cogna le front à un portant et qu'Agathe perdit sa pantoufle. Alors Poum sentit sa petite rate se dilater comme un ballon, et, riant de tout son cœur, il regagna son lit si précipitamment qu'il renversa Thomas et ce qu'il y avait dedans !

PAUL ET VICTOR MARGUERITE.

## IL Y AVAIT DE QUOI

*Madame.*—On a bien raison de dire que la femme est supérieure à l'homme.

*Monsieur.*—Ça c'est une opinion à toi, mais qui demanderait à être prouvée.

*Madame.*—C'est facile ! Il n'y a qu'à regarder un homme qui coud un bouton sans dé, pousse l'aiguille contre le mur, pour la passer dans le bouton et la tire avec ses dents pour l'arracher.

*Monsieur est tombé faible et en a fait une maladie de peau.*

## LA RAISON

*Le patron pharmacien.*—Je ne suis pas éloigné de faire venir une collection de bicyclettes ici !

*L'assistant.*—Des bicyclettes ! Pourquoi ?

*Le patron.*—Dame, pour les vendre. Tous les docteurs, à présent, prescrivent le bicycle.

## LA CAUSE

*La maman (examinant son fils).*—C'est bien Jules, ta figure est nette et propre, mais je me demande comment il se fait que tes mains soient aussi sales ?

*Jules (après réflexion).*—Ça doit être de m'être lavé la figure, maman.

Si le cuir chevelu ne donne pas une nourriture suffisante aux cheveux pour les empêcher de sécher et durcir, employez le Rénovateur des Cheveux, de Hall, qui les rend sains, souples et flexibles.

## IL S'ÉTAIT TROP HÂTÉ



*Le capitaine (au moment où son vaisseau va sombrer).*—Du courage, monsieur ; mourez comme un homme, s'il le faut.

*Isaac.*—Ça n'est pas ça ! Che n'ai pas peur de la mort, mais c'est gu'ayant te bardir, ch'ai chustement agodé un derrain te mille biandres au zimodière et quand che bense que che ne m'en servirai pas ! Che zuis furieux de m'être dant hâté. Comme si che ne bouvais pas addentre !

**PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,**

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)



LA MADONE DE SANT'AGOSTINO, A ROME.

di Sant'Agostino"? combien de prières se sont élevées devant cet autel? combien de supplications et de vœux lui ont été adressés? La foi toute spéciale qu'ont pour la sainte image les mères romaines est attestée par les *ex voto* de toutes sortes surchargeant les murs de l'église, par l'or et les pierres précieuses couvrant la statue elle-même, par les lampes précieuses et les cierges brûlant jour et nuit devant l'image vénérée!

La foule qui se presse à Sant'Agostino, est toujours immense, les richesses que représentent les dons faits à la Vierge l'est également, et les trésors qui la couvrent littéralement, sont, chaque soir, placés par les gardiens dans les coffres solides du trésor principal.

\*\*

Une tentative des plus remarquables dans le grand problème de la conquête de la vitesse vient d'être accomplie par un ingénieur français, J. J. Heilmann qui déjà, en 1893-1894, essayait, sur les chemins de fer de l'Ouest de la France, sa fameuse "Fusée électrique" dont il fut tant parlé à cette époque.

C'est qu'en effet, Mr Heilmann vient de trouver un nouvel exemple, bien probant, de la distance qui sépare la science appliquée de celle rationnelle, surtout lorsqu'il s'agit de mécanique.

Combien de fois, déjà, des applications en contradiction apparente avec la théorie n'ont-elles pas été effectuées par des génies ne s'arrêtant pas à l'ornière de la science courante, mais tentant, souvent victorieusement, des excursions hardies dans l'inconnu?

Les exemples seraient faciles à trouver, contentons-nous de citer le merveilleux injecteur de l'ingénieur Henri Giffard, aujourd'hui employé dans le monde entier, partout où il se trouve une machine à vapeur; appareil que la théorie condamnait, qui sortait complètement du plan tracé aux organes jusqu'alors employés et qui pourtant, fonctionne et très bien, à la satisfaction de tous, après avoir rapporté quelques jolis millions à son ingénieux inventeur.

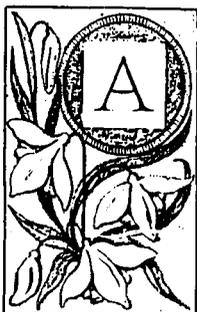
Et, la bicyclette avec chaîne, organe de transmission qui déroge à la force produite une source peu négligeable de frottement, complication apparente si on la compare au bicycle, la précédant directement, actionnée par les pédales, utilisant intégralement la force musculaire de son cavalier!

Qu'est-il arrivé pourtant? c'est que le bicycle, majestueux pourtant, est devenu un objet de musée quasi-antédiluvien et que la "petite reine d'acier" est en train de conquérir le monde. Tel paraît devoir être, relativement à l'ancienne locomotive, même des modèles les plus perfectionnés, la "Fusée électrique" de Mr Heilmann.

En effet, s'il était relativement facile à un des précédents engins d'arriver, en rampe droite, aux vitesses vertigineuses de 120 kilomètres à l'heure, la moyenne vitesse ne dépassait guère 85 kilomètres en terrain ordinaire dans les courbes et les montées, 75 même en tenant compte des arrêts.

La forme, toute nouvelle, donnée au problème de l'accroissement de la vitesse par Mr Heilmann, résulte de plusieurs causes.

La force extraordinaire de sa machine — 1350 chevaux vapeur. — La répartition du poids et par conséquent l'adhésion aux rails rendue plus complète par la multiplication des roues — 8 paires.



ROME, presque à égale distance du Panthéon, du Sénat et de la Chambre des Députés, se trouve l'église de Sant'Agostino, l'une des plus célèbres, des plus fréquentées et des plus riches de la ville éternelle.

Bâti en 1480, ce temple fut édifié par le cardinal français Guillaume d'Estouteville, de Rohan, restauré en 1750, sur les dessins de Vauvitelli. D'un style mi-gothique, mi-renaissance, l'extérieur n'est pas particulièrement remarquable surtout après les mutilations d'une restauration inintelligente, mais c'est à l'intérieur qu'il présente le plus étonnant coup d'œil y compris les tableaux de Raphaël. C'est surtout la statue de la Vierge dite "de l'enfantement" due au

ciseau délicat bien qu'un peu sévère du célèbre Sansovino.

Combien de baisers ardents a reçu, depuis des siècles, la "Madonna

L'électricité venant s'interposer — telle la chaîne de la bicyclette — entre la force produite par la vapeur et l'application de cette même force à la traction sur les rails.

La parfaite mobilité de cette curieuse machine montée sur deux boggies, l'un avant, l'autre arrière, faisant que partout, dans les courbes des moindres rayons, sur les dévours de raccordement, sur les pentes, partout enfin, l'adhérence est parfaite, la longue et lourde machine suivant, comme un serpent, toutes les sinuosités aussi compliquées fussent-elles. La "Fusée électrique" de 1893-1894 devait remorquer un train ordinaire de voyageurs, elle développait 600 chevaux-vapeur; celle de 1897, qui est destinée aux trains lourds et de grande vitesse, en comporte comme nous l'avons dit, 1350. C'est une véritable usine, comme on pourra le voir par l'examen attentif de nos gravures représentant la vue de profil et le plan à vol d'oiseau, installée sur un long chariot, portée sur quatre essieux.

À l'arrière, la chaudière et les soutes à eau et à combustible, puis une machine à vapeur, deux dynamos génératrices, une d'excitation et son moteur spécial, les appareils de manœuvre, etc., le tout abrité par une caisse en tôle, à l'avant effilé en forme de proue, à forme de navire, afin de diminuer les effets, très appréciables à ces vitesses, de la résistance de l'air.

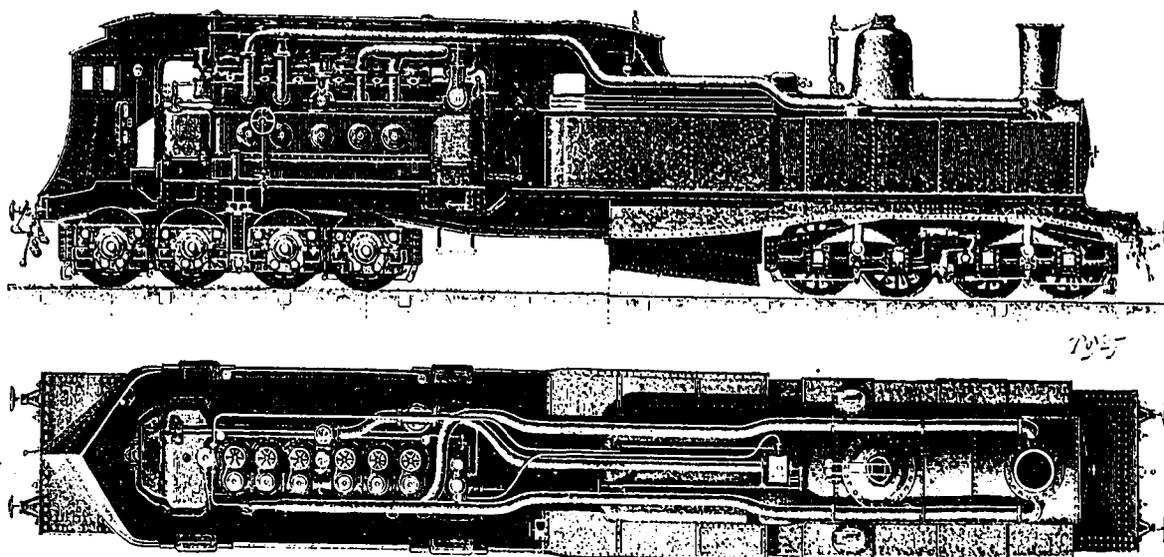
Le courant continu produit par les génératrices actionne huit moteurs, un pour chaque essieu.

La surface de chauffe est énorme, 185 mètres carrés, celles des grilles est de 3m 30c. Ces résultats remarquables sont obtenus par la disposition, sur le cadre-chassie, de tous les organes, contrairement à celle précédemment adoptée, de ces divers organes entre les essieux ce qui limitait fatalement leur extension.

La chaudière est timbrée à 14 k., c'est-à-dire qu'elle peut supporter une pression de 14 kilogrammes par centimètre carré.

Devant ces chiffres on comprend l'énorme vitesse réalisable que peut acquérir un pareil engin, bien à son aise sur son plancher horizontal, dont les roues couplées par huit essieux, répartissent si bien le poids et l'adhérence, sans lacets, ni galop possibles, et malgré son poids énorme n'affectant pas le rail, tellement la symétrie des mouvements est assurée et répartie.

Enfin, ce sur quoi il faut insister, c'est que la production d'électricité par de la vapeur afin d'assurer le mouvement, au lieu de transmettre directement ce mouvement de la chaudière aux roues, ce paradoxe appa-



LA FUSÉE ÉLECTRIQUE, DE HEILMANN.

rent est précisément ce qui, en assurant la souplesse, la répartition du poids et des forces, est la véritable et magnifique invention de Heilmann.

Il n'y a presque plus de limites à indiquer aux vitesses. Ce principe même d'invention conduisant fatalement à l'application, à chacun des wagons du train, des forces jusqu'à présent départies par la seule locomotion, tirant péniblement les poids attelés, chacun des wagons devenant moteur et dans chacun de ses essieux, grâce à l'électricité, ne laissant plus à la locomotive que le rôle d'usine de forces.

Il faut considérer l'invention de Heilmann, approuvée du reste par tout ce que le monde compte d'ingénieurs compétents en ces matières, comme la plus étonnante de celles qui, depuis 1840, ont été consacrées aux transports sur voie ferrée. Elle est, vraisemblablement, appelée à révolutionner, à très bref délai, ce puissant instrument du commerce des nations.

\* \*

De temps à autre on apprend le naufrage de quelque torpilleur, soit que l'état de la mer en soit la cause par suite de l'instabilité relative de ces engins, soit par suite d'une collision, toujours à craindre aux vitesses extraordinaires ordinairement employées. Les marines du monde entier n'ont rien à se reprocher à cet égard. Après les catastrophes dont ont été victimes des torpilleurs français ou anglais, en voici une particulièrement retentissante survenue au torpilleur No 26 de la marine impériale allemande et dans laquelle l'équipage presque entier a trouvé la mort.

Le commandant du torpilleur No 26 était le prince Hersog Frédéric Guillaume de Mecklembourg, né le 5 avril 1871, fils de Frédéric François II, prince régent du Mecklembourg.

LOUIS PERRON.

## Bibliographie (1)

Monsieur Camille Natal, notre distingué collaborateur, vient de publier deux charmants opuscules: *Le Liseron*, où l'on retrouve tout le talent poétique de l'auteur de *Gerbes d'Éilletts*, *Cœurs de Femmes*, *Récits d'un Vieil Oncle*, *Plume Brisée*, etc., et *Raphaële*, vrai roman où le cœur de la femme est analysé en psychologue profond.

C'est avec autant d'intérêt que de plaisir que les lecteurs et lectrices dévoreront ces trop courtes pages où, en vers gracieux, est conté, comme dans *Raphaële*, un véritable petit roman.

Dans *le Liseron*, nous trouvons toute l'épopée de Jeanne d'Arc, l'héroïne française: Domremy, Reims, Rouen!

## PROPOS DE CHASSEURS

*Premier chasseur.* — Qu'avez-vous fait vous, Aulus, le jour de l'ouverture? Moi, j'ai vu un lièvre.

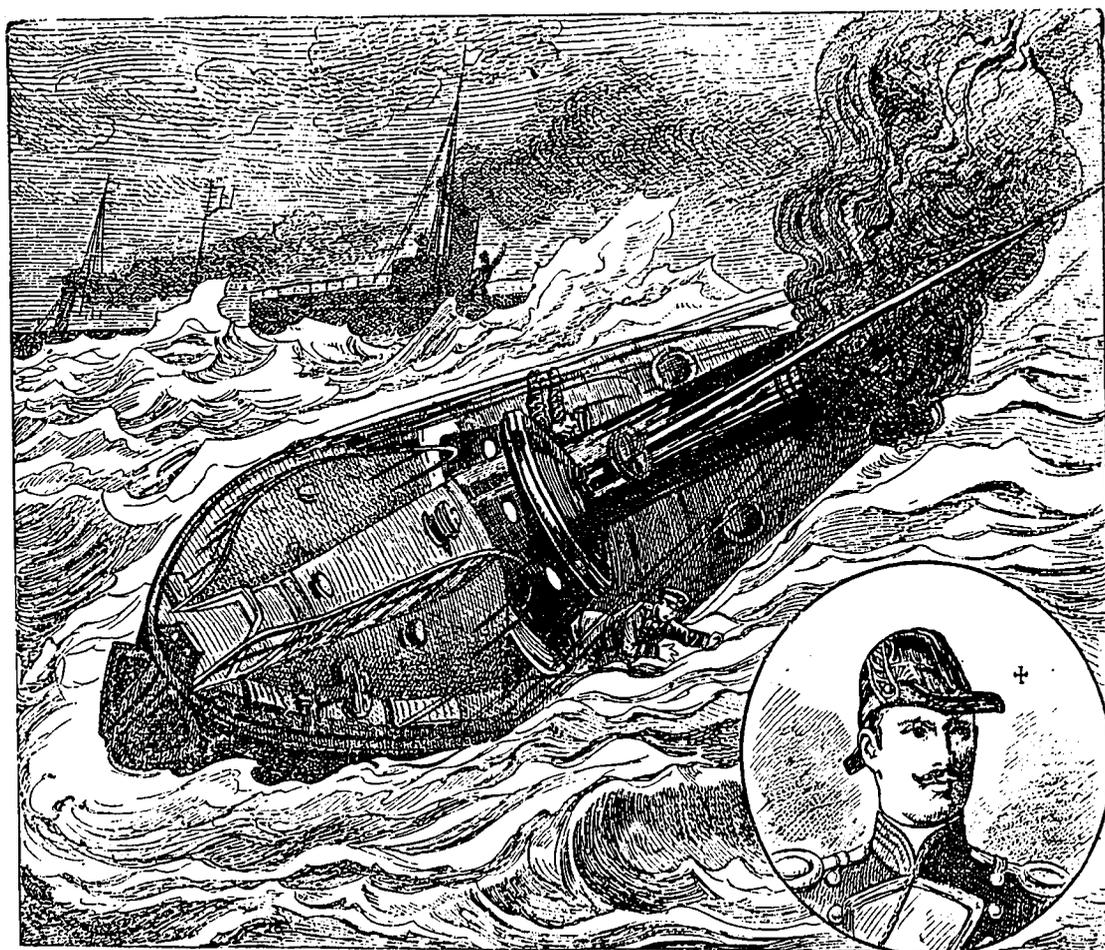
*Second chasseur.* — Moi, deux perdreaux!

*Troisième chasseur.* — Eh bien, j'ai fait mieux que ça, moi, j'ai raté un chevreuil!

## CE QU'IL Y VOYAIT

*Elle.* — Apercevez-vous quelque beauté dans cette sorte de manches?

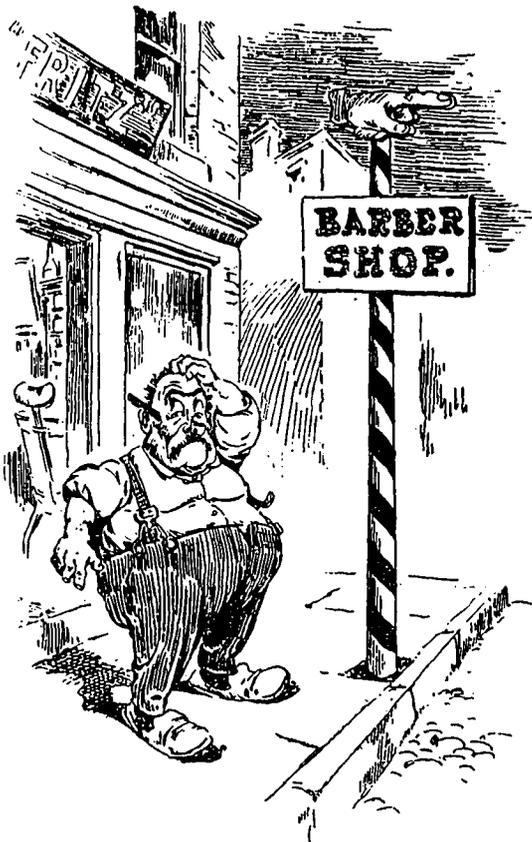
*Lui.* — Oui, vous!



NAUFRAGE DU TORPILLEUR No 26.

*Raphaële*, prix 50 centimes (dit centimes). *Le Liseron*, prix 50 centimes. Chapel, éditeur, 3, rue de Savoie, Paris. Envoi franco contre mandat ou timbres poste.

UN CAS EMBARRASSANT



*Frit.* — Bon, ne voilà-t-il pas que cet animal de peintre a placé la main de mon enseigne pointée de l'autre côté de la rue ! Il va falloir que je déménage ma boutique de l'autre côté, à présent. Canaille de peintre, va !

CHASTES AMOURS

(CHANSON)

Que la Brise  
Fraîche, exquise,  
T'euvre de ses parfums,  
Douce fille,  
Si gentille  
Avec tes deux grands yeux bruns.

Tu main blanche,  
Vois, se penche  
Au travers du balcon noir.  
Quand tu m'aimes,  
Les cieux mêmes  
Fleurissent mon cœur d'espoir.

Charme étrange,  
De mon ange  
Qui ravit les troubadours !  
Rose pure,  
Je te jure  
Le plus chaste des amours.

CAMILLE NATAL.

JADIS ET AUJOURD'HUI

Un de ces derniers jours, deux oiseaux se rencontrèrent, l'un gras, dodu, la plume luisante, l'œil un peu torve ; un gavé, quoi ! Le second à l'air fraudeur, légèrement effronté, mince, alerte, une façon de gavoche emplumé. Et la conversation suivante s'engagea entre les deux moineaux.

— Où vas-tu comme ça ? fit le gavoche, (dans le monde des oiseaux, tout le monde se tutoie).

— Moi ?... je suis un oiseau migrateur.

— De quoi ? Un rastaquouère ?

— Que non... Je voyage, mais très confortablement car j'adore les sleeping-cars et j'ai des rentes... au grand livre.

— Mazette !...

— Oui, je passe l'hiver à Monaco ou à Alger, quand ça n'est pas au Caire ou aux Indes ; j'adore le soleil, moi... et toi ?

— Oh ! moi, je suis un pauvre pierrot de Paris... pauvre mais honnête, jadis je vivais joyeux, j'avais tout plein d'agrèments en ce temps-là... j'avais même des charmeurs... hommes et dames, qui m'apportaient à gogo, du pain, voire de la brioche, dans mes jardins publics des Tuileries, du Luxembourg, etc.

— Oui, je connais ça, comme les pigeons de Venise ?

— Et maintenant, on me traque, on me poursuit, on me tue comme un simple taureau, que c'en est dégoûtant.

— Mais, mon vieux colon, il te reste la province, la campagne...

— La province, la campagne ! Oh ! là, là... laissez-moi me tordre !

— Mais...

— J'y ai passé quelques mois, mon compère... J'ai vu le pauvre agriculteur labourer son champ... je l'ai suivi, admirant le geste auguste du semeur... je l'ai vu herser, sarcler, biner la terre, gémir sous la grêle, le vent, la pluie...

— Mais...

— Attends un peu. Sais-tu ce qui est venu ?... Des navires d'Amérique, chargés de blé... Ce qui a fait la fortune des boulangers et des spéculateurs. Et le pauvre agriculteur français, comme le pierrot de Paris,

dont je suis un des représentants, n'aura peut-être pas, cet hiver, un grain de blé de France à se mettre dans le bec.

— Il est vrai que ce n'est pas gai.

— Pas gai, j'te crois et faut pas m'parler d'la campagne, tu sais. Malgré la famine, les chasseurs, les chats de gouttières et les pièges que me tendent les méchants gamins, il n'y a encore que Paris, pour un pierrot comme moi ; mais c'est égal, pas gâie la situation.

PARISIEN.

PAS ÉTONNANT

*Madame Jacasson.* — Toujours en bonne santé, je vois.

*Madame Langued'acier.* — Mais pas mal, merci.

*Madame Jacasson.* — Et comment va votre voisine ?

*Madame Langued'acier.* — Bien, je suppose ; mais comme je ne lui ai pas parlé depuis bientôt deux mois, elle pourrait bien avoir été malade.

*Madame Jacasson.* — Comment donc ? Moi qui croyais que vous étiez en bons rapports avec elle !

*Madame Langued'acier.* — Nous l'étions, mais voilà deux mois que nous avons échangé nos servantes.

ELLE AIMAIT LA BONNE QUALITÉ

*Le commis pharmacien.* — Effectivement, madame, je me rappelle bien que vous êtes venue ici, la semaine dernière, acheter un timbre-poste.

*La dame (aigrement).* — Parfaitement. Je l'ai mis sur une lettre très importante que j'ai moi-même jetée à la poste. Elle n'est pas encore parvenue, je le sais et je viens vous avertir que si cela arrivait encore, j'achèterai mes timbres ailleurs. *Et elle sortit dignement.*

EN SUISSE

*Le voyageur.* — Et vous appelez cette montagne le pic du Notaire ?

*Le guide.* — Oui... parce qu'avant d'y monter on fait bien de faire son testament.

SERMENT IMPRUDENT

*Madame Jeunemariée.* — Oh ! maman, que je suis malheureuse !

*Belle-maman.* — Malheureuse, toi, ma fille ! Qu'as-tu donc ?

*Madame Jeunemariée.* — Avant de m'épouser, Arthur m'avait promis de passer toutes ses soirées à la maison avec moi.

*Belle-maman.* — Eh bien ?

*Madame Jeunemariée.* — Eh bien, maintenant, il dit qu'il est chagriné car il lui est impossible de m'emmener au théâtre. Il manquerait à sa parole.

LES SIX NÉCESSITÉS

*Madame Pratique.* — Vous savez, ma chère enfant, que pour faire un mariage heureux il y a six choses absolument indispensables.

*Mlle Bonnetête.* — Tant que ça ! Et quelles sont-elles ?

*Madame Pratique.* — Premièrement, un bon mari.

*Mlle Bonnetête.* — Parfaitement. Et les autres ?

*Madame Pratique.* — Les cinq autres, c'est de l'argent.

Des futilités la mode fait des choses sérieuses, et des choses sérieuses des futilités. — G. M. VALTOUR.

JUSTE CE QU'IL FALLAIT



*Le petit George.* — Ah, monsieur Bancroche, quel bonheur !

*Mr Bancroche.* — Ah, ah ! Tu es content, mon petit chéri, que ton vieil ami Bancroche soit venu. Que lui veux-tu ?

*Le petit George.* — C'est Jeannette et moi que nous sommes à jouer au chemin de fer et nous n'avons pas de pont. Tu vas faire le pont, dis, Mr Bancroche.

## LA GRAND'MÈRE

« Cette petite est absolument insupportable ! Elle est incorrigible ! Je n'en ferai jamais rien de bon !

— Qu'y a-t-il encore, grand'mère ? interrogea Marie qui rentrait.

— Il y a, s'écria la vieille Anna, que ta nièce est menteuse, désobéissante, méchante ; je crois qu'elle a vraiment tous les défauts, et je renonce à l'élever.

— Mais qu'a-t-elle fait, cette mignonne ? reprit Anna d'un ton légèrement moqueur, tandis que la petite accourait vers sa jeune tante et se jetait dans ses bras.

— Elle m'a désobéi, mademoiselle, et elle m'a répondu malhonnêtement. Je lui avais défendu de jouer avec sa belle poupée, et, pendant que je travaillais au rouet, elle a profité de ce que je ne faisais pas attention à elle pour prendre cette poupée dans le coffre où elle était serrée... Mais elle est rusée, tu vas voir. Il y avait déjà quelque temps que je ne l'entendais plus ; je la croyais bien tranquillement assise dans sa petite chaise, quand elle vient me câliner... Bon, me dis-je, elle va me demander une récompense parce qu'elle a été bien sage ; et j'étais disposée à lui accorder ce qu'elle allait me demander. Mais pas du tout, c'était pour me dire qu'elle avait trouvé sa belle poupée par terre, dans un coin, avec les deux bras cassés et que c'était le chien qui l'avait abîmée... Je me suis mise en colère, comme de juste ; je lui ai dit qu'elle était une vilaine menteuse, qu'elle avait été prendre la poupée sans ma permission et que c'était elle qui l'avait cassée en jouant... Alors, elle s'est sauvée en me tirant la langue et ma foi, comme j'ai mes douleurs, je n'ai pas pu l'attraper...

Ce n'était pas d'ailleurs la première fois que cela arrivait, et la pauvre vieille femme se trouvait bien malheureuse. Depuis un an que la mère de ces deux enfants était morte, c'était sur elle que reposaient tous les soins du ménage.

En effet, leur mère avait été une vraie ménagère, sérieuse et grave comme il convient, c'était plaisir de voir comme la maison était tenue. C'était elle qui savait élever Elsi et aussi celle-ci n'était pas une petite mal élevée comme maintenant.

Marie était au contraire une étourdie, une vraie coquette, ne pensant qu'à sa toilette et incapable d'aucune préoccupation sérieuse.

C'était donc la vieille grand'mère qui faisait tout, et, malgré son âge, malgré ses mauvaises jambes, qui l'empêchaient d'aller comme elle l'aurait voulu, elle parvenait à sauver les apparences, et la maison avait encore un certain air de bonne tenue. Ah ! mais il n'aurait pas fallu y regarder de trop près ; — dame ! elle n'avait pas vingt ans, et elle ne voulait pas se tuer non plus ; — seulement, s'il y avait quelque chose qui clochât, il n'y paraissait pas, et, ma foi, c'était le principal.

Et qui est-ce qui s'occupait des petites orphelines ? Ce n'était certes pas sa tante. Est-ce qu'elle en était capable ? Elle était certes bien trop futile, et ce n'était pas en donnant toujours raison à Elsi qu'elle en ferait une petite fille bien sage.

Ah ! si elle avait été maîtresse ! Mais son fils, le brave et bon Karl, aimait trop ses enfants et donnait aussi raison à Elsi. Il fallait donc que la pauvre vieille se soumit, et c'était ce qu'elle faisait toujours.

La bonne grand'mère faisait toutes ces réflexions en elle-même, tout en filant ; et s'il lui échappait parfois un gros soupir, il était étouffé par le ronron du rouet.

Elle exagérait peut-être un peu, la pauvre femme, parce qu'elle était bien fâchée. Il est vrai que la belle Maria était un peu étourdie ; elle adorait sa petite nièce, et comme elle avait un caractère très spontané, elle se laissait trop aller au plaisir de la voir heureuse. Elle lui plaignait tant d'ailleurs d'avoir perdu sa mère ! Et c'est ainsi qu'elle ne savait ni la gronder ni la punir. Pour rien au monde elle n'eût voulu la faire pleurer, et elle trouvait, dans son inexpérience, que grand'mère était trop sévère pour une petite fille de cinq ans.

La jeune tante ne songeait pas qu'en gâtant ainsi la petite, elle faisait de la peine, beaucoup de peine à la grand'mère qui était si dévouée, et qu'en même temps elle rendait mauvais service à l'enfant.

Elle n'avait pas encore la raison d'une mère, et l'avenir lui réservait une leçon qui devait la guérir à jamais de sa légèreté de caractère.

Voici donc ce qu'il arriva :

Il va sans dire que cette fois encore la vieille grand'mère céda. Bien qu'elle eût déclaré énergiquement qu'elle ne voulait plus s'occuper de la petite, et qu'elle fût parfaitement décidée à le faire, son bon cœur l'emporta quand elle fut calmée, et elle continua comme par le passé à veiller sur l'enfant et à la soigner, car sa tante n'était



La petite Elsi l'embrassait. (P. 9, col. 1.)

Mais elle mérite une correction, et, si tu ne la punis pas, je déclare que je ne veux plus m'en occuper. Tu t'arrangeras comme tu pourras, mais c'est ainsi."

La grand'mère avait dit cela tout d'une haleine, et comme la jeune fille prenait la petite dans ses bras en l'embrassant, elle se tut et, revenant à sa place, près du grand poêle de fer, elle se mit à filer, la bouche pinée et les larmes aux yeux.

Pauvre vieille grand'mère ! on lui donnait toujours tort ! C'était elle qui avait tout le mal. Il n'y avait qu'elle de sérieuse à la maison et on l'humiliait toujours en se moquant d'elle ! On la trouvait ennuyeuse parce qu'elle n'était plus jeune et qu'elle avait des rides et des cheveux blancs ! Ah ! le monde était bien injuste !

Elle se disait cela pendant que la belle Maria, toute fraîche et souriante, dans le plein éclat de ses vingt ans, s'asseyait de l'autre côté du poêle en lui tournant le dos. Elle avait près d'elle ses deux petites nièces, deux pauvres orphelines. Le bébé, tout rose dans un petit berceau d'osier blanc, dormait d'un beau sommeil d'enfant, et l'aînée, la petite Elsi, debout l'embrassait et la caressait tandis qu'elle tricottait.

Et elle pensait en effet que les vieilles gens sont bien désagréables, que la gentille enfant était si mignonne qu'on ne pouvait s'empêcher de tout lui pardonner et qu'en somme ce n'était pas un crime d'avoir cassé les bras de sa poupée.

Elsi trouvait évidemment de son côté que petite tante était bien plus aimable que grand'mère, et si elle ne cessait d'embrasser et de câliner celle-là, c'était un peu, dans cette malicieuse tête d'enfant, pour taquiner celle-ci.

jamais là que pour la caresser et jouer avec elle.

C'était donc toujours la même vie. La petite devenait toujours plus désobéissante, la jeune tante prenait sa défense chaque fois qu'elle était grondée ou punie, et chaque fois que cela se présentait, la grand'mère jurait ses grands dieux qu'elle renonçait à faire l'éducation de la petite ; elle pleurait un peu, boudait beaucoup, puis finissait par pardonner tout à l'enfant et à la tante.

Un jour donc, un beau jour de printemps, où la nature était en fête, elle était assise devant la porte du chalet, à l'ombre du toit, et elle filait comme toujours entre ses doigts menus.

Toute la campagne était en fleurs, des arbres roses et blancs s'étendaient de tous côtés dans la campagne verdoyante, et les chants des charbonniers emplissaient l'air de gaieté.

La mignonne Elsi, belle comme ce jour de printemps, courait après les papillons dans le verger en poussant des cris qui, chaque fois, effrayaient la grand'mère.

« Pourquoi crier ainsi, petite folle ? disait-elle ; tu me fais peur ! Je crois toujours que tu t'es fait mal.

— Mais non, grand-maman, fit la gentille espiègle ; tu le vois bien, je joue avec les papillons ; seulement je ne peux pas les attraper ; ils sont plus lestes que moi ; ils se sauvent, ils se cachent dans les fleurs, et, quand je ne sais plus où ils sont passés, ils viennent se poser sur ma figure ; alors j'ai peur et je pousse des cris en tapant des mains pour les faire partir.

— C'est bien, reprit la grand'mère. Seulement ne t'éloigne pas et surtout ne va pas près de la rivière, car tu te noierais."

Mais la petite Elsi était toujours plus désobéissante, et il se trouvait justement qu'il y avait beaucoup de papillons sur le bord de l'eau. Il y avait aussi de belles libellules et c'était si amusant de jouer avec elles !

Elsi courut donc après les libellules, le long des roseaux de la rivière.

"Attends, s'écria la grand'mère ; attends un peu, vilaine, je vais appeler ta tante."

Rentrant dans la maison, elle fit venir Maria qui était occupée à natter ses long cheveux.

"Au lieu de faire la coquette, dit la grand'mère, tu devrais bien surveiller ta nièce. Que dirait sa pauvre mère si elle te voyait si négligente. Vois donc, elle joue au bord de l'eau, la malheureuse ! Mais elle va se noyer. Ah ! si mes douleurs ne m'empêchaient pas de courir ! Mais va donc, empêche-la d'aller de ce côté. Elle ne veut pas m'écouter, la petite méchante !"

Mais Maria avait été froissée de ce que la grand'mère lui eût reproché sa coquetterie ; elle ne répondit même pas et resta dans le chalet.

Alors la grand'mère se fâcha.

"Tu es une mauvaise fille, s'écria-t-elle, et ta négligence sera cause d'un malheur ! Cette petite est très imprudente, et si tu ne l'appelles pas, si tu ne la surveilles pas, elle est capable de se noyer."

— Allons donc, répondit cette fois Maria, vous vous tourmentez à propos de rien. Elsi est très intelligente et il n'y a pas de danger qu'elle tombe à l'eau. Vous pouvez retourner à votre ouvrage et vous remettre tranquillement à filer le chanvre."

La pauvre grand'mère tremblait de colère.

"Dieu la garde ! fit-elle. Quant à moi, j'y renonce. Et comme je ne peux pas la suivre et qu'elle ne m'obéit pas, il m'est impossible de la voir courir le long de la rivière, je vais donc changer de place. Je vais m'installer derrière la maison ; s'il arrive un malheur, c'est vous qui en serez responsable."

A ces mots elle sortit et prit en effet son rouet qu'elle transporta de l'autre côté du chalet.

Mais comme la jeune tante persistait à ne pas s'occuper de la petite, la bonne grand'mère, malgré ce qu'elle avait déclaré à Maria, ne put s'empêcher d'aller veiller sur Elsi et courut clopin clopant du côté où elle l'avait vue quelques minutes auparavant.

"C'est étonnant, se disait-elle en approchant de la rivière ; où est-elle donc passée ?"

Et en effet elle ne la voyait plus.

"Il est impossible qu'elle soit allée bien loin, pensait-elle ; elle n'en aurait pas eu le temps. Il faut qu'elle soit tombée à l'eau."

A cette idée, la pauvre femme se mit à pousser de grands cris de détresse et continua à courir le long de la rivière quand, tout à coup, elle entendit une plainte étouffée. En même temps elle vit la petite qui se débattait dans l'eau, près de la rive.

Au même moment, par bonheur, un paysan qui avait entendu ses cris, arrivait près d'elle. Se jeter à la rivière et saisir Elsi au moment où le courant allait l'emporter, fut pour lui l'affaire d'un instant. Il était temps, car la petite perdait connaissance.

Quand ce brave homme apporta l'enfant évanouie dans ses bras, la jeune tante fut bien punie de son insouciance.

Elle s'empressa de soigner sa nièce, et, quand celle-ci fut revenue à elle et bien chaudement couchée dans son lit, elle se jeta aux pieds de la grand'mère qu'elle avait si souvent et si injustement maltraitée, et lui demanda pardon en pleurant.

Il avait fallu cette émotion pour lui montrer que la jeunesse doit toujours s'incliner devant l'expérience de la vieillesse.

JEANNE CAZIN.

## FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 16 OCTOBRE 1897

# SALTIMBANQUE !

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite)

Depuis quelque temps déjà, le bonhomme Merlin, animé sans doute de projets criminels, lui conseillait un déplacement de valeurs solides qui, disait-il, devaient infailliblement baisser, et qu'il fallait remplacer au plus vite par d'autres mieux cotées à la Bourse.

Et comme la santé de la jeune femme, minée sans doute par les souffrances qu'elle avait endurées, paraissait s'altérer depuis quelques semaines, il devint plus pressant, plus persuasif.

Si bien que, véritablement confiante, un peu effrayée aussi pour la fortune future de son fils, Marguerite résolut un jour de suivre les conseils de son propriétaire.

Elle le chargea même du soin d'opérer le virement de fonds qu'il recommandait.

Tout d'abord elle se rendit chez son notaire, en retira une somme de quatre-vingt-quinze mille francs, composée de valeurs au porteur et de trente mille francs en espèces, et, pour plus de sûreté, en informa M. Merlin qui lui promit de négocier dans quelques jours cette somme importante.

Il attendait pour cela, disait-il, un mouvement de bourse favorable qui, suivant les dernières nouvelles du marché, ne pouvait tarder à se produire.

Nos lecteurs savent ce qu'il en advint.

Or, à l'époque même où se dénouait si terriblement l'existence de Marguerite Dubois, se produisit à Vasset un événement non moins extraordinaire et tragique.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, Pierre Lorrain, chargé de surveiller Gaston, mais tenté par le meunier Debas, venait de disparaître avec lui, derrière le moulin, laissant pour un instant son petit ami jouer seul sur la route.

Gaston, accoutumé à cette liberté et à cette demi-solitude, assez habituelle aux enfants élevés à la campagne, continuait à jouer insouciant et joyeux sur le devant de la ferme. Même il ne remarqua pas deux hommes et une femme qui passèrent sur la route et qui s'arrêtèrent un instant, pour le considérer curieusement de loin. Il continuait son innocent manège d'enfant.

Une fleur épanouie, un oiseau qui chante, un brin de paille s'en volant, tout lui était prétexte à flâneries délicieuses.

Il allait dans le soleil rayonnant de jeunesse et de santé, le visage auréolé de boucles blondes, le regard éveillé, comme heureux de vivre.

Une libellule aux ailes d'or passa légère, l'enfant courut après, faisant de grands gestes pour l'attraper. Et ardent à la poursuite, il tournait le mur de la ferme lorsqu'il aperçut une vieille femme à l'air misérable.

— Bonjour, madame, dit gentiment Gaston, qui tout de suite oublia sa chasse et le gibier.

— Ah ! mon petit monsieur, répliqua l'inconnue, quel bonheur de vous rencontrer, je ne voyais personne !

Et pourtant, j'ai si faim, je suis si malheureuse !

— Malheureuse ! ah ! fit l'enfant, subitement attristé, et n'ayant guère compris que ce mot.

Puis, comme s'il eût en lui déjà le sentiment de la misère humaine, et l'instinct inné de la charité, il reprit doucement :

— Voulez-vous du pain ?

— Oui, répliqua la vieille, dont le regard s'alluma tout à coup d'une étrange lueur peu en harmonie avec la lassitude de ses yeux éteints.

Elle devait être d'ailleurs moins âgée en réalité qu'elle ne le paraissait.

Sous les haillons sordides qui la couvraient, on devinait un corps robuste encore, bien que maigre.

Elle avait la tête complètement enveloppée d'une marmotte jaune et rouge, mais très sale, qui faisait mieux ressortir la couleur brune de son teint, que le hâle des grandes routes avait encore accentuée.

Et, bien qu'elle ne laissât voir de cette façon qu'une partie d'un visage ridé et couturé, sur lequel semblaient ramenées à dessin deux ou trois mèches de cheveux gris, un observateur attentif ne lui eût certes pas donné plus de soixante ans. Cependant, à première vue, elle paraissait supporter le poids de soixante-dix hivers.

Le petit Gaston, ému par cette apparence de misère et de décrépitude, revint aussitôt vers la ferme, pénétra dans la cour, puis dans la grande salle, et en ressortit bientôt tenant à la main un énorme morceau de pain.

Pendant ce temps, la vieille avait fait quelques pas dans la cour, et d'un rapide regard circulaire, profondément scrutateur, elle s'était assurée que la ferme était déserte.

Quand revint l'enfant, elle prit le pain qu'il lui tendait, le remercia en geignant lamentablement, et fit mine de s'en retourner.

Mais elle fit à peine trois ou quatre pas et tout à coup se retourna :

— Puisque vous êtes si bon et si gentil, dit-elle d'un ton larroyant, voulez-vous, mon enfant, m'indiquer le chemin qui conduit à Gandelu ?

— Je veux bien, fit Gaston, très fier qu'on lui demanda ces renseignements.

Et tout aussitôt, il se mit en devoir de conduire la vieille sur la route qui passe devant le couvent de Cerfroid, et qui conduit à Gandelu, en passant par Brumetz.

En marchant près de lui, l'inconnue causait, se faisait aimable, tendre et reconnaissante, tout en demandant quelques renseignements sur le pays et la famille des Lorrain.

L'enfant, charmé, l'écoutait oublieux du chemin, disant ce qu'il savait de sa position.

A un moment, la vieille le prit par la main, maternellement, et tous deux continuèrent d'avancer.

Puis, arrivés en face du couvent de Cerfroid, à dix minutes de la ferme, la mendiante s'arrêta subitement et, montrant d'un geste le bois de sapins, assez profond, qui s'étend en face des ruines, elle demanda :

A qui est ce bois ?

—A mon papa nourricier, papa Lorrain.

—Et pourrait-on y ramasser des branches mortes et des pommes de pins ?

—Oh ! oui, madame ; tenez, je vais vous montrer où il y en a beaucoup.

En disant cela, l'adorable gamin pénétra sous l'ombre fraîche des grands arbres, et s'avança en courant près d'un fourré où s'étaient amoncelés les fruits tombés des sapins.

Avant de le suivre, la vieille jeta un rapide coup d'œil en arrière, puis subitement poussa une sorte d'appel, semblable au cri aigu d'un oiseau.

Aussitôt deux hommes bondirent de derrière un fourré où ils étaient accroupis ; l'un d'eux saisit brutalement Gaston à bras-le-corps, tandis que l'autre, le bâillonnant rapidement à l'aide d'une marmotte pliée, étouffait ses cris d'effroi.

Mais Gaston se débattait désespérément, frappant au hasard de ses faibles poings et de ses petits pieds ses criminels agresseurs.

Malgré cela, cette terrible lutte entre deux hommes et un enfant fut courte.

Celui qui l'avait saisi à bras-le-corps lui asséna sur la tête un coup de poing qui l'étourdit momentanément, puis il l'enleva de terre comme une plume et le chargea inerte sur son épaule.

Et malgré ce fardeau vivant, il continua de s'enfoncer dans l'épaisseur du bois, marchant à grands pas.

Son compagnon et la vieille, qui paraissait subitement avoir retrouvé ses jambes, le suivaient avec peine.

Tous trois causaient bas en une langue incompréhensible.

Trois quarts d'heure plus tard, les misérables sortaient du bois et se dirigeaient par un chemin de traverse vers la route qui conduit à la Ferté-Milon.

Ils venaient seulement d'enlever le bâillon qui menaçait d'étouffer l'enfant, mais non sans l'avoir prévenu d'une voix terrible qu'ils le tueraient s'il appelait au secours.

A ce propos l'un d'eux lui avait montré un long couteau affilé qui glaça d'épouvante le petit Gaston.

Puis ils le firent marcher entre eux, l'horrible vieille formant l'arrière-garde, et proférant à chaque instant des menaces contre le pauvre petit.

Terrorisé, Gaston marchait inconsciemment.

Il ne comprenait plus qu'une chose : c'est qu'il fallait échapper aux coups, à la mort.

Et sur son joli visage si rose, si joyeux auparavant, maintenant pâli par la peur et le désespoir, de grosses larmes coulaient silencieusement, marbrant ses joues de traces douloureuses.

Machinalement, ses lèvres murmuraient comme en un cruel rêve : "Maman... maman... Pierre... plus jamais !"

Tout à coup à un tournant du chemin une charrette apparut venant vers eux.

Une lueur d'espoir brilla instinctivement dans les yeux de l'enfant, pendant qu'au contraire ses ravisseurs échangeaient des regards sombres et inquiets.

Et comme la charrette approchait, Gaston s'arrêta brusquement.

—Veux-tu marcher ! dit durement la vieille femme.

Mais l'enfant ne bougea pas, seulement il regarda furtivement l'homme qui conduisait la charrette pour voir s'il le connaissait, et pour l'appeler sans doute.

C'était un paysan étranger au pays.

Malgré cela, et comme Gaston reprenant courage ouvrait la bouche pour crier au secours, une terrible gifflade lui coupa la parole et fit de nouveau jaillir ses larmes.

En même temps, l'un des hommes lui cria :

—Veux-tu marcher, mauvais garnement, tu seras donc toujours le même !

—Ah ! il n'est point sage, fit le propriétaire de la charrette qui passait en ce moment.

—Ne m'en parlez pas, mon bon monsieur, un vrai gueux ! répliqua hypocritement la vieille.

Et, durement, elle poussa par les épaules l'enfant stupéfait et désespéré.

Quant au paysan, il avait insouciamment continué son chemin sans se douter un seul instant qu'il venait d'assister à un drame.

Maintenant le soir commençait à tomber, il ne restait plus à l'horizon qu'un mince filet de pourpre solaire. Bientôt les ténèbres allaient noyer la plaine de leurs ombres traîtresses, complices des ils attentats.

Qu'allait devenir le pauvre enfant, que des misérables emportaient dans la nuit, loin de tout secours et de toute affection ?

### III

Nous avons laissé le sergent de chasseurs au moment même où il pénétrait à la suite des Merlin dans la salle à manger de la petite maison de Nogent.

D'un mot et d'un geste il avait réussi à calmer l'inquiétude inexplicable de son chien, puis, sur l'offre aimable de la propriétaire, il avait accepté un siège.

Mme Merlin qui, d'un regard jeté sur son mari, venait de constater qu'il ne parvenait pas à ressaisir sa présence d'esprit, le pria de descendre à la cave en accompagnant ses paroles d'un coup d'œil énergique.

Docilement, l'ex-passementier obéit, heureux au fond d'échapper, ne fût-ce qu'un instant, à la présence de cet homme qui venait tout à coup lui redemander sa victime et renouveler involontairement les affres de cette terrible nuit.

Pendant ce temps, sa femme, d'un accent doucereux, questionnait le sous-officier.

—Vous veniez, monsieur, disiez-vous tout à l'heure, pour voir Mme de Serlay ?

—Oui, madame, j'avais à lui apprendre malheureusement une triste nouvelle, mais il est de toute importance qu'elle la connaisse sans retard.

—Quel contretemps, interrompit vivement l'ex-passementière avec un cynisme effrayant ; comme je le disais, il y a un instant, cette chère Mme de Serlay est absente de Paris, peut-être de France, même.

—Ah ! mon Dieu, comment faire ? s'exclama le sergent l'air angoissé.

—Mais qu'est-il donc arrivé de si grave, monsieur ?

Au moment où le militaire allait répondre, Merlin reparut, tenant à la main une bouteille et trois verres.

Très vite, il posa le tout sur la table, et la main tremblante, en dépit de sa volonté, incapable encore d'articuler un seul mot, sans balbutier et pâlir, il emplit lentement les verres d'un joli vin de Muscat dont l'or presque brûlé rutilait dans le cristal.

—Permettez-moi de vous faire goûter ce vin généreux, fit hypocritement la maîtresse de la maison, c'est réconfortant, et vous avez l'air si ému ?..

En même temps, Merlin sur un coup d'œil significatif de sa femme, saisit un verre et l'avança, avec l'intention évidente de trinquer avec le sergent.

Celui-ci, malgré sa préoccupation, fit raison à cette politesse qui, d'ailleurs, ne lui déplaisait point, puis il reprit d'une voix assombrie par une tristesse intérieure :

—Vous me demandiez, madame, quel malheur était arrivé !

Eh bien ! voici la chose en deux mots :

Le fils de Mme de Serlay, qui était élevé chez mes parents, à Vasset, dans le département de l'Aisne, a disparu depuis quelques jours sans qu'on soit parvenu à retrouver ses traces.

On suppose qu'il a été enlevé par des saltimbanques.

—Ah ! quel affreux malheur, en effet, s'écria la misérable femme avec un ton d'hypocrisie cynique.

—Oui, oui, bien affreux, car tout le monde adorait le petit Gaston ; il était si gai, si joli, et si peu méchant ; c'était la joie de la maison. Pour moi, je l'aimais comme un frère.

Puis après un silence pénible, le sergent, continua, s'animant :

—Et dire que c'est de ma faute, dire que, sans ma négligence, ce cruel événement ne se serait jamais produit.

Quand j'y pense, voyez-vous, cela me fend le cœur, il me vient tout de suite des envies de pleurer, de me battre aussi pour me punir.

—Mais quel âge avait donc cet enfant ? osa demander Merlin qui recouvrait un peu de sang-froid.

—Six ans et demi, monsieur.

Et si vous l'aviez vu, si blond, si rose, si beau ?

C'était comme mon petit frère, comme un autre enfant de mes parents. Il était né là-bas, à la ferme, jamais il ne nous avait quittés.

—Oui, je sais, fit Mme Merlin, sa mère nous a dit tout cela.

Bien des fois, elle nous a parlé de son cher enfant ; elle l'aimait tant !

Elle prononça ces paroles d'une voix moins assurée, car la sincère émotion du sergent commençait à la troubler.

—Ah ! que dira sa pauvre mère quand elle apprendra ce malheur, quand elle saura que c'est moi qui en suis la cause ?

Que faire, mon Dieu, que faire ?

Si encore elle était là, elle aurait pu aider mes parents et la justice dans leurs recherches, parce qu'une mère sent, devine où est son enfant. Mais puisque vous dites qu'elle est absente ?

Sur ces mots, le sous-officier baissa la tête d'un air accablé, et comme si vraiment il désespérait de retrouver le cher petit.

Mme Merlin, que le mot de justice venait de frapper désagréablement, et dont les joues habituellement colorées avaient un peu pâli, s'empressa de couper court à cet entretien dangereux.

Elle se leva, tout en reprenant :

—Oui, monsieur, absente, et sans doute, pour longtemps encore.

J'ajouterai qu'en ce moment même nous ne savons pas exactement où elle est. Peut-être en Savoie, en Italie, je ne sais au juste, elle avait l'intention de voyager beaucoup.

Vous savez, elle n'a pas la tête très solide depuis ses malheurs, on ne sait pas ce qui peut lui arriver en route ?

A son tour, le sergent s'était levé, un peu ahuri, et plus triste encore qu'à son arrivée.

Lentement, il se dirigea vers le perron, suivi du fidèle Négro et plutôt poussé qu'accompagné par Mme Merlin qui avait hâte de le voir dehors.

Quand il fut près de la grille, il se retourna :

—Que voulez-vous, dit-il d'une voix sombre, je reviendrai, voilà tout.

Peut-être aurez-vous des nouvelles ?

Et comme il allait sortir, il ajouta pour prendre congé :

—Pardonnez-moi de vous avoir dérangés, et permettez-moi de revenir dans quelques jours ; si je puis savoir où se trouve Mme de Serlay, je lui écrirai.

—Comme vous voudrez, monsieur, répliqua sèchement l'ex-passementière, qui repoussa vivement la grille derrière le sous-officier.

—Serviteur, monsieur le sergent, fit Merlin à son tour.

Puis, il s'empressa de fermer hermétiquement les volets de tôle qui s'adaptaient à l'intérieur.

Alors tous deux se regardèrent un instant, tout pâles, sans parler, pendant qu'un même soupir de soulagement s'exhalait de leurs poitrines oppressées.

Durant ce temps, le sergent se dirigeait vers Joinville-le-Pont, pour se rendre à l'École de gymnastique, où il devait arriver avant le rapport du matin, selon l'usage établi pour les militaires rentrant de permission.

Le jour même, il reprit son service, ressaisi par les occupations incessantes de son emploi de moniteur général.

Mais ce n'était plus le gai compagnon d'autrefois ; son insouciance, sa constante bonne humeur, son affabilité proverbiale semblaient l'avoir abandonné.

Le plus souvent, maintenant, à ses heures de liberté, il sortait seul, suivi seulement de Négro et, pensif, il s'enfonçait dans les allées les plus désertes du bois, comme désireux de vivre avec le secret chagrin qui le minait intérieurement.

Malgré son énergie morale, il ne parvenait pas à se consoler du malheureux événement dont il s'accusait d'être cause, et qu'il se reprochait amèrement chaque jour.

Peu à peu, sous l'empire de cette hantise, une idée germa, grandit dans son esprit obsédé.

Retrouver Gaston, le retrouver coûte que coûte, tel devait être le but unique de ses actions.

Restait à concevoir les moyens propres à l'accomplissement de cette tâche noble, mais difficile.

Or, à force de s'ingénier en recherches pratiques, il en vint à penser que le seul vrai moyen qui s'offrait à lui, la seule ressource que lui permettait sa situation, celle de ses parents, c'était de se faire saltimbanque.

A ce compte, il voyagerait sans frais, il espérait aussi pouvoir visiter, de la sorte, une bonne partie de la France.

Il se trouverait en contact obligé avec toutes sortes de gens.

Certes, la population nomade des forains est généralement honnête, cependant il se trouve parmi ces artistes ambulants quelques individus sans scrupules et sans aveu, capables de commettre des vols ou des crimes. Ceux-là sont l'effroi des paysans, la plaie d'une corporation qu'ils déshonorent.

Il est de notoriété publique que certains d'entre eux se procurent les enfants dont ils ont besoin et qu'ils veulent dresser à leurs exercices, au moyen de rapt ou d'achats le plus souvent déloyaux, en tous cas illégaux.

C'était donc en vivant au milieu de cette population de coureurs de routes que le sergent avait plus de chance d'entendre parler de Gaston, peut-être même de le retrouver.

Du jour où il conclut cette idée sa résolution s'affermir, se fit plus nette dans son esprit.

Aussi travailla-t-il avec acharnement à développer ses muscles, à l'assouplissement de son corps, au perfectionnement de sa science gymnastique déjà fort étendue, et qui l'avait fait surnommer à l'école : Fil-d'Acier.

L'effet moral de la décision prise, lui rendit un peu de son calme et de son humeur égale d'autrefois, sans ramener cependant la véritable gaieté en son âme attristée.

Néanmoins, ses camarades remarquèrent avec plaisir ce changement d'attitude et firent des conjectures, bien qu'il gardât soigneusement le secret de ses projets futurs.

Il attendait pour les mettre à exécution sa libération très prochaine.

L'hiver s'écoula en ces préparatifs physiques, mais non sans qu'il retournât s'informer à Nogent du retour toujours espéré de Mme de Serlay.

Là, une déception cruelle l'attendait.

Il trouva la propriété des Merlin fermée, sourde à ses appels, aux sonneries répétées.

Il remarqua, d'ailleurs, que les persiennes étaient closes ; et d'un regard coulé à l'intérieur par-dessus le chaperon du mur, il comprit, en voyant les herbes folles pousser librement dans les allées, que cette demeure était abandonnée.

Qu'étaient devenus les Merlin et Mme de Serlay ?

Les voisins interrogés déclarèrent ne pouvoir donner aucune indication sur la résidence actuelle des ex-passementiers.

Cela mit Pierre Lorrain — Fil d'Acier — dans le plus grand embarras ; ne plus savoir où trouver la mère de Gaston devenait un surcroît de difficultés.

D'autre part, cette constatation contribua beaucoup à affirmer sa résolution de retrouver son petit frère de lait ; dès lors, il attendit avec un impatience plus grande encore la fin de son service militaire.

Trois mois plus tard, par une délicieuse matinée du printemps, son congé en poche, Fil-d'Acier descendait du train de Joinville à la gare d'Est-ceinture et reprenait place dans un wagon de la ligne de Meaux.

Maintenant quitte envers la patrie de la dette sacrée du sang, il revenait au foyer paternel, prêt à payer la dette de l'affection et du dévouement.

Libre enfin de vivre à son gré, ayant bien conquis la demi-indépendance à laquelle ont droit ceux qui ont dignement accompli les devoirs impérieux de la conscription, il allait pouvoir se consacrer tout entier à sa tâche.

Et, tandis que le train roulait sans secousses sur les rails luisants, l'emportant là-bas, vers le pays aimé des aïeux, vers son pittoresque et calme berceau, sa pensée courait aussi, s'affolait presque à la recherche d'un moyen qui lui permit l'immédiate exécution de la résolution prise.

A son front jeune une ride se creusait, barrait ses sourcils contractés sous l'effort d'une constante préoccupation.

En son âme droite, pitoyable et sans faiblesses, il se reprochait toujours, comme un crime, le moment d'oubli, de distraction volontaire qu'il s'était permis, et pendant lequel Gaston avait disparu.

Plus il y réfléchissait, et plus l'idée de commencer ses recherches immédiatement s'enracinait en son cerveau, plus elle se faisait pressante, absolue.

Chaque jour de retard ne l'éloignait-il pas davantage du but à atteindre ?

Il se promit de ne prendre que quelques heures de repos à Vasset.

Le temps juste d'embrasser ses chers parents et de repartir.

Mais une objection possible se présentait : les siens le laisseraient-ils s'éloigner ainsi après la longue séparation qu'ils avaient déjà subie ?

En réalité, ce point l'embarrassa peu. Il saurait bien leur parler, dire sa peine, ses remords, faire vibrer en eux l'affection, la reconnaissance qu'ils devaient à Mme de Serlay pour ses largesses pécuniaires d'autrefois.

Au besoin, il s'affranchirait par un coup d'audace, une fuite. D'ailleurs, il était majeur, libre de disposer à sa volonté de son corps et de son esprit.

Ainsi songeait-il, tout en caressant machinalement la tête de son fidèle caniche Négro qui, monté sur la banquette, le nez à la portière, semblait aspirer avec délices l'air embaumé des champs.

Les stations se succédaient sans que Fil-d'Acier, les regards vaguement fixés devant lui s'en aperçût, lorsque, tout à coup, se produisit un choc, un arrêt plus brusque que les précédents.

Un moment il revint moralement à lui ; une voix sonore frappa son oreille à plusieurs reprises :

—Lagny, Lagny-Thorigny, sept minutes d'arrêt !

Le train stoppait.

Fil-d'Acier descendit pour se dégourdir les jambes, puis il alluma une cigarette et, suivi de Négro, il fit les cent pas sur le quai de la gare, déjà ressaisi par sa hantise.

Mais, de nouveau, il fut rappelé au sentiment de la réalité. Réalité qui, d'ailleurs, s'accordait, se reliait si bien avec ses intimes pensées qu'il y prêta une certaine attention.

C'était la fête de Lagny, petite ville aristocratique située sur la rive gauche de la Marne, à l'extrémité d'un pont qui se trouve à dix minutes de la gare.

La fête se tient au faubourg, et principalement, sur la place du chemin de fer, sorte de triangle assez peu spacieux, sur lequel s'étaient groupées pour la circonstance toutes les baraques des forains.

A cette heure matinale — dix heures à peine — on n'entendait

point encore les bruits assourdissants des trombones et des clarinettes classiques dont les phrases exacerbantes se ponctuent de formidables coups de grosse caisse et de grincements de cymbales. Point de cris, d'appels, non plus que de boniments; point de casques, de maillots pailletés ou de tutus défraîchis. Toutes ces insanités banales, ces gaités factices, ces éléments de fausses et grossières joies, tous ces trompe-l'œil, éternels pièges à gogos, reposaient dans les caisses d'accessoires ou dans les larynx fatigués des pitres, non débarbouillés encore.

La place ressemblait, à cette heure, bien plutôt à un camp de bohémiens, à une halte de tribu nomade qu'à un lieu de fête.

De toutes parts des hommes, des femmes et des enfants montaient, descendaient, tournaient entre les roulettes; ils étaient sales, dépenaillés et mal peignés. Des marmites près desquelles s'accroupissaient de vieilles femmes, fumaient sur des brasiers de bois.

Et tout cela grouillait, s'agitait avec des relents fades, parmi les fumées âpres, les écoulements d'eaux grasses.

Fil-d'Acier considérait attentivement ce tableau pittoresque mais peu engageant. Il essayait de se rendre compte à l'avance de la façon de vivre de ces gens dont il allait adopter la bizarre profession. Et l'esprit préoccupé, il s'absorbait quand une voix énergique l'arracha brusquement à sa contemplation :

— En voiture, messieurs, en voiture !

Il se dirigea rapidement vers son wagon dont la portière était restée entr'ouverte, puis au moment de monter il se retourna pour jeter un dernier coup d'œil sur la place. Tout à coup, il ressentit comme une commotion, il eut une sensation étrange, inexplicable.

Il venait de voir descendre d'un entre-côté un enfant pauvrement vêtu, âgé d'environ sept ans, et dont les traits, la physionomie le frappèrent tout de suite.

Comme son cher petit Gaston, celui-là avait les cheveux blonds et frisés — bien qu'ils fussent courts — les mêmes grands yeux bleus profonds, le même sourire exquis.

C'était aussi sa taille, quelque chose de son allure.

Mon Dieu ! serait-il possible que ce fut lui.

— Non d'une pipe ! grommela le sergent, si j'en étais sûr.

Il fit toutes ces réflexions tandis que le train se mettait en marche lentement, et maintenant, le corps penché à la portière, le regard avidement fixé sur l'enfant, il cherchait un indice certain, un trait particulier qui pût fixer son indécision.

Or, juste au même instant, l'enfant qui, par curiosité s'était approché de la barrière pour voir partir le train, sembla reconnaître à son tour le sergent.

Pendant une minute, il demeura les yeux agrandis et ardemment fixés sur celui qui, de son côté, le considérait avec tant d'avidité.

Et, comme si de ces regards croisés eût jailli une sorte d'attraction magnétique, une étincelle de divination, l'enfant tout à coup cria d'un accent désespéré :

— Pierre ! grand Pierre ! viens me reprendre !

Mais Fil-d'Acier emporté par le train ne pouvait déjà plus l'entendre distinctement.

Cependant il vit les mains du petit s'agiter, il lui sembla que son nom venait de revenir.

Une angoisse cruelle l'étreignit, il sentit son cœur se serrer douloureusement

Si c'était lui, Gaston ?

Mais non, non, c'était impossible; il était le jouet d'une ressemblance, d'une hallucination ?...

Maintenant, le train filait à toute vapeur, et le sergent frappé par cet incident se replongeait en son amère méditation.

Oui, en dépit de tous les obstacles, il retrouverait Gaston.

Et la noire et brûlante cavale l'emportait vers son joli pays, vers son foyer, vers les siens, sans que ses pensées l'y suivissent.

Mais revenons à Lagny.

L'enfant qui s'était approché de la barrière du chemin de fer, et qui subitement avait appelé Pierre Lorrain, était bien, en effet, Gaston de Serlay.

Enlevé par les deux hommes, à qui la fausse mendiante l'avait livré en l'entraînant dans le bois, le malheureux enfant avait été amené le soir même à la Ferté-Milon, dont la fête annuelle battait son plein.

Harassé de fatigue, exténué, mourant de faim, le pauvre petit s'était vu, à onze heures du soir, poussé ou plutôt jeté brutalement dans une roulotte de saltimbanques installés sur la grande place.

Les membres rompus par la marche forcée, l'esprit troublé par la terreur et le désespoir, il s'était laissé tomber sur le matelas qu'on lui avait montré dans un coin de la maison ambulante, et là, il s'était endormi pesamment.

Inappréciable privilège de l'enfance, de l'innocence, de la naïveté, il avait retrouvé dans ce sommeil le calme de ses jours heureux, l'adorable sourire de ses heures de quiétude.

Peut-être rêvait-il à sa mère, à son cher Pierre, au joli pays dont il connaissait les moindres buissons, et jusqu'aux pierres et aux fleurettes ?

Quand il se réveilla, le lendemain matin, la première personne qui s'offrit à ses regards apeurés fut la vieille mendiante de la veille.

Instinctivement il se cacha le visage avec un geste de frayeur, mais contre son attente il ne fut point rudoyé.

Au contraire la vieille misérable lui parla le plus doucement possible, donnant à sa physionomie, ou essayant de lui donner un air de bonté qui contrastait singulièrement avec l'éclat dur de ses prunelles sombres.

— Eh bien ! mon enfant, dit elle, as-tu bien dormi ?

Et comme il ne répondait pas, elle reprit assouplissant sa voix :

— Oh ! je ne suis pas méchante, va ; ni moi, ni aucun de ceux qui sont ici.

— Alors pourquoi m'avez-vous emmené ! demanda-t-il avec l'indiscutable et déconcertante logique de l'enfant.

— Pourquoi ?... Mais parce que tes parents, qui sont en voyage, nous ont dit de te prendre, de t'élever, de te soigner jusqu'à leur retour.

— D'abord vous mentez, maman n'est pas en voyage, elle est à Paris.

— Elle n'y est plus, mon garçon, elle est partie très loin. Mais n'aie pas peur, tu ne seras pas malheureux avec nous si tu veux travailler et obéir.

— Je ne veux pas rester ici, moi ; je veux maman Lorrain, Pierre, je veux retourner à Vasset, je veux revoir maman Marguerite.

— Allons, petit, sois raisonnable ; ta maman Lorrain, comme tu l'appelles, ne veut plus de toi.

— Et moi je ne veux pas de vous ! s'écria Gaston dont la colère s'allumait, pendant que de grosses larmes humectaient ses paupières.

— Oh ! alors si tu n'es pas sage, répliqua brutalement la vieille, tu n'auras pas à manger, et on te donnera des coups. Ainsi, choisis !

Sur ces mots, elle sortit brusquement, laissant le pauvre gamin livré à son désespoir.

Pendant quelques jours il essaya ainsi de lutter, il chercha une occasion de s'échapper ou de se faire secourir, mais vaincu par la séquestration, les privations et les mauvais traitements, il s'assouplit et parut se résigner.

Dès lors, on lui coupa les cheveux, et on le fit commencer à travailler.

Il avait été enlevé par des saltimbanques sans aveu qui promenaient, de ville en ville, un cirque ambulante composé, en grande partie, des membres d'une même famille peu honorable, et originaire de l'Allemagne.

On les avait baptisés sur les champs de foire du surnom de Rouquin, à cause de la couleur rouge de leurs cheveux.

Outre les deux frères, et leur misérable mère, il y avait là une fille de quinze à seize ans, tout imprégnée de vices précoces, un neveu de vingt ans, jeune hercule sale et débauché, un vieux père blanchi sous le harnais des prisons et des roulettes, enfin un clown que son ivrognerie coutumière abrutissait, et qui l'empêchait de se maintenir ailleurs.

Lorsqu'ils étaient arrivés à la Ferté-Milon ils avaient encore avec eux un hercule nègre, célèbre parmi la banque, plus une petite danseuse de treize ans, Paquita, la fille adoptive de Zanzibar, le noir athlète.

Mais les mauvais traitements infligés journellement à la petite fille, l'oubli trop fréquent du paiement des appointements de l'hercule, et aussi une maladie dont fut atteinte Paquita réduisirent bientôt la troupe.

Zanzibar, incapable de supporter plus longtemps les pertes d'argent, les vexations continuelles, et les souffrances infligées à sa pupille, Zanzibar, disons-nous, prit la fuite brusquement un soir, emmenant avec lui l'unique objet de son affection de simple.

C'est pour combler le vide qu'avait produit ce double départ que les Rouquin, sans scrupules, avaient cherché un enfant à voler et avaient enlevé Gaston.

A présent, l'enfant était à peu près dressé, du moins en apparence.

Il y avait plus de six mois déjà qu'il voyageait avec ses ravisseurs et, chaque jour, rompu de fatigue, menacé de coups, les membres disloqués, il en était arrivé à souffrir en silence, gardant au fond de sa petite âme l'éternel et soutenant espoir des faibles et des purs.

Pourtant il était aussi malheureux matériellement qu'au moral, car les Rouquin faisaient de maigres recettes. Ils vivaient chichement et ne pouvaient rien s'accorder du confortable que ne dédaignent pas certains forains.

Mais avec l'insouciance et la souplesse de son jeune âge, Gaston paraissait en avoir pris assez vite son parti, et il continuait à vivre bien portant, les muscles fortifiés, d'ailleurs, par le continu exercice de la gymnastique.

Une seule chose le faisait se révolter parfois, c'était les filles terribles que lui allongait, au moindre propos, l'ainé des Rouquin ;

celui-là même qui le jour de l'enlèvement, l'avait menacé d'un couteau-poignard pour le faire taire.

Oh ! celui-là, ce vilain homme aux traits durs, au visage coupé, masque hideux de truand, celui-là il le détestait plus encore que les autres.

Son antipathie se transformait en haine, il lui aurait fait du mal s'il avait pu. Mais, trop faible, il attendait.

Il est certain qu'il germait en cette âme frêle, meurtrie et comprimée, un sentiment profond qui, plus tard, deviendrait terrible, et se ferait jour peut-être.

Ah ! si le pauvre enfant avait su que Lagny se trouvait sur le chemin de Meaux et de Vasset, il eût peut-être essayé de s'enfuir, de rejoindre ses parents nourriciers.

Mais on le laissait, au point de vue géographique, dans une ignorance facile à comprendre. Et puis il avait vu tant de villes déjà, parcouru tant de routes qu'il ne s'inquiétait plus de savoir où on le menait.

Cependant, quand il crut reconnaître Pierre Lorrain dans le chemin de fer, il eut comme un pressentiment, l'intuition qu'il n'était pas loin de son pays natal.

Mais comme il criait encore :

— Pierre, Pierre, viens, je suis Gaston ! une formidable gifle lui coupa la parole.

C'était l'aîné des Rouquin, Frank, l'ennemi, la terreur de l'enfant, qui venait de surgir tout à coup près de lui, et qui le rappelait aussi brutalement au sentiment de son esclavage.

Placé sur le devant de la roulotte, il avait vu le manège du malheureux gamin, et pendant quelques secondes l'avait observé.

Sans savoir au juste de quoi il s'agissait, mais soupçonneux par nature et par nécessité, toujours prompt à réprimer les vellétés d'indépendance de ses pensionnaires, il avait franchi, dès le premier appel de Gaston, les trois marches qui le séparaient du sol, et se ruant sur sa faible victime, il venait de la frapper.

Malgré la souffrance ressentie et la crainte que lui inspirait son bourreau, Gaston se révolta.

— Je viens de voir Pierre, dit-il, et je veux le rejoindre !

Une seconde gifle l'interrompit de nouveau.

L'enfant laissa échapper un cri de douleur, mais ne quitta pas la barrière.

Alors Frank le prit par les épaules et, rudement, à coups de pied le poussa vers la roulotte, à la porte de laquelle se tenait la vieille Rouquin, lorsque des piétons qui se rendaient à la gare s'arrêtèrent indignés.

Sept ou huit personnes s'approchèrent vivement, parmi lesquelles un jeune homme et deux femmes de mise très riche, bien qu'un peu excentrique.

La plus jeune des deux, une brune de vingt ans environ, à la physionomie intelligente et très mobile ; jolie, mais d'une joliesse originale et hardie, comme sont très souvent les filles moralement émancipées de la libre Amérique, apostropha vivement le saltimbanque.

— Aoh ! fit-elle, vous êtes méchant, l'homme, très méchant !

— Je gagerais que vous n'êtes pas Français, dit à son tour le blond compagnon de la jeune femme, car en ce pays on ne frappe pas aussi brutalement les petits enfants.

— Mélez-vous donc de vos affaires, vous, espèce d'English ! répliqua grossièrement le Rouquin.

— Oh ! l'insolent ! fit l'Américaine.

— Madame a raison, dit gravement un monsieur à cheveux blancs qui observait la scène et qui s'approcha.

Vous êtes une brute, continua-t-il en regardant le saltimbanque dans les yeux ; si je ne me retenais, je vous signalerais au commissaire de police du pays.

Pendant qu'il disait cela, le jeune homme blond s'était approché de Gaston, et suivi de la plus âgée des deux femmes qui l'accompagnaient, il questionnait doucement l'enfant.

— Cet homme est-il votre père, mon petit ami ?

— Oh non ! monsieur.

A ce moment, la vieille Rouquin s'approcha, et doucereuse prit la parole.

— Bien sûr, que mon fils n'est pas le père de ce petit, puisqu'il n'a pas de parents ; c'est un abandonné.

— Si, madame ! s'écria Gaston, j'ai une maman à Paris.

Elle ment la vieille, elle est méchante, allez !

Et comme les autres paraissaient s'apitoyer davantage, la Rouquin répliqua :

— Pauvre garçon ! il le croit, vous savez à cet âge-là, on ne sait pas bien.

Il prend pour sa mère une vieille paysanne qui l'a élevé par charité, mais qui n'en veut plus, il est si mauvais sujet.

Pendant qu'elle répondait ainsi à l'Américain, la querelle entre le vieux monsieur, l'Américaine et Frank Rouquin s'était envenimée ; d'autres passants manifestaient aussi leur mécontentement.

A une nouvelle insulte du saltimbanque, le vieillard, indigné

leva sa canne, menaçant. Le bruit fit accourir ensemble le vieux pitre et le clown du cirque pendant que le Yankee, sans écouter davantage la vieille qui continuait à dire tout le mal possible de Gaston, s'élançait au secours de sa sœur que le clown et le pitre venaient de prendre à parti.

La mère Rouquin profita de cette diversion pour faire rentrer au plus vite Gaston qu'elle enferma dans la roulotte.

Quant à John Baltimore, il tira tranquillement d'une poche spéciale un revolver chargé, et le braquant sur les saltimbanques, il dit froidement avec son inimitable accent :

— Si vous continuez à insulter miss Edith Baltimore, ma sœur et monsieur le respectable Français que voici, je tire ; vous comprenez ?

Devant cette menace froide et résolue, Frank Rouquin changea subitement d'attitude, tandis que ses deux acolytes disparaissaient prudemment :

— Possible, dit le saltimbanque, que je me sois laissé entraîner un peu loin, mais ce gamin est si méchant, si menteur.

Il continua d'un ton bourru.

— C'est vrai, ça, on n'en peut rien faire, c'est feignant comme une couleuvre !

— Si vous le preniez par la douceur, vous réussiriez mieux, repartit le vieillard, vous êtes trop brutal.

— Oh ! oui, beaucoup mieux, affirma miss Edith.

— Bast, c'est facile à dire, je voudrais bien vous y voir !

— En tout cas, reprit encore le vieux monsieur, on vous surveillera, c'est moi qui vous le dis.

— Oh ! faut pas vous fâcher ni m'en vouloir. On s'est un peu emporté, pas vrai ; c'est les nerfs, n'est-ce pas, monsieur l'Anglais ?

Master Baltimore ne répondit rien, mais il remit tranquillement son revolver dans sa poche et entraîna lentement ses compagnes, tandis que le Rouquin grommelait :

— Faut pourtant bien qu'il gagne son pain ce mioche-là ; nous sommes pas riches, nous, des travailleurs, quoi, et honnêtes, on peut s'en vanter !

Puis les passants se retirant peu à peu, il tourna le dos, paraissant s'occuper de son établissement.

A la suite de cette scène, Gaston passa presque une bonne journée, car les Rouquin n'exigèrent pas qu'il travaillât. Il eut la permission de se reposer à condition qu'il ne sortirait pas de la roulotte et n'appellerait pas.

Frank Rouquin, un peu troublé par l'intervention des promeneurs, craignant d'autre part d'être surveillé, interrogé peut-être, avait résolu de ne plus montrer l'enfant au public de Lagny.

D'ailleurs, l'incident du chemin de fer lui prouvait que sa victime avait des attaches dans ce pays ; de la famille sans doute ? On pouvait avoir reconnu l'enfant, demander des explications, porter une plainte, les faire arrêter peut-être ?

Tout cela était inquiétant, le misérable se sentait mal à l'aise en restant à Lagny.

Aussi prit-il rapidement une décision qui, communiquée aux siens pendant le dîner, fut pleinement approuvée.

Le lendemain matin à trois heures et demie, Gaston qui toute la nuit avait pensé à son cher Pierre, à sa mère, et chez qui l'espoir de les revoir bientôt avait fait éclosion, Gaston, disons-nous, fut profondément étonné de se sentir cahoté sur le mauvais lit où il couchait habituellement.

Il se leva sans bruit, grimpa sur une table, mit sa tête rose à l'étroite fenêtre de la roulotte et s'aperçut avec tristesse qu'on était en route, en pleine campagne déjà.

En effet, pour éviter des désagréments possibles, les Rouquin abandonnaient brusquement Lagny et se dirigeaient vers Orléans, sans toutefois entrer dans Paris.

— Adieu, adieu, grand Pierre ! murmura l'enfant dont le désespoir s'exhala en de grosses larmes silencieuses, tandis que s'étendait sur sa jeune âme comme un voile épais tissé de tristesse et de misère.

#### IV

Cependant les Merlin avaient quitté Nogent.

Ils s'étaient installés à Passy, dans un joli pavillon entre cour et jardin. Ce n'était pas sans motif et sans y avoir longuement réfléchi que Mme Merlin s'était arrêtée à cette détermination, et qu'elle avait choisi de préférence ce quartier en grande partie habitée par la bourgeoisie aisée.

Là, pensait-elle, il lui serait possible de nouer dans l'avenir quelques relations qui lui permettraient un jour d'établir sa fille Claire comme elle l'avait depuis longtemps rêvé. Et puis, il lui semblait aussi qu'il allait rejaillir sur elle un peu de cette honnêteté, de cette distinction dont le milieu était imprégné.

D'autre part, le séjour de la villa de Nogent leur était devenu intolérable.

Mme Merlin, femme forte, comme on l'a vu, était certainement

parvenue à dompter ses premières terreurs, mais Merlin s'en montrait absolument incapable.

Pendant les quelques jours qui avaient suivi le crime, il était demeuré presque toujours dehors, se fatiguant volontairement en courses interminables, ne rentrant chez lui que pour prendre ses repas.

Encore marchait-il dans la campagne comme un homme poursuivi, explorant à tout instant de regards sournois et défiants les environs, tremblant à l'idée que sa victime vint à lui apparaître tout à coup.

Mais les nuits surtout étaient terribles.

Toujours il revoyait l'effrayant spectacle de la jeune femme se levant, tout blanche, comme pour venir d'elle-même au-devant de l'horrible mort qui l'attendait.

Et cette lutte, courte, il est vrai, mais combien épouvantable ; elle, se débattant, lui qu'une sueur d'angoisse aveuglait, rendait fou — la peur de la manquer — alors resserrant l'étreinte de ses gros doigts, de ses doigts criminels sur cette chair qu'il sentait encore, sur ces vertèbres dont les craquements sinistres résonnaient encore à ses oreilles.

Puis ce corps immobile, ces yeux grands ouverts qui semblaient le fixer implacablement, le menacer d'un châtement terrible ; enfin sa stupeur, son épouvante, lorsqu'au jardin il s'était cru découvert.

Tout cela repassait sans cesse devant son esprit troublé.

Haletant, éperdu, il se dressait sur sa couche, tout le corps trempé d'une sueur glacée, et, frissonnant, il balbutiait entre ses dents des lambeaux de phrases inintelligibles.

Enfin, n'y tenant plus, un jour, il osa, pour la première fois de sa vie, peut-être, exprimer catégoriquement sa volonté formelle de se soustraire aux obsessions que lui causait son séjour à Nogent.

Mme Merlin avait de nombreuses objections à présenter, mais devant l'attitude de son mari, elle comprit très vite qu'elles ne serviraient à rien.

Elle se soumit donc d'autant mieux qu'elle-même éprouvait aussi par instants, et malgré toute sa fermeté d'esprit, des troubles et des malaises.

Elle chercha donc un domicile dans Paris, ce gouffre où viennent s'enfourir tous les mystères, se cacher toutes les bassesses et s'ensevelir les secrets les plus terribles.

Paris réceptacle effrayant pour qui le sonderait à fond.

C'était là qu'ils pouvaient mieux se dérober aux éventualités du crime. En parcourant Passy, elle fut attirée par un pavillon qui, situé dans la partie la plus solitaire de la rue de la Pompe, et faisant partie d'une ancienne propriété seigneuriale, découpée en petits lots, lui parut réaliser ce qu'elle désirait.

Le pavillon était vacant à cette époque, c'était un immeuble petit mais élégant, composé en bas de deux pièces, pouvant servir de salon, de salle à manger, avec une pièce heureusement disposée, et se prolongeant en terrasse vitrée sur le jardin. En haut se trouvaient de nombreuses et belles chambres, dont une, située au Midi, sur la façade intérieure, dans l'angle du bâtiment arrondi en tourelle, semblait tout particulièrement faite pour Claire, la jeune fille des Merlin, dont la délicate santé faisait l'objet de leur perpétuelle inquiétude.

Mme Merlin était une femme d'action ; abrégeant les pourparlers ordinaires, elle traita l'affaire rapidement, prit toutes les dispositions que nécessitaient les circonstances et, en moins d'une semaine, le ménage se fixa dans sa nouvelle installation.

Après avoir mûrement réfléchi, ils avaient décidé de laisser leur mobilier à Nogent ; ils craignaient que les allées et venues d'un déménagement ne donnassent à penser aux voisins, et ne les obligeassent à répondre à des questions gênantes. De plus, afin de dérouter les recherches ultérieures, ils résolurent de changer de nom.

Mme Merlin était née Delaroche, c'est ainsi qu'ils décidèrent de s'appeler désormais.

Comme nous l'avons dit, la grande propriété où ils habitaient étaient divisée en petite locations. Un pavillon voisin du leur était occupé par un jeune médecin, le docteur Georges Montbréal.

Dans l'autre demeurait un vieux monsieur décoré de la Légion d'honneur, dont les habitudes avaient la régularité du chronomètre, et que, dans le quartier, on désignait d'ordinaire, à cause de sa bonhomie ouverte et familière, sous le nom du père Latouche.

Les Merlin avaient eu l'occasion d'échanger avec ces voisins les politesses d'usage dans les rencontres fortuites de la vie quotidienne ; et cette respectabilité dont ils se sentaient enveloppés, en les réhaussant à leurs propres yeux, leur faisait perdre de vue peu à peu, la source horrible de leur nouvelle aisance.

En outre sous le nom nouveau de Delaroche, il leur semblait avoir fait peau neuve, et le temps aidant, les premières tranches passées, ils arrivaient peu à peu au calme et à la sécurité intérieure.

Vers la fin d'octobre, un changement plus considérable encore se produisit dans leur existence, et vint apporter la distraction à leur vie de rentiers, forcément monotone.

Les études de Claire étaient terminées. Elle venait d'obtenir son

brevet supérieur aux examens d'octobre, et rentrait désormais chez ses parents.

Ce fut une grande fête dans la maison. Comme nous l'avons dit, Mme Merlin adorait sa fille ; toutes ses pensées étaient dirigées vers elle, vers son avenir, qu'elle rêvait brillant et fortuné.

C'est dans cette intention qu'elle lui avait fait donner dans une maison distinguée de Paris, le couvent Saint-Charles, rue Lafayette, une instruction poussée à fond, avec le luxe obligé des arts d'agrément les plus variés.

Claire avait à présent dix-huit ans environ.

C'était une grande jeune fille, svelte et souple, aux cheveux de ce blond fuyant et cendré, qui donne un charme de fragilité exquise à la physionomie, aux grands yeux bleus limpides et doux, au teint pâle et fin, avec de délicats réseaux de veines bleuâtres transparaisant sous l'épiderme diaphane des tempes.

Sa bouche était petite et sérieuse, ses longues mains blanches et nerveuses avaient une finesse aristocratique.

Certaines figures de Raphaël pourraient seules donner une idée du charme de suavité qui se dégageait de toute sa personne. Mais ce qui était unique, c'était l'adorable timbre de sa voix, dont la douceur infinie allait comme une caresse au cœur de ceux qui l'entendaient.

La présence de Claire dans la maison apporta la joie et la lumière.

Ce fut l'occasion de fréquentes sorties. Mme Delaroche, c'est ainsi que nous l'appellerons désormais pour plus de facilité, faisait de fréquentes courses à Paris, promenait Claire sur les boulevards, où elle lui achetait les dernières trouvailles de l'élégance parisienne.

De plus, le voisinage du Bois leur permettait d'aller presque chaque jour admirer le fringant défilé des opulences. Ils se sentaient maintenant vraiment heureux, et quand Delaroche, sirotant son café après le dîner, entendait la voix douce de Claire interpréter au piano quelque romance nouvelle, il s'enfonçait plus profondément dans son fauteuil, et jetait un regard satisfait qui semblait vouloir dire :

—Maintenant nous pouvons être tranquilles, nous sommes riches.

Il leur avait fallu, dès le début, répondre à quelques interrogations de la jeune fille, et lui donner de sommaires explications ; elle s'était informée de Mme de Serlay, qu'elle voyait d'ordinaire chez elle aux vacances. Alors sa mère avait répondu par l'habitudeuse échappatoire, c'est-à-dire le voyage qu'elle faisait chez des parents de son mari, en Savoie.

Ensuite, ce nouveau nom, qu'elle voyait porter à ses parents, lui causait quelque étonnement ; mais Mme Delaroche, dont l'imagination était fertile, avait bâti une histoire de parenté plus ou moins vraisemblable, et de nécessités de famille, auxquelles la jeune fille, avec l'ingénuité de son âge avait naturellement ajouté foi.

Claire, malheureusement, était de santé délicate.

Malgré les soins prodigués par sa mère pendant son enfance, et redoublés à l'époque dangereuse, entre toutes, de la croissance, elle restait de tempérament faible, et ne passait guère d'hiver sans payer son tribut aux affections ambiantes.

Cet état maladif, qui d'ailleurs donnait à sa beauté quelque chose de plus touchant, la rendait encore plus chère à sa mère, que la seule pensée d'une catastrophe possible eût littéralement affolée.

Comme elle adorait les fleurs, Mme Delaroche avait fait venir un jardinier qui avait transformé les massifs et les plates-bandes du petit jardin, jusqu'alors délaissé, en ravissantes corbeilles de luxuriante végétation.

Claire s'y tenait habituellement dans la journée, en dehors des heures qu'elle donnait à l'étude de la musique, pour laquelle elle avait une véritable passion.

Pendant les derniers beaux jours d'une arrière saison particulièrement douce, elle descendait aussitôt après le déjeuner, et quelquefois y demeurait l'après-midi tout entier, marchant lentement à travers les allées, rafraîchissant les fleurs préférées, ou bien s'asseyant au pied d'un arbre, et s'y absorbant dans quelque lecture.

Dans ces stations prolongées au jardin, il lui arrivait assez souvent d'apercevoir celui des deux locataires qui habitait le pavillon de droite, le docteur Georges Montbréal.

C'était un jeune homme de trente ans environ, au visage noble et fin. Il portait une barbe noire et lustrée, dont la coupe allongée seyait à l'élégance de sa figure aristocratique.

Son teint était pâle, son front largement découvert vers les tempes.

L'habitude des longues méditations et des pensées sérieuses avait donné à ses traits un caractère qui pouvait aller jusqu'à la sévérité. Mais ses yeux bruns avaient, pour tempérer l'expression froide de l'ensemble, un rayonnement tendre et caressant, et une douceur de regard d'un charme irrésistible.

Le docteur Montbréal, que nous venons de présenter à nos lecteurs, et qui jouera un rôle important dans la suite de ce récit, so

rattachait, par un concours de circonstances bizarres, aux premiers événements de cette histoire.

Il était, en effet, par alliance, le beau-fils de M. Dubois.

Ce dernier, — on s'en souvient — était le père de la malheureuse jeune femme que les Merlin avaient assassinée et qu'ils avaient complètement dépouillée de sa fortune.

Il avait épousé, en premières noces, la veuve d'un capitaine de vaisseau, M. Montbréal, qui avait alors un fils, le jeune Georges, dont il vient d'être question.

Mais cette jeune femme était morte après deux ans de mariage et M. Dubois s'était alors remarié. De sa seconde femme lui était née une petite fille, Marguerite, qui devait s'appeler plus tard Mme de Serlay.

Georges Montbréal, élevé avec une sollicitude toute paternelle par le juge d'instruction, avait fait de solides études au lycée Louis-le-Grand ; puis, son goût l'entraînant vers la médecine, il s'était mis au travail avec ardeur, et après quatre années d'internat à la Charité, il avait conquis brillamment son doctorat.

C'est alors qu'il était venu s'installer rue de la Pompe, dans ce quartier riche où il comptait d'assez nombreuses relations, et où il se préparait un superbe avenir.

Après les matinées laborieuses, les stations aux hôpitaux, ses visites et les courses à travers Paris, il aimait à se retrouver dans le calme de son appartement de Passy.

Il l'avait, d'ailleurs, aménagé avec un goût charmant, comme pour prouver que le savant n'avait point en lui tué l'artiste.

Souvent, il allumait un cigare et descendait au jardin lire au milieu de la verdure, installé dans un confortable fauteuil rustique, les revues et les productions intéressantes de l'actualité.

C'est ainsi qu'il avait eu l'occasion d'apercevoir Claire, et d'étudier à son aise le charme pénétrant qui émanait de la gracieuse jeune fille.

Les deux jardins n'étaient séparés que par une haie à hauteur d'appui. Les jeunes gens, qui d'abord s'étaient contentés d'échanger des saluts presque cérémonieux, en vinrent peu à peu, par la fréquence des rencontres, à échanger des sourires d'aimable politesse, empreints déjà de plus de familiarité !

Mme Merlin, sur qui la tenue éminemment distinguée de Georges avait produit une vive impression, se sentit très flattée des marques de bon voisinage données par le jeune docteur ; et ce fut elle qui, avec cette adresse insinuante de toutes les femmes en général, qu'elle possédait en particulier à un degré remarquable, sut profiter de la première et de la plus banale circonstance pour entrer en conversation.

Dès ce jour, la glace fut rompue, et Claire put échanger, au hasard du jour et de l'heure, ces lieux communs vagues et ces phrases banales, dans lesquels deux êtres qui se sentent comme mystérieusement attirés l'un vers l'autre trouvent le moyen de mettre déjà tant de choses.

Georges Montbréal s'était beaucoup occupé de botanique et d'horticulture ; il sut donner à Claire quelques conseils pour ses chers chrysanthèmes dont elle rêvait de former une magnifique collection, et ce fut là un terrain tout trouvé pour une extension de leurs premiers rapports un peu gênés et contraints.

Trois semaines plus tard, ils étaient devenus grands amis, comme disait Mme Delaroche qui avait, en prononçant ces mots, un sourire plein de malicieuse arrière-pensée.

Georges, avec l'habitude qu'il possédait de ces sortes de diagnostics, avait remarqué l'état débile et languissant de la jeune fille, et cette considération n'avait fait qu'accroître l'inclination qu'il se sentait pour elle. Il voyait dans le mal un ennemi à combattre, et dans les conversations qu'il avait eues à ce sujet avec Mme Delaroche, il avait indiqué le régime qu'il croyait nécessaire à la jeune fille.

A quelques temps de là, un petit incident survint, qui offrit l'occasion d'un rapprochement plus immédiat.

M. Delaroche en descendant d'une échelle dont il se servait pour soigner ses espaliers se luxa légèrement la cheville.

Comme le docteur Montbréal était justement chez lui à cette heure, il fut tout naturellement appelé à donner les premiers soins.

C'était une occasion toute trouvée d'entrer en rapports, il prolongea à dessein ses premières visites, et se retira enchanté de l'accueil visiblement aimable qu'il reçut.

Mme Delaroche, comme toutes les mères, s'était empressée de vanter au jeune homme le talent de Claire sur le piano ; il crut qu'elle exagérait, mais dès que la jeune fille lui eut joué, avec un sentiment musical profond et sûr, quelques-unes des plus belles pages de Beethoven, il comprit qu'il avait devant lui une organisation vraiment douée, et en tant que virtuose lui-même, il se promit d'en profiter.

Un convint d'un jour, et Georges ayant apporté son violon, les deux jeunes gens pendant toute une soirée se grisèrent de mélodies ardentes et mélancoliques où leurs cœurs débordants et qui vibraient à l'unisson versèrent leurs tendresses inavouées encore.

Ce qu'ils ne disaient point d'ailleurs, leurs regards l'exprimaient assez ; à certains passages, tous deux, d'instinct, tournaient la tête, et dans un sourire délicieux, mêlaient leurs âmes frissonnantes, touchées à la fois par le grand archet mystérieux.

Quand il fallait tourner les pages, souvent dans la précipitation du mouvement, leurs mains se rencontraient et le même frisson les saisissait, remontant de l'extrémité de leurs doigts jusqu'à leurs cœurs qu'ils sentaient battre à coups pressés.

Ce fut une soirée ravissante, et à la fois décisive.

Mme Delaroche qui, du fauteuil où elle était assise près du guéridon chargé des apprêts d'un thé délicat, suivait attentivement ces jeux de scènes muets, semblait s'y complaire avec une joie manifeste ; son visage anguleux et sec s'attendrissait, elle poussait légèrement du pied son mari qui fumait un odorant havane, et tous deux se comprenant croisaient un regard significatif.

Déjà ils voyaient en rêve la réalisation de secrètes espérances qui, non-seulement achèveraient de les poser dans le monde dont ils voulaient être à tout prix, mais aussi leurs natures âpres supputaient l'augmentation de fortune qui résulterait d'une alliance avec le docteur.

Leur amour paternel se combinait avec leur soif de l'or.

Montbréal s'en alla ravi, se promettant de profiter de l'invitation gracieuse que lui avait faite au départ Mme Delaroche.

— Ces gens-là sont, ma foi, très bien, se dit-il en rentrant chez lui.

Et cette phrase banale prolongeait en lui des échos graves... car elle le jetait dans cet ordre de pensées spéciales où s'agitent les gros problèmes de la vie.

Le ciel des Delaroche paraissait ainsi sans nuages, et les époux assassins et voleurs n'étaient pas éloignés de voir se réaliser les uns après les autres les rêves ambitieux qu'ils avaient caressés pendant de si longues années.

Un grave événement allait tout compromettre.

Un matin, Claire sortit avec sa mère pour aller prendre le train de ceinture à la station du Trocadéro. Comme elle posait le pied sur la chaussée pour prendre le trottoir opposé, tout ensoleillé d'une jeune lumière de printemps, elle entendit tout à coup sa mère pousser un cri d'effroi.

A ce moment, dans un bruit de ferraille assourdissant, arrivait à fond de train de la rue de la Pompe, que les deux femmes venaient de tourner à angle droit, une de ces lourdes voitures de laitiers, chargées de récipients d'étain qui s'entre-choquent bruyamment et que leurs conducteurs se plaisent, comme par amour-propre aussi absurde que coupable, à mener d'un train infernal à travers les rues sillonnées de passants.

Claire n'eut pas même le temps de voir, ni de jeter une exclamation. La tête du cheval touchait déjà son épaule, elle sentit passer sur son visage le souffle haletant de la bête.

Eperdue, elle chancela, vit dans l'éclair d'une seconde toute la rue tourner devant son regard épouvanté, et fermant les yeux instinctivement, elle tomba.

Quelque chose de lourd la piétina, puis avec la lucidité de ces mortelles minutes, dans un frisson d'horrible angoisse, elle sentit les roues terribles qui allaient la broyer s'engager sur sa robe.

Mais à ce moment épouvantable, un choc violent se produisit, arrêtant l'élan du véhicule, et sans qu'elle pût savoir comment, deux bras l'enlevaient rapidement du sol.

C'était Georges qui, amené là par un hasard vraiment providentiel, venait de l'arracher à une mort certaine.

Du trottoir opposé, il avait tout vu, et soulevé d'un coup par les forces surhumaines de l'amour et de l'héroïsme, il s'était jeté si éperdument à la tête de l'animal, en lui entrant ses ongles dans les naseaux, que celui-ci s'était arrêté net sur ses jambes vibrantes.

C'était cet arrêt brusque qui avait protégé la jeune fille contre un écrasement imminent.

Un passant, en se penchant rapidement, l'avait alors tirée violemment à lui, et remise dans les bras de Mme Delaroche qui, folle de terreur, poussait des cris déchirants.

D'autre part, le jeune docteur n'avait pu soutenir impunément la violence du choc, et le coup du timon, heureusement très amorti, l'avait pourtant rejeté sur la chaussée, étourdi.

La foule s'accumulait bruyante, affairée et grondante, pendant qu'on transportait Claire et son sauveteur dans une pharmacie voisine.

Des cris indignés montaient contre le laitier que la catastrophe avait fait pâlir ; des ouvriers dans un élan de généreuse colère, clamaient des injures, montraient le poing au malheureux ; quelques-uns même le secouèrent brutalement, prêts à lui faire payer cher, et sans délai, son imprudente sottise.

Des femmes, surtout, dominaient le bruit de leurs clameurs perçantes ; en même temps un concert de voix louangeuses s'élevait en faveur de Georges, dont on admirait tumultueusement le courage et le sang-froid.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1837

# Les Enfants Martyrs

## DEUX INNOCENTS

TROISIÈME PARTIE

### Au Bord du Crime

X

(Suite)

C'était vrai, personne ne lui avait indiqué la droite ligne de l'honneur, en lui faisant détester le vice.

C'était vrai, il n'était qu'à demi coupable, puisque la mère et le père n'avaient pas été là pour réfréner des instincts pervers si précoces !

C'était vrai, la coupable, c'était la mère ; le coupable, avant tout encore, le père !

De cette bouche ignoble et qui essayait de frémir, de trembler comme sous un sanglot comprimé, la vérité sortait, rude, lamentable, atroce.

Et Marie-Thérèse, terrifiée, tourna son regard vers Milberg.

Et Milberg, à ce moment, regardait Marie-Thérèse.

Ils se comprirent.

Dans les yeux de Marie-Thérèse, rien qu'une effrayante désolation, voisine de la folie.

Mais dans les yeux de Milberg une supplication de pardon !

La faute, jadis, avait été grande ; le châtement valait la faute.

Et Borouille, qui s'était tu et qui observait, réfléchissait :

— Tout de même, on dirait qu'il a peur de moi, le *curieux* !

Alors, tout de suite, l'idée de profiter de cette situation d'esprit :

— N'est-ce pas, monsieur, que j'ai raison ? Parce qu'on est vagabond, ce n'est pas un motif pour qu'on soit criminel... Je suis pur comme l'oiseau et, si monsieur le juge le permet, je vais retourner auprès de Charlot reprendre mon somme.

C'est à peine si le magistrat entendit.

Borouille crut qu'il consentait.

Il salua gauchement d'abord Milberg, ensuite Marie-Thérèse et se dirigea vers la porte.

Dans ses yeux farouches, un éclair.

Une fois dehors il aurait vite fait de gagner la forêt, puis la frontière, avec l'argent que Charlot lui avait donné.

Et ce qui se passait autour de lui était si étrange et si incompréhensible qu'il ne doutait pas du succès.

Déjà il est sur le seuil de porte.

Milberg ne le perd pas de vue.

Et en ce moment, ce n'est plus le fils qui s'éloigne ; c'est l'assassin qui s'échappe des mains de la justice. Le laissera-t-il partir ?... Ou bien, impitoyable pour lui-même comme il l'avait été jadis pour Marie-Thérèse, ira-t-il jusqu'au bout du châtement ?

— Restez ! dit-il d'une voix méconnaissable, trahissant ses efforts douloureux, sa souffrance horrible.

Borouille s'arrête.

— Non, ce n'est pas pour aujourd'hui, se dit-il. Alors pourquoi font-ils donc tant de grimaces ?...

Et Milberg, rappelant son courage, sa présence d'esprit :

— C'est vous qui avez assassiné cet homme.

Et il montrait le cadavre du père Violaines.

Borouille, secouant la tête, redisait son invariable phrase.

— Je suis pur comme l'oiseau !

— Je vais vous en donner la preuve.

— Impossible, mon juge.

— Tout d'abord, vous avez été vu...

— Allons donc !

— Par cette femme... qui vous a surpris et que vous avez frappé d'un coup de couteau. Il y a donc flagrant délit.

— Ce n'est pas vrai, dit-il d'une voix rauque, voyant tout craquer autour de lui.

Marie-Thérèse se taisait. A quoi bon essayer de s'accuser encore ? A quoi bon, surtout, vouloir défendre ce bandit ? Milberg seul pourrait le sauver, s'il le voulait.

Le procureur, toujours la parole incertaine :

— Les traces de vos doigts sont imprimées sur le cou de la victime !

Il frappe aux carreaux. Blaise s'approche.

— Faites entrer le docteur Moreaux.

Le médecin entre. Milberg lui désigne Borouille.

— Voici le coupable. J'en ai la conviction. Veuillez vous assurer que les traces du cou de la victime correspondent aux doigts de cet homme.

Alors, Borouille recule.

Il a peur. Il ne veut pas fournir, lui, cette preuve contre lui-même. On ne l'y contraindra pas. De force, on ne le pourrait. Mais cette frayeur, le refus même, c'est un aveu.

Il s'en rend bien compte.

Et il jette sur le magistrat un regard de bête fauve. Mais il est inoffensif, Blaise et Valentin l'ont fouillé avant de le pousser devant le juge. Ils ont trouvé sur lui un long couteau à virole et s'en sont emparés.

— Pourquoi hésitez-vous ?

— Parce que c'est inutile de faire cette expérience, puisque je suis innocent.

— Parce que vous avez peur ! Parce que vous êtes coupable !

Il ne répondit rien, tout d'abord.

Il semble se ramasser sur lui-même, avant de parler, comme si de tous les aveux qui lui brûlent les lèvres comme des provocations, il voulait les épouvanter, s'en glorifiant.

Et d'un coup, soudain, sa haine contre tout débordant malgré lui en venimeuses paroles :

— Eh bien ! puisque je suis pris, je suis pris ! J'y monterai, sur la butte, et je rigolerai avec les amineches !... Ils seront tous là pour voir... Je m'en bats l'œil, vous savez ! Vous voulez tout savoir, eh bien ! ouvrez les oreilles, ça va vous instruire et ça vous intéressera peut-être... Oui, le vieux qui nous reluque, là, avec ses yeux de vitre, c'est moi qui l'ai décollé... Ça n'a pas été long, allez ! un tour de main... Pas besoin d'y aller mesurer mes doigts... Je savais qu'il avait de la galtoze, le vieux, et j'en voulais à son bas de laine.

Et désignant sa mère, d'un geste de rage :

— L'autre est arrivée trop tôt. J'ai pas pu ! Ça vous va-t-il, ce que je viens de vous dévoiler ? En avez-vous assez ?

Ils le savaient coupable. Son aveu n'ajoutait rien à leur conviction. Et pourtant, peut-être qu'au fond du cœur ils avaient espéré qu'il nierait jusqu'au bout, se déclarant innocent, même contre toute vraisemblance.

Et il l'écoutaient parler, avec horreur.

Borouille se montait, peu à peu, triomphant de ses crimes.

— En avez-vous assez ? Ça ne me coûte pas davantage de vous dire le reste. Un de plus, un de moins, n'est-ce pas ? On ne me couperait pas le cou deux fois. Ça n'est pas le premier que j'estorbis, vous savez ?... Tenez, une fois, près de Mantes, au commencement de l'année, je dévalisais le secrétaire d'un jardinier, quand le bonhomme est rentré. Pourquoi a-t-il eu la mauvaise idée de rentrer, aussi ? Je ne l'appelais pas. Je ne tenais pas à sa peau. Alors, comme il s'est précipité sur moi, je pouvais pas me laisser faire, pas vrai ? J'ai pris un chenet et je lui ai cassé la casserole. Ça n'a pas seulement fait ouf !...

Et ricanant, s'adressant au procureur, à son père :

— Hein, vous ne comptiez pas sur cette affaire-là ? Ça vous en fait deux au lieu d'une. En voilà, du bénéfice ! Quant je serai à l'ombre, vous me ferez donner un supplément de portion pour avoir mangé le morceau !

Et ce n'était pas tout.

— Vous parliez tout à l'heure du général Anberpin. Vous ne vous êtes pas trompé. C'est moi qui l'ai dévalisé avec des camaros. Il y avait Criquet, le boiteux, qui a disparu l'autre jour ; je ne sais pas ce qu'il est devenu ; il y avait Charlot, le berger, qui faisait le guet.

Marie-Thérèse tressaillit.

Même Charlot, que le vice n'avait pas épargné !

— Ça fut un bon coup ; j'en ai fait une noce ! Mais ça coule vite, l'argent. L'autre jour je me suis dit : Il doit bien rester quelque chose chez le général. Je lui avais promis de revenir, en lui conseillant de nous arranger un coffre-fort aussi bien garni ; il fallait tenir sa promesse, n'est-ce pas ? Cette fois je n'étais accompagné que de Criquet. Mais nous avons trouvé le général sur ses gardes et nous avons failli écoper. Ça n'a pas réussi et ça n'a porté malheur. Voilà, j'ai plus rien à dévoiler.

Et cet atroce garçon était leur fils !

Voilà ce qu'ils se répétaient sans cesse, en l'écoutant, ce qui résonnait à leurs oreilles, bruissait dans leur cerveau les affolant.

Et malgré cette terrible série de crimes, ni l'un ni l'autre n'osaient relever la tête devant le criminel.

C'est que tous ces méfaits, ils se les attribuaient à eux-mêmes, ils les faisaient remonter jusqu'à eux ; ils sentaient qu'ils en étaient responsables.

Et leur attitude, en face du bandit, était étrange, comme humiliée. Borouille s'en apercevait.

Et dans son cynisme blagueur :

— Ça vous fait de la peine, ce que je vous raconte là ? Moi, regardez, je suis pas triste, je suis tout à la rigolade.

— Ainsi, dit le magistrat, vous n'avez aucun repentir ?

—J'ai volé, pour vivre. J'ai pas des rentes, moi. Quant à suriner, je ne le voulais pas. Le jardinier s'est précipité sur moi comme une bête. Il voulait m'étrangler. J'étais en droit de légitime défense. Je l'ai assommé...

Et après un regard indifférent au cadavre rigide du père Violaines.

—Pour ce qui est de celui-là, je lui avais dit que je ne lui ferais pas de mal. Il m'avait offert sa bourse de bonne volonté et j'allais m'en aller quand pris de regrets, sans doute, il a voulu ravoir son argent. Moi, je ne pouvais pas me laisser dépouiller, n'est-ce pas ? J'étais encore dans le cas de légitime défense... On ne peut pas me reprocher ça, à moins d'avoir un mauvais caractère... Quant à du repentir, je ne tiens pas cette marchandise-là dans mon comptoir.

La figure du magistrat était profondément altérée.

Il soupira. De son cœur déchiré, le soupir venait directement, trahissant sa détresse sans exemple, son irrémédiable malheur.

Mais il fallait en finir. Milberg demande, à voix basse, à Marie-Thérèse :

—Avez-vous un endroit sûr où je puisse enfermer Borouille ?

—La cave.

—Ferme-t-elle solidement ?

—La porte est massive. Il y a une serrure.

Le magistrat frappa aux carreaux.

Blaise et Valentin apparurent.

—Vous enfermerez cet homme dans la cave et vous veillerez à tour de rôle devant la porte, pour qu'il ne s'échappe pas. Dans une heure, deux heures au plus, la gendarmerie sera ici et vous en débarassera.

Ils prirent Borouille par le bras.

Le bandit se laissait faire, gardant son sourire goguenard.

—A la cave, dit-il, eh bien ! vous êtes un bon type, vous le curieux. Ce que je vais m'en flanquer une pinte !

Il suivit les deux domestiques, docilement,

Le docteur Moreaux présenta son rapport au procureur et demanda la permission de se retirer.

## XI

Marie-Thérèse et Henri de Milberg étaient restés seuls.

La pauvre femme dit, presque durement :

—Vous êtes cruellement châtié, plus cruellement que moi encore.

—C'est vrai, dit-il d'une voix douce et comme plaintive.

Et il gardèrent le silence.

Tout à coup il vint à elle, lui prit les mains.

—Marie-Thérèse, je vous demande pardon.

Et elle, très douce aussi, infiniment désolée, toute sa haine fondue devant une pareil douleur, dans un commun désespoir :

—Je vous pardonne parce que je vous plains !

Mais le magistrat n'en avait pas terminé avec son triste devoir. Borouille avouait la complicité de Charlot dans le vol avec escalade et effraction chez le général.

Il devait interroger Charlot et s'assurer de sa personne.

—Je vais, dit-il, faire venir ces deux jeunes gens que vous avez recueilli, Charlot et Bertine. Vous avez bien mal placé votre confiance, Marie...

—Pour moi, ils sont innocents. Ils ont pu être entraînés peut-être... ils sont si jeunes ; mais j'en suis certaine, Henri, ils n'ont pu participer aux crimes de... de Borouille...

Elle s'était retenue.

Elle allait dire : de notre fils !

Et tout à coup lui revient le souvenir de Liette, la mère de Bertine, à laquelle elle s'était promis d'écrire. Elle n'y avait plus guère pensé à la douce Liette, au milieu de tant de tragiques événements.

Mais tout à l'heure, quand cette cruelle nuit sera écoulée, elle lui télégraphiera d'accourir.

Et le magistrat, à Blaise qui arrivait :

—Faites venir Charlot et Bertine !

Depuis le départ de Borouille, Charlot était dans des angoisses.

Blaise et Valentin avaient refermé sa porte à l'extérieur par un tour de clé. Instinctivement, ils se méfiaient de Charlot et de Bertine, de Charlot surtout, qui avait amené Borouille à la Pierre-de-Marbre.

Charlot tressaillit en entendant le bruit de la clé dans la serrure. Cela lui était tombé sur le cœur.

Au même instant il entendit que l'on frappait avec précaution à l'autre porte.

—Tu es là, mon Charlot ?

—Oui, ma Bertine.

Il ouvrit tout de suite.

—Que se passe-t-il, demanda-t-elle, j'entends des pas, des voix...

Il fait nuit noire et personne ne dort à la ferme...

—Tu ne sais rien ?

—Quoi donc ?

Il lui conta le crime.

Elle se pressait contre lui, peureuse, pendant ce récit.

Et quant il eut fini, elle dit :

—Nous sommes perdus, mon Charlot, Borouille parlera, nous livrera. Et nous serons mis en prison, séparés de nouveau.

—Je te sauverai... Je ne veux pas que l'on te reprenne. Nous avons bien assez souffert comme cela, et si le monde n'est pas plus juste pour nous...

Il n'osait achever la terrible pensée de découragement qui traversait en ce moment son cerveau surexcité.

Mais sans doute Bertine la devinait :

—Mon Charlot ! mon Charlot ! dit-elle en le prenant dans ses bras, comme pour le protéger contre son propre désespoir.

—Oui, dit-il, si le monde n'est pas plus juste, je ferai comme Borouille, moi, à la fin.

Et il se mit à pleurer.

Elle lui essuyait gentiment les yeux.

—Ne pleure pas, tu me fais beaucoup de peine, je t'assure.

Et elle-même avait la voix pleine de larmes,

—Il va dire, reprenait Charlot, tout à son idée fixe, que je l'ai aidé à dévaliser la villa du général. Et tout ce qu'il dira ce ne sera que la vérité, Bertine, puisque je faisais le guet. J'aurai beau dire aux juges que j'ai commis la faute, plutôt de fait que d'intention, que je ne savais guère ce que je faisais, que j'étais ivre, grisé par l'eau-de-vie que Borouille m'avait versée, on ne me croira pas.

—Qui sait, mon Charlot, qui sait ?

—J'aurais beau dire, aussi, que tu es venue, toi, Bertine, me retrouver dans le jardin de la villa et que tu m'as parlé raison, que tu m'as fait comprendre combien c'était mal, que j'ai eu bien vite horreur de la mauvaise action à laquelle j'étais mêlé, et que nous nous sommes enfuis de cette maison et des voleurs ; on rira de moi si je raconte ces choses parce qu'elles ne paraîtront pas vraisemblables.

—Qui sait, mon Charlot, qui sait ?

—J'en suis sûr. On me reprochera d'avoir introduit Borouille à la ferme, pour faciliter son crime, et je serai bien heureux si on ne va pas jusqu'à prétendre que je devais partager avec lui. Va, quand on a les deux pieds dans le malheur, on n'est pas longtemps à s'y enfoncer jusqu'au cou. Encore, s'il n'y avait que moi de sacrifié, j'en prendrais vite mon parti, mais tu ne t'en tireras, toi non plus, qu'avec de la prison. Voilà ce qui m'épouvante.

—Moi, pourtant, dit Bertine, je n'ai rien fait.

—Mais tu vivais avec nous. On ne fera pas de différence, On te traitera en vagabonde comme nous, en voleuse comme nous ! Toi, ma petite Bertine, qui m'as donné de si bons conseils, à qui je dois de n'être pas devenu un bandit comme ce Borouille.

—On me croira, moi, si je dis que tu n'est coupable de rien.

—Allons donc ! Tu ne te rappelles donc plus ce qui s'est passé ? Tu ne cacheras pas ton nom, n'est-ce pas ? Tu diras que tu es une enfant de l'hospice ? Tu raconteras ta vie ? Tu voudrais mentir, que l'on découvrirait vite la vérité. Du reste Borouille se chargerait de renseigner la justice. Il vaut donc mieux tout raconter. Eh bien, quand tu auras tout dit, on te fera souvenir que lorsque tu t'es échappée de la fabrique Laverjol, à Saint-Remy, tu étais sous le coup d'une accusation de vol... Mabillet qui avait voulu te séduire et que tu as méprisé, prétend que tu lui as volé sa montre en or... Et tu auras beau te défendre... On ne te croira pas, puisque la montre a été retrouvée dans ton lit, chez Placide ! C'est une preuve cela ! Va, ma bonne Bertine, nous sommes encore une fois perdus, bien perdus !

—Alors, que faut-il que nous fassions, mon Charlot ?

—Il faut nous en aller d'ici... Je ne veux pas que le juge m'interroge, je ne veux pas qu'on m'emmène.

—Oui, oui, partons.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et se mirent à sangloter.

—Ma pauvre Bertine !

—Mon bon Charlot !

—Nous étions si heureux, à travailler !

—Trop heureux ! Ça ne pouvait pas durer !

Puis, quand ils eurent ainsi pleuré longtemps, Charlot essuya ses yeux.

Il voulait montrer du courage à Bertine.

—Prenons notre argent... l'argent que nous avons gagné et économisé... tout ce que tu as, moi ce qui me reste, puisque Borouille m'en a pris la moitié.

—Moi, j'ai peu de chose. Tu sais, j'ai servi longtemps sans gages.

—Cela te sera utile, si petite que soit la somme.

Quand ils furent prêts, Charlot alla essayer avec la pointe de son couteau, d'ouvrir la porte.

Mais celle-ci résista.

—Par l'écurie, dit Bertine, nous pourrons sortir.

Mais l'écurie était également fermée. L'étable et l'écurie communiquant ensemble par une porte intérieure, et chacune des deux ouvrant sur la cour de la ferme, Blaise et Valentin avaient également tourné la clé dans la serrure.

—Impossible ! dit Charlot. Tu vois bien, c'est fini...  
 —Il y a les lucarnes !  
 —Oui, tu a raison. On pourra peut-être... Elles ne sont pas haut placées et du toit on peut sans danger se laisser tomber dans le jardin potager.  
 Cependant il leur fallut, pour y atteindre, rouler une cuve jusqu'à la muraille et par-dessus la cuve accumuler des outils, et des planches pour la surélever encore.  
 Bertine souleva le carreau par la tige de fer et accrocha celle-ci à un clou.  
 —Passe la première, Bertine.  
 —Non, c'est toi, mon Charlot.  
 —Passe, Bertine, passe, nous n'avons pas de temps à perdre. Elle obéit, se coula par la lucarne.  
 Heureusement, la jeune fille était frêle ; elle passa.  
 Charlot, aux aguets, et qui s'était hissé à son tour, entendit le bruit sourd que faisait la jeune fille en tombant sur la terre amollie par les pluies.  
 —Tu ne t'es pas fait de mal ?  
 —Non, rien du tout. A ton tour, Charlot, viens vite.  
 Alors il essaya. Mais il était plus fort que Bertine. La lucarne était étroite. Les épaules du jeune garçon étaient trop larges. Il faisait de vains efforts. Il peinait. Il se meurtrissait.  
 Il murmura :  
 —Je ne pourrai jamais.  
 —Mais il y a une seconde lucarne dans l'écurie.  
 —Je la connais, elle est encore plus étroite.  
 —Mon Dieu, comment faire ?  
 —Sauve-toi. J'aviserais.  
 —Je ne veux pas m'en aller sans toi.  
 —Ce serait de la folie. Cela ne m'empêcherait pas d'être arrêté.  
 —Je partagerai ton sort.  
 —Je serai bien plus malheureux puisque je saurai que tu souffres comme moi. Tandis qu'au contraire, si tu es libre, cela diminuera ma peine.  
 —Ne peux-tu vraiment me rejoindre ?  
 —Écoute, avec une pioche, je vais essayer d'enlever une pierre du mur. Alors, je pourrais passer.  
 —C'est bien cela, mon Charlot, fais vite.  
 —Obéis-moi, obéis-moi bien, Bertine, comme tu m'obéis toujours.  
 —Que veux-tu que je fasse, mon Charlot ?  
 —Tu vas aller m'attendre dans le bois, au coin du chemin blanc qui monte, sous le charme... C'est là que tu venais causer avec moi quand je gardais mes moutons dans la plaine.  
 —Et après ?  
 —Aussitôt libre, j'accours. Après, le bon Dieu nous aidera.  
 —Mais si tu ne réussis pas à sortir ?  
 —Ne crains pas cela... va... va vite... tu n'es pas en sûreté ici...  
 —A tout à l'heure !  
 —Oui ! oui ! à tout à l'heure !  
 Et, en voyant disparaître dans les ténèbres la silhouette vague de la jeune fille, Charlot soupira, des larmes dans les yeux.  
 Il lui sembla que l'on arrachait son cœur.  
 —Du moins, murmura-t-il, elle sera sauvée, si je ne puis me tirer de là ! Et Bertine sauvée, c'est le principal.  
 Aussitôt il se mit à l'œuvre.  
 Il alla chercher une pioche et tenta de desceller une pierre. Ce n'était pas chose difficile ; bientôt les gravois et les lattes se déchirèrent, laissant le mur à jour et la pierre basculait.  
 Encore un effort et il allait pouvoir s'élançer au dehors et courir à la recherche de sa petite amie.  
 Mais au même moment la porte s'ouvrait.  
 Il n'eut pas le temps de pousser la pierre et, afin qu'on ne le surprit pas dans sa tentative de fuite, il se hâta de dégringoler.  
 —Charlot ! appela Blaise.  
 Il ne répondit pas. Il était trop ému pour prononcer un mot.  
 —Charlot, où es-tu ?  
 Le jeune garçon s'avança, Blaise le prit par le bras.  
 —On te demande.  
 Charlot soupira. C'était fini de la liberté.  
 Et Bertine qui l'attendait, qu'allait-elle devenir ?  
 Dans la cour qu'il traversait docilement, il interrogea Blaise.  
 —Tu ne sais pas ce qu'on désire de moi ?  
 —Oh ! des renseignements, va. Comme c'est le vagabond qui a assassiné le père Violaines et que c'est toi qui l'as introduit à la Pierre-de-Marbre on va te demander où tu l'as connu et des choses du même genre...  
 Blaise s'arrêta devant la porte de l'écurie.  
 —Où vas-tu ? fit Charlot.  
 —On m'a demandé d'amener Bertine aussi.  
 —Bertine ! appela le domestique.  
 Rien ne répondit.  
 —Elle dort comme un pieu ! fit Blaise.  
 Et il allait entrer, quand Charlot l'en empêcha.

—C'est inutile, Blaise.  
 —Pourquoi ?  
 —Bertine n'est plus là...  
 —Allons donc ! fit l'autre, Elle ne s'est pas envolée par le trou de la serrure et comme j'avais fermé ta porte et la sienne tout à l'heure, quand nous sommes venus chercher le vagabond...  
 —Elle est partie par une lucarne.  
 Blaise constata rapidement l'absence de Bertine, sans lâcher son prisonnier.  
 —En voilà une histoire ! Arrive alors, dit-il rudement.  
 Il le poussa dans la chambre où attendait Milberg.  
 Marie-Thérèse était restée là.  
 On avait transporté le cadavre dans une chambre voisine. On avait allumé une bougie près du lit, sur une table de nuit, et la tête raidie du vieux paysan était tournée vers les gens qui entraient.  
 —Voici Charlot, monsieur le juge ! dit Blaise.  
 Milberg s'adressa à Marie-Thérèse.  
 —Vous m'aviez également parlé d'une jeune fille ?  
 —Bertine...  
 —Je vous avait dit d'amener Bertine, fit Milberg à Blaise.  
 —Malin celui qui la retrouvera, monsieur, dit le domestique. Elle court les champs, c'est Charlot qui lui a donné la clef.  
 —Est-ce vrai ? demande Milberg à Charlot.  
 —Oui, monsieur, répond celui-ci sans hésiter. J'ai bien compris qu'on allait nous arrêter et qu'on nous ferait de la peine. Avec Bertine, j'ai voulu me sauver. Elle en a eu le temps. Moi, pas.  
 —Vous êtes donc coupables puisque vous redoutiez la justice ?  
 Blaise était ressorti, Charlot se tenait debout devant Milberg.  
 Il était profondément triste, découragé, mais intimidé, point. Il regardait le magistrat de ses doux yeux clairs, ses yeux qui étaient si souriants et si pleins de tendresse quand ils se reposaient sur Bertine... Sa physionomie trahissait l'honnêteté, la franchise, et le magistrat, douloureusement surpris, se demandait :  
 —Est-il possible que celui-là soit aussi criminel ?  
 Mais Charlot était un ami de Borouille ! Comment ne serait-il pas corrompu ? Depuis trop longtemps il côtoyait le vice ! Il était tombé !... A quel âge l'infamie recrutait-elle donc ses héros ? Et le bague allait-il être peuplé bientôt de meurtriers n'ayant même pas vingt ans ?  
 Voilà ce qu'il pensait, Milberg, devant Charlot.  
 Et malgré tout, sans doute, son visage n'exprimait aucune dureté, mais plutôt de la bienveillance, car Charlot n'avait pas peur de lui ; au contraire, cet homme l'attirait. Peut-être, sans le drame intime, atroce qui venait de bouleverser sa vie, le magistrat eût-il eu, pour le camarade de Borouille, la sévérité implacable du juge devant le criminel, mais il se sentait coupable lui-même dans le lointain de son passé. Il venait de tant souffrir, en quelques minutes, qu'il comprenait maintenant la souffrance des autres et y compatissait. Et en dépit de tout ce qui le prévenait contre Charlot, son cœur, torturé de remords, s'élançait vers le jeune garçon, prêt à l'accueillir, prêt à le sauver. Et c'était ce sentiment bien visible que l'ami de Bertine devinait confusément. C'était cela qui lui donnait confiance. Et comme cette confiance ne pouvait venir sans une détente complète des nerfs, c'était cela qui tout à coup le fit fondre en larmes.  
 —Pourquoi pleurez-vous, mon enfant ? dit Milberg.  
 —Je ne sais pas, monsieur, dit Charlot sanglotant, j'ai envie de pleurer, parce que je suis très malheureux et que cela me fait du bien... laissez-moi, monsieur, laissez-moi...  
 Marie-Thérèse le considérait avec attendrissement.  
 Et son regard disait à Milberg ce que Milberg pensait :  
 —Celui-là n'est pas coupable !  
 L'interroger, c'était bien inutile. Inutile de le presser de ces questions fatigantes, serrées, habiles, qui amènent l'aveu sur les lèvres des criminels ! Inutile de le menacer ! Inutile de lui tendre des pièges !  
 Milberg n'avait qu'à attendre.  
 Charlot était prêt à déverser son cœur.  
 Et le magistrat, avec douceur, demande :  
 —Vous avez beaucoup de choses à me raconter, n'est-ce pas mon enfant ?  
 —Oh ! oui, beaucoup, beaucoup, monsieur, dit Charlot à travers des sanglots nerveux.  
 —N'ayez pas peur de moi, je suis votre ami.  
 Son ami ! Cet homme, doué d'une si grande puissance qu'il avait presque droit de vie et de mort !  
 Il raconta sa vie toute entière, cette triste vie que nous connaissons depuis l'entrée de Charlot chez la Berlaude. Il dit que ses parents étaient morts et qu'il était passé de ménage en ménage jusqu'au jour où, à l'âge de quatre ou cinq ans, avec Criquet, qu'il était âgé de sept ans à cette époque, on les avait envoyés au dépôt de la préfecture. Il y avait quatorze ans de cela. Il avait dix-neuf ans maintenant, bien qu'il n'en parût que quinze !  
 Il dit quelle avait été son existence pendant qu'il appartenait à l'Assistance publique, comment il avait fait la connaissance de

Bertine, à la fabrique Laverjol, ce qui était arrivé ensuite, les atrocités du petit Placide, comment il avait voulu défendre Bertine et ce qui s'en était suivi.

Enfin, il raconta qu'il s'était lié à la colonie pénitentiaire avec Borouille, pour son malheur, puisque c'était de là que venaient, surtout, ses infortunes.

Il racontait également la vie de Bertine, si intimement liée à la sienne, la fuite de la colonie avec Borouille et Criquet, le crime de Mantes, l'évasion de Bertine accusée d'un vol qu'elle n'avait pas commis — une vengeance de Mabillot sans doute — leur entrée chez le contrebandier, le drame de la forêt de Trélon, puis la rencontre nouvelle de Borouille et leur vie d'expédients à partir de ce jour-là.

Il ne cachait rien, ni les tentatives pour trouver du travail, ni les rapines, pendant les nuits, autour des clapiers et des poulaillers, ni le vol chez le général Auberpin...

Mais il se défendit pourtant. Il n'avait pas été coupable jusqu'au bout, ce jour-là Bertine veillait sur lui comme un ange gardien, et l'avait tiré de la boue où il roulait.

Et leur entrée, à la Pierre-de-Marbre, auprès du doux fermier et de la bonne Marie-Thérèse, et leur vie si heureuse et si calme, dans ces champs, au milieu des grands bois ; ils croyaient en avoir fini avec les peines et ils avaient passé un été radieux.

Puis Borouille avait reparu. Il avait commis une faute, Charlot, en l'introduisant à la ferme, mais il y avait été, en quelque sorte, obligé. On poursuivait Borouille. Le bandit entre les mains de la police avouerait peut-être la complicité précédente de Charlot dans l'affaire de la villa. Charlot avait voulu le sauver pour se sauver lui-même.

Et on sait comment les choses avaient tourné.

S'il avait fait évader Bertine, c'est qu'il savait que la jeune fille serait mise en prison sous l'accusation que Mabillot avait lancée contre elle, et peut-être aussi parce qu'on la soupçonnait de complicité avec Borouille.

Et quand il eut, ainsi, tout raconté, il ajouta :

— Maintenant, monsieur, vous savez tout, absolument tout. Je ne puis plus rien vous dire et si Bertine était-là, elle ne pourrait elle-même vous en dire davantage. Nous avons été bien heureux. Faites de nous ce que vous voudrez !

Le magistrat avait écouté ce long récit sans l'interrompre une seule fois. Et il n'avait pas quitté du regard les traits de Charlot.

Non, cet enfant ne mentait pas ! Et Milberg se sentait pris de pitié pour tant de misères et pour tant de courage.

— Je crois, dit-il, à tout ce que vous m'avez raconté. Je suis convaincu que vous êtes un brave enfant, auquel il n'a manqué qu'un peu d'affection.

Charlot se remit à pleurer.

— Oh ! monsieur ! que vos paroles me font de bien !

— Tout en accordant foi à vos déclarations je suis obligé de vous garder.

— En prison, n'est-ce pas ? dit Charlot, la tête basse.

— En prison.

— Et ce ne sera pas fini comme cela, ajoute le jeune garçon avec une singulière amertume. Comme Borouille passera en cour d'assises, on me fera passer avec lui... parce que, si je n'ai pas été son complice lorsqu'il a assassiné le père Violaines à la Pierre-de-Marbre, et le jardinier à Mantes, je l'ai aidé, du moins dans l'affaire de la villa...

— Oui, dit le magistrat avec bonté ; mais si les renseignements que je recueillerai sur vous confirment votre récit, j'intercéderai pour vous... et vous ne serez pas condamné...

— Bien vrai, monsieur, bien vrai ?

— Non... rassurez-vous...

— Mais après, monsieur, après ? qu'est-ce que je deviendrai ? Qui est-ce qui vaudra de moi ?... Personne...

Le regard de Milberg se fit encore plus doux.

— Ayez confiance, Charlot, moi, je ne vous abandonnerai pas.

— Oh ! monsieur comme je vous remercie !

Et tout à coup, frappé par une idée subite.

— Et Bertine ? Bertine ! Vous la protégerez aussi !... Oui, oui... Il vous suffirait de la voir... Ah ! voilà à présent que je regrette de l'avoir fait partir !...

— Vous savez peut-être où elle est ? Mieux vaudrait pour elle ne pas vagabonder à l'aventure.

— Elle doit m'attendre... au coin du bois... près du chemin blanc qui monte... Vous savez où, maîtresse ? dit-il à Marie-Thérèse...

— Voulez-vous aller la chercher ?

— Oh ! oui...

— Veuillez l'accompagner, dit le magistrat à Marie-Thérèse.

Charlot et la fermière sortirent ensemble. L'endroit indiqué par le jeune garçon était distant de la Pierre-de-Marbre de cinq cent mètres environ. Ils ne furent pas longtemps à y arriver.

— C'est là ! dit Charlot en montrant l'arbre sous lequel il s'était assis souvent pendant l'été avec Bertine.

Et il y courut.

Là, il n'y avait personne !

Charlot appela :

— Bertine ! Bertine ! C'est moi Charlot !

Mais aucune voix ne répondit à la sienne. Le bois était désert !

— Bertine n'est pas encore venue, dit-il, désolé. Attendons, maîtresse, ne fût-ce que quelques minutes.

— Oui, oui, attendons, mon enfant.

Marie-Thérèse pensait à Liette.

Ils attendirent. De minute en minute, Charlot criait. Toujours le même silence. Comment expliquer ce retard ?

— Bertine aura entendu que l'on venait de m'arrêter et elle s'est dit que ce serait inutile d'être au rendez-vous. Elle s'est sauvée.

Cela s'était passé ainsi en effet.

Charlot lui avait dit : " Va-t-en j'irai te rejoindre ! " Elle s'était éloignée, mais pas plus loin que la haie du jardin potager derrière laquelle elle s'était cachée.

Elle entendit distinctement les coups de pioche de Charlot essayant de défoncer le mur.

Puis, soudain, les coups de pioche s'arrêtèrent.

— Il va venir ! murmura-t-elle.

Et elle tendait le cou, elle faisait tous ses efforts pour voir, malgré l'obscurité très épaisse.

Non, Charlot ne paraissait pas.

Des voix partaient de l'intérieur de la bergerie. Bertine reconnut celle de Blaise, et elle comprit : Charlot était arrêté ; il n'avait pas eu le temps d'exécuter son projet de fuite.

Alors, elle fut prise d'épouvante et s'enfuit. Aller au rendez-vous, à quoi bon ? Charlot ne s'y trouverait pas.

Elle gagna la forêt et s'y engagea, marchant très vite, le cœur serré par l'épouvante.

La voûte de nouveau sur les chemins, errant au hasard. Et elle est loin, très loin déjà, quand son ami Charlot l'appelle. Elle ne peut l'entendre.

Charlot et Marie-Thérèse rentrent à la Pierre-de-Marbre.

Milberg commence à s'inquiéter de leur longue absence.

Enfin, les voici. Mais ils ne ramènent pas Bertine.

— Partie, monsieur, partie, dit Charlot. Où ira-t-elle sans moi ?

— Consolerez-vous mon enfant. Nous essayerons de la retrouver.

Charlot ne fut pas emprisonné dans la cave ; Milberg ne voulait pas qu'il y trouvât Borouille.

On l'enferma dans une chambre de la ferme, réduit obscur qui servait de débarras.

Charlot ne fut pas plutôt dans ce coin qu'il s'étendit par terre, songeant à Bertine.

Et bientôt même, la fatigue produite par tant d'émotions fut la plus forte, et il s'endormit.

Milberg donna des ordres pour qu'on prévint la gendarmerie. Il allait se retirer, quand Marie-Thérèse s'approcha de lui, dans la cour.

— Ainsi, dit-elle à voix basse, vous ne faites rien pour lui ?

Lui, c'était Borouille. Elle n'osait même plus prononcer ce nom.

— Que pourrai-je ?

— Je ne sais pas, moi. Cherchez ! C'est votre fils, Henri ! Vous êtes coupable ! Vous ne pouvez pas le sacrifier ainsi.

— Hélas ! Tout ce que vous me direz ne fera qu'augmenter mes remords et ajouter à ma souffrance.

— C'est horrible, une pareille situation !

— Plus terrible est la situation que me crée la faute de mon passé.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle.

Et elle s'éloigna, lourdement accablée, fléchissante sous le coup trop rude qui l'atteignait.

Milberg repartit.

Mais cet homme et cette femme avaient beau s'éloigner l'un de l'autre, leurs pensées étaient communes. Chacun des deux suivait, dans sa tête, le triste voyage que Borouille allait faire et au bout duquel se trouvait l'échafaud.

Elle, qui avait toujours rêvé de revoir son fils, de fléchir enfin son mari !

Certes, si elle avait voulu raisonner en cet instant son émotion, elle n'y eût plus trouvé d'attendrissement pour cet enfant resté jusque-là inconnu. De l'attendrissement pour Borouille, non, non, cela n'était pas possible ! On ne s'attendrait pas sur un monstre. Ce n'était plus son cœur de mère qui était ému, et jamais maintenant, elle se le disait, jamais quel que dût être l'avenir, elle ne révélerait sa maternité à ce bandit cynique, incapable d'affection.

Mais, si la tendresse maternelle était remplacée chez elle par une insurmontable horreur, il lui restait quand même le remords.

C'était à cause d'elle que l'enfant était ainsi ; alors, il fallait sauver l'enfant.

Et, puisque c'était à cause de Milberg que l'enfant était devenu un scélérat, c'était à Milberg, aussi de le sauver !

Il rêvait à ces choses également, le magistrat, sur la route cahoteuse qui le reconduisait au château de la Louvière.

Et c'était lui qui aurait à requérir l'application de la loi contre Borouille ! La peine de mort contre son fils ! Si Borouille avait connu la vérité ; si, par un hasard tragique, au cours de l'audience, quelqu'un venait dire au meurtrier :

« L'homme qui siège au banc du ministère public et qui fulmine contre toi ! qui a fait de toi, tout à l'heure, un portrait si terrible, et de tes crimes un si émouvant récit ! l'homme qui demande ta tête, est le même que celui qui, tout petit, t'a jeté dans l'abandon de la vie solitaire, t'a voué à toutes les fatales rencontres qui ont fait de toi ce que tu es devenu ! Sans lui, sans la cruauté d'autrefois, s'il avait eu un peu de pitié, ou seulement un peu de prescience de l'avenir, tu ne serais pas criminel ! Tu aurais été élevé comme les autres enfants ! Tu serais devenu un honnête garçon ! tes mauvais instincts seraient restés assoupis et eussent été corrigés par les bons exemples, par l'éducation. L'abandon t'a appris et fait aimer le vice. La vie de famille t'aurait fait connaître et aimer l'honneur. »

Et alors, si, n'ignorant plus rien de ces choses, Borouille se levait tout à coup de son banc d'ignominie pour dire à ses juges ce qu'avait fait cet homme qui l'envoyait à l'échafaud, et qui était son père, il se trouverait, certes parmi les jurés, malgré la sclérotasse du criminel, des gens pour l'excuser et lui trouver des circonstances atténuantes ! Ce serait le baignoire et non plus la guillotine !

Milberg se récuserait et n'assisterait pas à cette audience.

Requérir contre Borouille, c'était demander sa propre condamnation ! Il s'excuserait, demanderait un congé, s'en irait au loin, se voilant les yeux, se bouchant les oreilles, pour ne rien voir de ce procès maudit et pour n'en rien entendre.

Mais, si loin qu'il fût, les échos arriveraient jusqu'à lui, pour émouvoir profondément sa conscience troublée.

Alors, que lui restait-il à faire ?

Son esprit flottait dans un chaos, dans une obscurité où il ne parvenait pas à se reprendre.

Il arrêta son cheval avant d'arriver à la Louvière, et, le prenant par la bride, le fit entrer par un chemin qui pénétrait sous bois et où il l'attacha à un arbre.

Puis il continua de rêver, la tête en feu, le front dans les mains, regrettant amèrement le passé, et pleurant sur sa faute.

Du fond de ses remords, une pensée montait comme une tentation persistante, qu'il avait beau repousser et qui sans cesse revenait, s'acharnant à le poursuivre :

S'il faisait évader Borouille ?

Il lui dirait : « Repentez-vous ! Vivez en honnête homme ! » Et la liberté lui serait rendue.

Voilà l'idée qui le séduisait.

Tout d'abord, il la rejeta avec horreur.

Faire évader Borouille, c'est lancer cette bête fauve au milieu du monde pour de nouveaux carnages !... Quelle responsabilité !...

Non, non, cela n'était pas possible sans la certitude du repentir, et le repentir, avec Borouille, il n'y fallait pas compter.

Et le malheureux disait tout haut, dans la nuit humide qui l'enveloppait :

— Qui m'inspirera ?

A la Pierre-de-Marbre, ce sont les mêmes angoisses.

Marie-Thérèse n'a pas voulu se coucher.

Elle est restée près du cadavre de Violaines et elle prie Dieu d'avoir pitié de cet homme qui pourtant, pendant sa vie n'a jamais eu pitié d'elle.

Mais de funèbres distractions traversent ses prières. Elle pense à Borouille, emprisonné tout près d'elle.

Elle sort et entend la promenade monotone de Blaise qui monte la garde devant la cave, remplaçant Valentin.

Et à elle aussi, comme à Milberg, venait la pensée persistante de l'évasion.

Cela lui apparaissait comme une suprême ressource, comme un immense soulagement.

Mais, de même que Milberg, elle frissonne quand la réflexion lui vient de tout le mal que l'homme rendu à la liberté peut faire encore !

Oui, mais, cet homme, c'était son fils...

Elle n'était pas retenue par les mêmes scrupules que le magistrat !... Elle n'avait que ses terreurs de femme, ses remords de mère !...

Le faire évader, est-ce que c'était facile ?

Blaise veillait. Comment pourrait-on l'éloigner ? Et la clef qui fermait la cave, où se trouvait-elle ? Si Blaise l'avait conservée sur lui, elle ne pouvait la lui demander ? Sous quels prétextes ?

Ainsi, toutes ces combinaisons traversaient sa pauvre tête, et déjà, de l'idée, elle passait, sans y prendre garde, aux moyens propres à faire réussir l'exécution.

En ce même instant, où elle luttait ainsi contre le tumulte de ses idées, elle vit Jean Violaines qui sortait de la ferme et se dirigeait vers l'habitation de son père.

— Tu dois être fatiguée, ma pauvre Marie, dit-il. Va te reposer. Je veillerai mon père jusqu'à demain matin.

Elle obéit, se retira.

En rentrant à la ferme, elle se croisa avec Blaise qui se promenait toujours les mains dans les poches.

— O ! dit-elle, en simulant l'insouciance, ce n'est pas la peine de veiller sur cet homme aussi rigoureusement. Il n'y a pas de danger qu'il se sauve ?

— Ça, c'est vrai ! dit le domestique avec un gros rire. La porte de la cave est solide et le trou qui donne de l'air n'est pas assez large pour qu'on y puisse passer.

— Vous devriez aller vous reposer une heure ou deux. Mon mari et moi, nous ne nous coucherons pas et cela suffit pour que vous soyez tranquille.

— D'autant plus qu'il doit être ivre-mort à cette heure, dit Blaise en se passant la langue sur les lèvres.

Il avait un faible pour la bouteille.

— Après une soirée pareille, vous voudriez peut-être boire un coup ?

— Ce n'est pas de refus, maîtresse, et je mangerais bien aussi un morceau. C'est étonnant comme ça creuse, les émotions.

— Entrez et réconfortez-vous !

Elle le servit elle-même, fiévreusement. Il mangea et but,

Après quoi :

— Alors, maîtresse, comme vous dites que vous ne vous coucherez pas, ni vous, ni le maître, il est inutile de se mettre trois pour veiller sur la cave.

— Non, non, Blaise, allez vous reposer.

Mais la clef, où était la clef ? Marie-Thérèse la cherchait des yeux.

Blaise était déjà parti. Tout à coup il revint.

— Voilà la clef ! dit-il.

Et il la tira de sa poche pour la donner à la fermière.

— Au fait, maîtresse, vous n'en avez pas besoin. Je pourrais la garder jusqu'à l'arrivée des gendarmes.

Avec le même air indifférent, elle dit :

— Les gendarmes vont arriver tout à l'heure. Ce ne sera pas la peine de vous réveiller pour si peu !

Il tendit la clef et s'éloigna en sifflant.

Maintenant elle avait entre les mains la liberté de Borouille.

Et pourtant, devant cet acte si grave, elle hésitait une dernière fois !

Mais elle ne pouvait résister longtemps à pareille tentation.

Elle prend, d'un geste nerveux, cette grosse clef que Blaise, sans défiance, a déposée sur la table de la cuisine.

Et elle regarde dans la cour, si personne ne l'observe.

Non, personne.

Elle baisse la lampe, sort et ferme la porte.

Elle se dirige vers la cave en longeant les murailles, invisible.

Et tout à coup elle s'arrête, éperdue.

Près d'elle, une voix forte s'élève, qui semble sortir de terre.

C'est Borouille qui s'est enivré et qui chante :

Mignonne, quand la lune éclaire  
La plaine aux bruits mélodieux ;  
Lorsque l'étoile du mystère  
Revient sourire aux amoureux,  
As-tu parfois, sur la colline,  
Parmi les souffles caressants,  
Entendu la chanson divine  
Que chantent les blés frémissants ?

— Il chante ! Le misérable ! Le misérable !

Voilà ce qu'elle se dit. Et contre la muraille elle reste effarée. Non, il n'a ni remords ni repentir. C'est le meurtrier sans pitié que la société rejette loin d'elle, qu'elle détruit, auquel elle rend coup pour coup, mort pour mort.

Et l'autre de sa voix assourdie par le souterrain, qui semblait déjà comme un voix d'outre-tombe :

Mignonne, quand le soir descendra sur la terre,  
Et que le rossignol viendra chanter enaoir,  
Quand le vent soufflera sur la verte bruyère,  
Nous irons écouter la chanson des blés d'or.

Puis, il se tut. Il s'était remis à boire, sans doute.

Lui rendrait-elle la liberté ?... Non !... A quoi bon ? Et elle voulut rentrer. Mais elle ne pouvait faire un pas. Et la lourde clef de la cave lui brûlait les mains.

Et son faible cœur timoré cherchait des raisons pour s'expliquer et s'excuser à à elle-même ce qu'elle allait faire.

— S'il promettait de vivre honnêtement, de quitter la France, l'Europe, et d'aller au loin réparer son passé ? Oui, si j'étais sûre de cela, je ferais une bonne action en l'aidant à s'évader... Mais s'il reste en France ? s'il recommence !... Mon Dieu ! mon Dieu !

Et toujours, malgré tout, elle avance.

Elle se trouve, maintenant, près de la porte de la cave.

Elle touche cette porte.

Elle écoute.

On n'entend plus aucun bruit. Il dort peut-être ?

Ah ! comme son cœur bat ! avec quelle douloureuse violence !

Elle y met la main ; elle appuie dessus de toutes ses forces.

Tout à coup elle prête l'oreille.

La porte de la cave donne sur la cour de la ferme, mais au coin des bâtiments ; près de là sur la droite, ce sont des pommiers et des poiriers, dans la haie du jardin potager.

Il a semblé à Marie-Thérèse qu'elle avait entendu un bruit de pas sur la terre et le froissement des épines de la haie.

Elle regarde, mais elle ne peut rien voir ; elle écoute encore, mais rien n'arrive à ses oreilles.

— Je me suis trompée ! se dit-elle.

Elle introduit doucement, avec précautions, la clef dans la serrure et elle tourne ; la clef, mal graissée rend un son strident.

Marie-Thérèse tressaille. Elle se fait toute petite. Elle retient sa respiration. On dirait qu'elle va commettre un grand crime.

Elle reprend courage. Elle appuie de nouveau sur la clef.

La porte est ouverte. Elle n'a plus qu'à la pousser.

C'est le dernier effort qui lui reste à faire pour achever l'action que lui a inspirée sa maternité malheureuse.

Elle ne réfléchit plus. La fièvre l'entraîne en avant.

La porte est grande ouverte et une bouffée d'air humide venant des profondeurs noires de la cave, la frappe au visage.

Elle se penche, descend deux marches, dit d'une voix mourante :

— Monsicur... Monsieur...

Rien ne lui répond. Mais, dans le fond, un ronflement annonce que Borouille est endormi.

Elle trébuche contre des bouteilles. Elle ne prend plus aucune précaution ! Elle est folle !

Elle rencontre le corps du vagabond plié en deux, le dos contre un tonneau. Elle le pousse du pied avec un dégoût.

Il grogne en se réveillant à demi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je suis bien. Pourquoi me dérange-t-on ?

— Relevez-vous !

— Impossible. J'ai tant bu que mes jambes sont en laine.

— Relevez-vous vite, et partez !

— Partir !

Brusquement il est dégrisé. Il se relève, se frotte les yeux.

— Partir ! dit-il encore, je suis libre ? On me relâche...

— Oui.

Il ne comprend pas du premier coup. Cela est si extraordinaire qu'il craint de rêver. Mais il fait quelques pas dans la cave, puis ses yeux habitués à l'obscurité aperçoivent l'ouverture béante sur la cour de la porte grande ouverte.

— Libre ! Libre ! murmure-t-il hébété.

Et regardant Marie-Thérèse de plus près, la tâtant :

— Une femme !... Je reconnais votre voix !... Qui diable êtes-vous ?... La fermière !...

— Oui.

— Et c'est vous qui me rendez la liberté ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Profitez de ce que je vous offre et ne m'interrogez pas...

Malgré son cynisme et son audace, Borouille paraissait vraiment surpris. Marie-Thérèse se hâta d'ajouter, sans réfléchir que la condition venait trop tard, puisque la porte était ouverte :

— Je voudrais que vous redeveniez un honnête homme... Vous me le promettez ?... Je voudrais aussi que vous quittiez la France... et que, très loin, vous vous mettiez au travail afin de réparer, autant que possible, les crimes de votre passé !...

— Je promets tout ce que vous voudrez...

En aspirant l'air qui lui entrait par l'ouverture béante, comme une bête sauvage qui eût été longtemps enfermée et serait rendue brusquement à la forêt, aux grands horizons :

— Merci ; merci... .

Il s'élança au dehors... .

Ce n'est pas tout. Elle aurait encore bien des choses à lui dire.

Elle voudrait l'exhorter au devoir, tirer une larme, un regret de ce cœur de bronze, mais il n'est plus temps.

Toutefois, il lui jette un dernier mot, on partant :

— Vous êtes une brave femme... . Merci !... .

Elle le suit vaguement, dans les ténèbres épaisses, mais la silhouette du bandit déjà s'est mêlée à la nuit. On n'entend même plus ses pas.

— Où court-il ? Au repentir ? à l'expiation ? où à de nouveaux crimes ?

Telle est sa pensée, à la pauvre femme.

Et elle va revenir à la cave pour en refermer la porte, pour y prendre certaines précautions dictées par la prudence, afin d'éloigner d'elle tout soupçon et de laisser croire que Borouille n'a pas eu de complice pour s'évader, elle revient sur ses pas quand une ombre d'homme se dresse devant elle.

Elle recule, effarée, ne reconnaissant pas dans la nuit.

Elle croyait à un nouvel attentat. Elle est prête à appeler au secours.

— Qui êtes vous ?

— Taisez-vous ! dit l'homme très bas.

Cette voix ! Tout à l'heure elle l'entendait encore. La voix de Milberg !

— Henri ! Je vous croyais parti. Je vous croyais loin !... .

Elle est toute frémissante. Et lui est singulièrement ému.

— Qu'avez-vous fait malheureuse ?

— Quoi donc ? dit-elle, voulant mentir.

— Ne niez rien. J'ai tout vu. J'étais revenu. J'étais là !... .

Tout d'abord une épouvante en elle lorsqu'elle se dit qu'on la punira pour avoir rendu la liberté à Borouille.

Puis elle se tranquillise. Une réflexion rapide lui vint ;

— Puisque Milberg la voyait, pourquoi ne l'a-t-il pas empêchée ? Il l'aurait pu. Il n'avait qu'à se montrer pour cela.

Et elle lui dit :

— Vous m'avez demandé ce que j'ai fait... . Eh bien ! moi, je vous demande, à mon tour, ce que vous veniez faire... . Au lieu d'être à la Louvière pourquoi vous trouvez vous à la Pierre-de-Marbre ? Vous étiez parti. Pourquoi êtes-vous de retour ?

Il baissa la tête. Elle vit tout à coup qu'il chancelait, s'affaissant lourdement sur le sol. Et il garda le silence. Seulement il pleurait tout bas et sa tête était secouée de sanglots qu'il essayait vainement de maîtriser.

Alors, elle comprit et eut vraiment pitié de cet homme.

Elle se penche à son oreille et murmure ;

— Vous aussi, n'est-ce pas ? Vous aviez songé à cela ?... . Comme moi ! Et voilà pourquoi vous êtes ici ! Vous alliez peut-être essayer de lui rendre la liberté... . Vous alliez manquer à votre devoir de magistrat pour épargner au père un remords de plus... . Mais vous hésitez ?... . Ah ! comme vous avez du souffrir... . Que de fois vous avez dû vous arrêter en route ! Et comme le chemin a dû vous sembler long ! Mais vous n'auriez pas pu ! La force vous aurait manqué. Et tant mieux que ce soit moi... . Ah ! oui, cela vaut mieux, n'est-ce pas ?

Il continua de se taire.

— Ecoutez, dit-elle, ce n'est pas tout que de se repentir. Il faut prouver qu'on regrette le mal qu'on a fait. Il m'est venu une idée ! Voulez-vous que je vous la dise ?

— Dites ! fit-il faiblement.

— Charlot est sans famille, Henri... . sans famille comme l'a été toute sa vie... . l'homme auquel je viens de rendre la liberté... . l'homme qui a failli entraîner Charlot dans ses crimes... .

Il fit un geste, comme pour l'empêcher de parler.

— Vous avez compris ma pensée, dit-elle.

— Oui. Je l'avais devancée même.

— Vous adopterez Charlot ?

— Je l'adopterai.

— Vous ferez de ce pauvre garçon votre fils ?

— Oui, et j'en ferai aussi, j'en suis sûr, un honnête homme.

— C'est bien, Henri, c'est bien... . dit-elle... .

Il se releva péniblement.

— Voulez-vous rentrer à la ferme ?

— Non. J'ai attaché mon cheval à deux kilomètres d'ici.

Deux kilomètres ! Il avait fait ce trajet pour se rapprocher de Borouille ! Quel funèbre voyage ! Quel sinistre calvaire !

— Adieu ! dit-il.

— Adieu, Henri.

Elle n'avait pas un instant à perdre.

Elle alla chercher un outil de jardinage qui servait à sarcler, et en introduisit, à l'intérieur de la cave, la pointe dans la serrure, qu'elle fit sauter. Puis elle laissa l'outil dans la cave.

Elle rentra près de son mari qui, debout, les bras croisés, des larmes dans les yeux, contemplant son père.

Vers le matin, les gendarmes arrivèrent.

Il y eut grand émoi à la ferme, lorsque l'on constata l'évasion de Borouille. Blaise expliqua qu'il avait confié la clef à la maîtresse. Celle-ci montra la clef. On n'avait aucun doute sur elle. Les gendarmes rédigèrent, séance tenante, leur procès-verbal.

Puis ils emmenèrent Charlot ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre. Celui-ci n'était pas très effrayé. Il avait confiance dans la parole du magistrat. Et il savait aussi que c'était vers M. de Milberg qu'on le conduisait.

Du reste, en partant, Marie-Thérèse l'avait pris à part :

— Ne perds pas courage, mon enfant, et crois-moi. Ce ne sont pas les misères qui recommencent. Au contraire, les misères sont finies. Tu auras bientôt un protecteur qui constamment veillera sur toi, désormais.

— Et Bertine ! ma Bertine ?

— Nous la retrouverons.

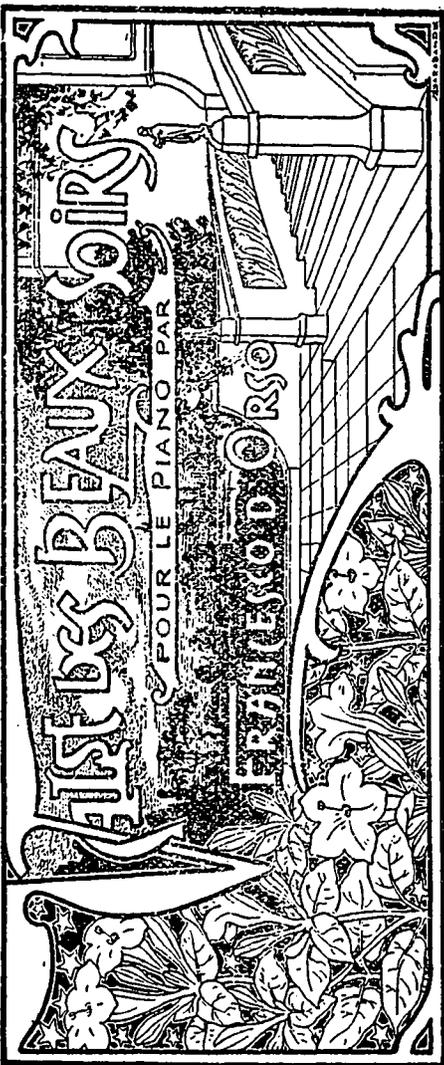
(A suivre.)

Tempo di Valse

Musical score for "Tempo di Valse". The score is written for piano and includes the following markings and instructions:
 

- p giocoso* (piano, playful)
- cresc.* (crescendo)
- mf* (mezzo-forte)
- f* (forte)
- cresc.* (crescendo)
- marcato* (marked)

 The score consists of two systems of two staves each, with various musical notations including notes, rests, and dynamic markings. Pedal points are indicated by "Ped." with a star symbol.



Musical score for "LES BEAUX SOIRS". The score is written for piano and includes the following markings and instructions:
 

- PIANO** (instrumentation)
- Modio molto* (moderato molto)
- p* (piano)
- espressivo, cantabile molto* (expressive, very cantabile)
- pp* (pianissimo)
- con passione* (with passion)
- mf* (mezzo-forte)
- dim. e rit. molto.* (diminuendo and molto ritardando)

 The score consists of two systems of two staves each, with various musical notations including notes, rests, and dynamic markings. Pedal points are indicated by "Ped." with a star symbol.

1<sup>a</sup> 2<sup>a</sup>

*mf* *cresc.*

Ped \* Ped \* Ped \* Ped \* Ped \* Ped \*

*p giocoso*

Ped \* Ped \* Ped \* Ped \*

*cresc.* *mf*

\* Ped \* Ped \* Ped \*

*f* *fp*

Ped \* Ped \* Ped \* Ped \* Ped \*

*cresc.*

\* Ped \* Ped \* Ped \* Ped \*

\* Ped \* Ped \* Ped \* Ped \* Ped \*

*p* *espressivo, cantabile molto*

Ped \* Ped \* Ped \* Ped \*

*mf*

\* Ped \* Ped \* Ped \*

*p*

Ped \* Ped \* Ped \*

*f*

\* Ped \* Ped \* Ped \*

1<sup>a</sup> 2<sup>a</sup> *gioviale*

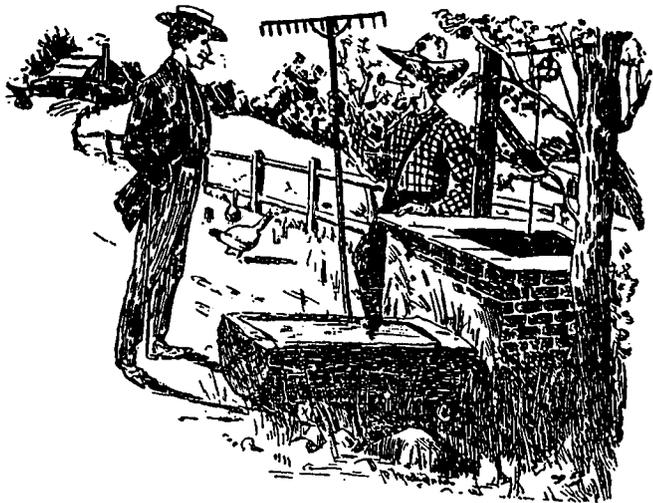
Ped \* Ped \* Ped \*

\* Ped \* Ped \* Ped \*

Ped \* Ped \* Ped \* Ped \* Ped \*

(A suivre)

## IL AURAIT DU LE DIRE



*Monsieur Citadin.* — Eh bien, mon oncle, comment avez-vous trouvé le perroquet que je vous ai envoyé, la semaine dernière ?

*Penoute.* — Eh... pas mauvais, mais pas mal dur.

*Monsieur Citadin.* — Comment, dur ? L'auriez-vous mangé, par exemple ?

*Penoute.* — Certainement !

*Monsieur Citadin.* — Mais, mon cher oncle, c'était un perroquet qui parlait très bien.

*Penoute.* — Que ne le disait-il ? l'imbécile !

## LES AVENTURES DE MATHURIN GONEC

UN RÉVEILLON CHEZ MATHURIN

Je trouvai, l'autre jour, mon Mathurin en révolution. Du plus loin qu'il m'aperçut, il me héla ; — ses mains, tremblantes de joie, agitaient une lettre dont il venait à peine d'achever la lecture, car il avait encore sur son nez ses formidables besicles à branches de fer.

— C'est de Mateluche ! me cria-t-il.

— Mateluche ? Qui ça, Mateluche ?

— Mon gars d'adoption, donc, et adjudant, s'il vous plaît, dans la flotte ! Un gaillard à qui j'ai appris à faire son premier nœud plat. Il m'écrit qu'il sera ici devers le 15 décembre, pour la Noël au plus tard. Hé, hé ! monsieur, faudra venir réveillonner avec nous.

Et, comme j'hésitais :

— Si vous tenez à mes histoires, y en aura une, pour sûr, foi de Mathurin Gonec !

La perspective me tenta, et je promis d'aller passer avec lui et avec Mateluche la soirée de Noël. — Pour dire vrai, j'étais curieux de voir ce que ce pouvait être qu'un réveillon chez Mathurin.

Ma parole, il avait bien fait les choses : devant une flambée de bois d'épaves, une oie rôtissait ; non loin de là, un panier de marrons attendait son tour de feu. Sur un guéridon, en bois de fer curieusement sculpté, deux chandelles brûlaient, fichées sur des planchettes, éclairant les assiettes, les bols de faïence à fleurs, une bouteille d'eau-de-vie blanche, un pot de grès plein de tabac ; le tout, posé sur un torchon de toile bise fort propre.

— Oh ! oh ! m'écriai-je, quel luxe, papa Mathurin ! Vous avez fait des folies !

Sa vieille figure de triton, ridée comme une pomme de reinette oubliée au grenier, se déplissa, et un large et bon sourire découvrit ses chicots noirs.

— Dam, dit-il en jetant un regard de satisfaction sur son couvert, on ne reçoit pas ses amis tous les jours. Allons, ôtez votre pardessus et asseyez-vous ; Mateluche est à la cave en train de tirer le cidre.

D'un geste que lui eût envié un grand seigneur, il me désigna un rocking-chair au coin du feu, et je m'y enfonçai avec un vague sentiment de béatitude. Au dehors, le vent, — un vent du nord, sec et vibrant, qui vous coupait la figure comme un rasoir, — fouettait la mer, hurlante au pied de la falaise, et venait expirer, à travers les planches mal jointes du rouble, en gémissements lamentables comme des plaintes de trépassés. Et moi, m'engourdisant béatement à la bonne chaleur envahissante, je pensais au vers du poète latin : " Il est doux de contempler du rivage les flots soulevés par la tempête. " De petites flammes bleuâtres fusaient des planches de sapin ; la graisse chantait en grésillant dans la casse de terre qui tenait lieu de lèche-frite, et les chandelles accusaient de leur lueur rustique la pauvreté du mobilier de mon brave Mathurin.

Lui, rouge, affairé, accroupi devant son oie embrochée dans une épée d'officier, l'enveloppait de soins judicieux et vigilants.

— Eh ! non, eh ! non, répéta-t-il, ça n'est pas tous les jours fête ! Qu'en dis-tu, Mateluche ?

— Bien sûr, parrain.

Mateluche, autrement dit l'adjudant Pierre Le Guernic, sortait du petit apprentis adossé au rouble et décoré du nom de cave par son propriétaire. C'était un beau et fier gars, de trente-cinq ans environ, frisé de poil, avec des yeux bleus très doux, le front coupé d'une grande balafre parallèle à la ligne des sourcils ; signe particulier : le ruban rouge à la

boutonnière. Il se débarrassa de ses pots de cidre, vint à moi et me tendit la main ; — la connaissance était faite.

— Et maintenant, à table ! conclut Mathurin en faisant une croix avec son couteau sur le dos d'un pain de douze livres, — et en avant la ligousse !

Le cidre était bon, l'oie dorée et cuite à point, le boudin bien en lard et en sang ; j'acceptai, en guise de couvert, une navaja mexicaine, et, au grand contentement de mon hôte radieux, je fis largement honneur à son festin.

Mais quand nous eûmes chassé la faim et la soif, comme dit l'autre, je rappelai à Mathurin sa promesse.

— Ah ! fit-il, flatté, en me voyant exhiber mon carnet, vous tenez à votre histoire ? Mateluche, mon fi, recule la table et pose-moi là la bouteille de blanche ; — on y dira un mot, rapport à l'anniversaire du punch, sur les minuit.

Lui-même prit une poignée de marrons fendus d'avance, les glissa sous la cendre, où la vieille Gourgane allongeait son museau pelé, ajouta au feu trois planches, puis, nous étant serrés autour de lâtre, les pipes allumées, il commença.

\* \* \*

— Cric, crac, mat'lot, l'feu au sabot, un hareng dans ta blague, du tabac dans la mienne, du schmik dans mon bidon, mitraille à tribord, bigaille à bâbord, cric, crac, ça mord, cric !

— Crac !

— Il y a de ça tantôt vingt-cinq ans, — eh ! oui, comme on se fait vieux ! — Le *Neptune* venait d'être construit, et ça n'était pas mon pauvre Guénolé qui le commandait, vu qu'il était encore second à bord de l'*Emilien-Marie*, un autre fameux bateau de la rivière de Nantes.

Notre capitaine s'appelaït Jean-Marie Guiho, une vraie brute, qui m'avait embauché je ne sais pas comment.

Nous devions prendre la mer à la fin du mois, quand, un soir, au *Rendez-vous des bons enfants*, la patronne, qui me connaissait, vu que j'y faisais de la consommation plus que ça était raisonnable des fois, me tira dans un petit coin.

— Mathurin, qu'elle me dit, faut que tu me rendes un service, mon garçon. — Il y a ici une amie à ma belle-sœur, qui habite la Turballe, et que son fils voudrait entrer comme mousse à ton bord.

— Ça, la patronne, que j'y dis, c'est facile ; le cap'taine cherche un mousse, justement.

Alors, elle fait signe à une manière de dame en noir, qui était assise à une table avec un gosse, et qui m'explique comme quoi son mari, un cap'taine, s'avait perdu avec son navire, dans le golfe du Mexique, deux ans passés déjà, et que le petit s'avait mis dans la caboche, — une idée d'enfant, quoi, — d'aller chercher son père et de le rapatrier, rapport à ce que l'équipage on n'en avait jamais eu des nouvelles, et que ça n'était pas sûr que le père avait avalé sa gaffe.

Comme si, après deux ans !... Enfin, des bêtises à en hausser les épaules.

Je regarde le gosse : des bras et des jambes comme des flûtes, une

## PRÉSENCE D'ESPRIT



*Madame Gallaghan.* — Pour Dieu, Mick, arrêtes un instant que j'ôte le bébé, il est juste au-dessous de toi.

## UN CAS DÉSESPÉRÉ



*Madame.* — Il faudrait absolument faire venir un docteur, Alphonse ; maman est beaucoup plus malade qu'elle n'était. Je suis très inquiète.

*Monsieur (rouchoucau).* — A quoi ça sert-il ? On a déjà eu trois docteurs et la bonne femme vit toujours.

faillie carcasse de poulet, des grands yeux bleus, des cheveux frisés, — gentil, o'était vrai, mais pas deux sous de mine.

— Il est bien ch'ti, que je dis.

— Hein ! que fait la dame, tu vois, monsieur te trouve trop ch'ti !

— J'ai douze ans ! qu'y me dit, de l'air d'un roquet qui veut s'attaquer à un gros chien.

Ma foi, y s'en rencontre tant, comme ça, des gringalets qu'ont de la bicette d'aztèque forain, et qui font la barbe à des grandes bringues de mollasses, capons, des fois, comme des Anglais, que j'y dis :

— Viens, après tout ; le capitaine verra !

Enfin, le capitaine consent à le prendre, et l'enfant s'amena le lendemain, au soir, avec son petit baluchon dans un mouchoir, et sa mère qui pleurait, pleurait, la pauvre femme, toutes les larmes de son corps.

— Veillez bien sur lui, monsieur, je vous le confie, qu'elle me dit, d'une voix si douce que j'en avais le cœur quasiment tout chambardé.

— Eh ! oui donc, la mère, que j'y dis, on vous la ramènera, votre garçaille, et un peu plus solide, a pas peur !

Elle s'en fut comme une personne saouïe ! là, vrai, que ça faisait pitié censément.

A la fin du mois, on part. En mer, ça marchait bien ; le gosse était intelligent, avait de la bonne volonté. Quelques taloches, c'est vrai ; un coup de pied par-ci, un coup de poing par-là. Mais quoi, ces choses-là, ça forme la jeunesse, et on n'élève pas les marins dans du coton.

Nous arrivons dans le golfe du Mexique, à l'époque où nous voici, et naturellement, le capitaine, qui était un licheur de premier numéro, trouve l'occasion excellente pour s'administrer une trompette de son choix.

Eh ! donc, en avant les conserves, la vinasse, et les alcools ! — tant et si bien que, sur les minuit, lui et son second, ils étaient pleins, mes amis, comme un bateau coulé !

Les hommes avaient leur compte, eux aussi ; moi, j'étais de barre, et comme la mer était belle et que la brise soufflait égale et sans risées, j'avais amarré la barre, et, à la lumière de la lampe du compas, je rafistolais mon sac, rapport à un trou qui s'avait déclaré dans le fond par le moyen d'un rat.

Sous mes pieds, j'entendais le capitaine et son second, qui riaient, monsieur, qui criaient, qui juraient tous les sacrements de l'enfer, et je me disais : " Bien sûr, mon fiston, qu'y aura ce soir un coup de torchon." La mer était noire comme un pot de goudron, mais, à la surface, il passait de grandes traînées phosphorescentes, et une bande de requins nageait dans les eaux du Neptune ; — vilain gibier !

J'avais fini de rafistoler mon trou, et je venais de ficeler mon sac, quand, en bas, y se mettent à appeler : " Mousse ! ohé ! mousse du diable, du punch ! balayeur de poulaine ! "

Si ça n'était pas pitié de tenir un enfant éveillé à des heures pareilles, pour l'amusement !

Y ne dormait point, le pauvre, et je le vis bientôt sortir de la cuisine et descendre à la cabine du capitaine, portant à grand'peine une chaudière de punch allumé, dont la flamme lui venait dans la figure.

Y disparaissait dans l'escalier, quand, patatras, voilà qu'y bute dans une marche ; y ramasse son billet, et tout le punch avec, il n'y a pas à en douter.

Ah ! monsieur, vous entendez d'ici les hurlements et toute la bordée des sacrements !

Je dégringole l'escalier, vous pensez, et qu'est-ce que je trouve ? mes deux pochards en train de trépigner sur le pauvre gas !

Cré nom ! la moutarde me monte au nez.

— Capitaine, que je dis, sauf le respect que je vous dois, ça dépasse la permission.

— La permission ? la permission de qui ? qu'y fait. Veux-tu bien retourner à ta barre, méchant timonier de quat'sous.

Alors, comme je veux y foncer dessus, y prend sur sa table son revolver.

— Mathurin, que j'me dis, pas de bêtises, mon ami ; avale ta chique et fais le mort !

C'est que, monsieur, le capitaine Guillo avait été déjà suspendu de son commandement pour cinq ans, rapport à un matelot qu'il avait tué comme ça, un jour de bordée.

— Ah ! qu'y dit, voilà ! — Et puis, tu vas me saucer ce garçon dans la grande tasse, mon fiston, pour y enseigner à poser ses pieds d'aplomb.

— Mais, capitaine, que j'dis, y a des requins dans les eaux du Neptune.

— Parfait ! qu'y s'met à ricaner, ça les amusera, ces poissons. Allons, liche-moi ce verre de rhum pour te donner du cœur, file ton nœud et marche devant.

Moi, tout en lichant son verre de rhum, je pensais à la veuve, à la Turballe, et je me demandais quoi que j'y dirais, si les requins allaient y fricoter son garçon.

Mais, pas moyen de discuter, rapport au sacristi de pistolet que je craignais même qu'y me parte tout seul dans le fournement.

Et le petit qui me regardait avec des yeux de chien battu ? Ah ! nom de nom de nom de nom !

Alors, il me vient une idée, — qu'il fallait être bête comme tout pour ne l'avoir pas eue plus tôt.

— Oust ! que je crie avec une grosse voix au pauvre mâtio, dépêchons !

J'y fiche un grandissime coup de poing dans le dos, et pendant que je le ramasse par la peau du cou : " Mousse toi dans un coin, — que j'y insinue dans le tuyau de l'oreille, — et a pas peur ! "

Je grimpe quatre à quatre l'escalier, je saute sur mon sac, j'y amarre un bout de grelin, et sauce que je te sauce, sauceras tu ! Ce qu'y se fichaient des bosses derrière moi, les deux imbéciles ! Et moi, donc ! Ah ! j'y allais de bon cœur, je vous en réponds !

Mais, pas de chance, monsieur ! Voilà qu'une vermine de requin se faufile sournoisement sous l'arrière au Neptune ; crac ! je sens une secousse ; je tire, plus personne ; le grelin me vient dans la main : la sale vorace de bête avait avalé mon sac !

— Ah ! ben, que j'dis au capitaine et au second, vous m'avez fait faire de la propre besogne ! le requin a tout avalé !

— Pas possible ! qu'y dirent.

Mais, là-dessus, pas moyen de se faire des illusions : un branle bas, monsieur, et un potin ! que toute la bande, ma parole ! se disputait après mon sac !

Dam ! y ne riaient plus, les autres, — et moi itou ! — Pensez ! mon sac perdu, avec mes hardes et tout mon saint-frusquin !

Enfin, le gosse était sauvé, et c'était l'essentiel, — pas, Mateluche ?

— Dam ! parrain, s'est bien un peu mon avis.

— D'autant que, le lendemain, mon sac me fut remboursé un petit peu plus cher qu'il ne m'avait coûté.

Et si vous auriez vu la joie de la mère, quand j'y reconduisis son gars à la Turballe, ça valait bien, allez ! encore une autre fois mon sac, m'est avis ! — d'autant que le grelin qui m'a avalé a dû en attraper une fameuse indigestion.

## DEVINETTE



— Prends garde, Charles, voilà la sorcière du bois qui viens.

— Où ça donc ? Il n'y a personne.

— Mais si, elle est là !

IL LA CONNAISSAIT BIEN



Mr Trèsprofond. — C'est un instantané, n'est-ce pas, que vous avez pris de ma femme ?

Le photographe. — Oui, monsieur ; mais comment le savez-vous ?

Mr Trèsprofond. — Dame, sa bouche est fermée.

Le gars a grandi, comment vous pouvez vous en assurer par vos propres yeux, et, à la fin de la guerre 70, il m'a rendu la monnaie de ma pièce, en venant chercher, sous le nez d'un escadron de uhlands, ma vieille carcasse, que les balles de ces damnés mangeurs de choucroute m'avaient trouée comme une écumoire. C'est là qu'il a attrapé ce joli coup de sabre, — lève donc ton nez, Mateluche, mon fi ? — qui ne le défigure pas trop.

Le voilà adjudant, et décoré ; c'est un gars qui me fera honneur. Et, puisque le punch est prêt à être allumé, feu partout ! et à la santé de Mateluche, monsieur.

— A la santé de Mateluche, père Mathurin.

MAXIME AUDOUIN.

Chronique Théâtrale

ACADÉMIE DE MUSIQUE

"Kismet ou les deux Turcs embarrassés", voilà le sujet des représentations de cette semaine. C'est un opéra comique qui a eu un grand succès à New-York, cette saison, et que nous amène la Cie d'Opéra de Mlle Minerva Dorr. L'histoire de Kismet se déroule en deux actes, et roule en entier sur la fourberie d'une sultane qui élève sa fille comme garçon, afin de lui assurer le trône, tandis que le garçon est élevé comme fille. Le jeune prince cherche un mari pour sa sœur supposée Haideez, et l'on voit d'ici les complications les plus enchevêtrées qui se peuvent produire avant que la fraude fut reconnue.

Le rôle de Kismet est rempli par Mlle Minerva Dorr, une prima-dona américaine des plus accomplies. Mr Edward H. Carroll joue le rôle de Haideez, rôle rempli de situations comiques et plaisantes.

Le compagnie, y compris les chœurs, est composée de 40 artistes, tous excellents. Les décors et les costumes sont des plus brillants et tout est bien combiné pour le plus grand plaisir du spectateur.

QUEEN'S THÉÂTRE

On y verra, cette semaine, "L'Ennemi Secret", un nouveau drame romantique de Edmoer Grandin et Eva Mountford. L'action est de nos jours et se passe, pour la plus grande partie, à Paris, avec toutes les complications dont sont entourées les scènes qui ont pour théâtre les grandes villes. Quatre actes : Le premier, en Italie, dans un vieux château ; le deuxième acte, en l'étude de l'artiste Romani ; le troisième acte, nous introduit dans le boudoir de Marcelle ; le quatrième acte, dans les caves d'une maison en ruines.

L'action du drame est mélangée de scènes de haute comédie, et tout, décors, costumes, scènes mécaniques en fait un ensemble très intéressant et bien propre à obtenir les suffrages de tous ceux qui y assistent.

THÉÂTRE ROYAL

Nous avons, cette semaine, au Royal, la compagnie de burlesque "Bon-ton", largement composée de jeunes femmes jolies et bonnes actrices. Leurs camarades du sexe fort sont également très remarquables et la musique contient des éléments de popularité qui assurent son succès. Décors, costumes, tout est à l'avenant et complète un ensemble de tout premier ordre.

C'est par un burlesque : "Bureau matrimonial des célibataires", q<sup>1</sup> 10

s'ouvre la représentation, il est suivi de l'exhibition de plusieurs variétés et spécialités curieuses, toutes très fortes dans des genres différents. La représentation se termine par un autre burlesque : "Vasser Girls in Camp", où l'on voit des danses, des marches, où l'on entend des chansons comiques. Bref, le plaisir des yeux et des oreilles porté au suprême degré.

PARC SOHMER

Allez le dimanche, dans l'après midi ou le soir, voir le spectacle que donne le Parc Schmer. Chaque semaine, changement de programme, les meilleures attractions de la saison. La salle est bien chauffée et on y est confortablement ; il n'y a pas de danger de s'y enrhummer.

PALLADIO.

IL FALLAIT S'EXPLIQUER

Barnum exhibait, jadis, parmi quelques autres curiosités, un petit crâne qu'il affirmait être celui d'Olivier Cromwell.

Un homme dans la foule s'écria que cela ne pouvait être, chacun sachant bien qu'Olivier Cromwell avait une tête énorme.

Tout le monde se mit à rire, mais Barnum, impassible, s'écria :

— Il vous sied bien, à vous, monsieur, de vouloir m'apprendre mon métier, et à vous tous, de rire ainsi. Ceci est bien la tête de Cromwell quand il était petit garçon.

LA CAUSE

Elle. — Figures toi que monsieur et madame sont à couteaux tirés. Ils ne peuvent plus se voir.

Lui. — Pas étonnant !

Elle. — Comment cela ?

Lui. — Une femme qui est enragée pour toujours vouloir acheter les cigares de son mari.

UN BRAVE

Le papa. — Mauvais gamin ! Comment donc as-tu pu faire pour avoir tous tes habits déchirés comme cela ?

Le petit Claudin. — C'est en essayant d'empêcher un petit garçon d'être battu.

Le papa. — Ça c'est bien ! Il faut toujours être brave et défendre ceux qui sont plus faibles. Quel était ce petit garçon-là ?

Le petit Claudin. — Moi.

AUTOGRAPHE FIN DE SIÈCLE

— Ça, un autographe de Sarah Bernhardt ! Vous plaisantez ?

— Je vous le jure, monsieur, elle l'a fait sous mes yeux, avec cette machine même qui est là !

POÉSIE

Lui. — Voyons, chère demoiselle, aurez-vous bientôt fini de contempler ce ruisseau ? Tous les ruisseaux se ressemblent pourtant !

Elle. — C'est juste, et ils murmurent toujours, comme les imbéciles.

SOLUTION FACILE



Madame. — Voyons, sois raisonnable, Arthur, je ne puis pas porter le bébé et le panier.

Monsieur. — Donne le panier à porter au bébé !

## MODES PARISIENNES



I. CORSAGE EN SOIE FANTAISIE MAUVE, mousseline de soie unie. Corsage-blouse recouvert d'un plastron en mousseline de soie plissée rentrant devant sous une ceinture de velours, dos uni, col en dentelle perlée surmonté d'un col de guipure, manches ridées, volant au bas. Matériaux : 5 verges  $\frac{1}{2}$  de soie, 1 verge  $\frac{1}{2}$  de mousseline de soie,  $\frac{1}{2}$  de verge de velours. II. CORSAGE EN SATIN NOIR, taffetas rouge et guipure, de forme blouse, garni d'applications de guipure ; le haut ouvert laisse voir un gilet plissé surmonté d'un col drapé formant nœud derrière, dos uni ; manches plates recouvertes de deux petits jockeys, le bas découpé sur un volant, ceinture en taffetas. Matériaux : 5 verges de satin, 1 verge  $\frac{1}{2}$  de taffetas.

## TRAITEMENT APÉRITIF

Un jour qu'Henri VIII chassait dans la forêt de Windsor, il s'égara probablement à dessein. Vers l'heure du dîner il se rabattit sur un village. Là, déguisé sous l'uniforme de ses gardes à pieds, vêtement assez bien assorti à sa haute taille et à son aspect rustique, il se rendit à l'abbaye, et en sa qualité d'attaché à la suite du roi, fut admis à l'honneur de manger à la table de l'abbé.

Ne dérogeant point à l'habit qu'il portait, il se jeta avidement sur une langue de bœuf qu'on lui servit. "Grand bien vous fasse, dit l'abbé en lui versant rasade, voilà pour boire à la santé du roi notre maître. Je donnerais volontiers cent livres pour pouvoir manger du bœuf d'aussi bon appétit que vous, mais hélas ! mon estomac faible et délicat digère à peine une aile de poulet, ou une cuisse de lapereau."

Le roi but gaiement, et après avoir remercié l'abbé de la bonne chère qu'il lui avait fait faire, partit sans s'être fait connaître.

Quelques semaines plus tard, l'abbé vit arriver deux soldats chargés de l'appréhender pour le conduire à la Tour de Londres, où il fut enfermé et nourri pendant plusieurs jours exclusivement au pain et à l'eau.

Le malheureux abbé se demandait vainement quel pouvait être son crime, et comment il avait pu encourir à ce point la colère royale.

Un jour enfin on lui servit une langue de bœuf, dont il mangea avec le plus vaillant appétit. Tout à coup le roi, qui de l'intérieur d'un cabinet voisin avait assisté au repas de l'abbé, fut annoncé par un gardien.

"Monsieur l'abbé, dit-il en entrant, vous me devez cent livres. Payez ou vous resterez ici jusqu'à la fin de vos jours. J'ai été votre médecin. Je vous ai traité, j'ai guéri votre estomac de sa faiblesse, et j'exige mes honoraires."

L'abbé, tout joyeux d'en être quitte à si bon marché, promit de payer, paya et put retourner dans son abbaye, où l'on dit cependant qu'il murmura plus d'une fois contre la sévérité du docteur couronné, et la cherté de ses consultations.

## VARIÉTÉS

Dédié à la Société des cent kilos.

Le recordman du poids est actuellement un Américain, du nom de Jewel, plus connu dans les fêtes foraines de l'autre côté de l'Atlantique sous le sobriquet de l'Éléphant Jumbo.

Il pèse exactement trois cent quarante-quatre kilos et sa taille atteint à peu de chose près deux mètres. C'est donc un colosse assez bien proportionné.

Né à Masson-City, dans l'État d'Iowa, le 8 juin 1863, Jewel est resté plutôt chétif jusqu'à l'âge de dix-huit ans, s'occupant surtout des travaux de la ferme dont ses parents étaient propriétaires et se livrant avec fort

peu d'enthousiasme aux exercices du corps auxquels les américains campagnards sont si habitués.

En 1881, il obtint un emploi sédentaire dans l'administration des postes du district, et à partir de ce moment se mit à engraisser, à se développer d'une façon incroyable.

Aujourd'hui, âgé de trente-quatre ans, c'est l'homme le plus lourd qui existe. Sa santé est parfaite, et tout en gagnant pas mal d'argent aux États-Unis, il ne serait pas fâché, dit-il, d'être comme tout le monde.

\* \* \*

Le Pècle-Mêlé fait le curieux dénombrement suivant du monde parlementaire français :

Les professions : MM. Berger, Boucher, Boulanger, Charpentier, Couturier, Cordier, Labbé, Meroier, Measureur, Masson, Vacher, Taillandier.

Les qualités : Lebon, Allègre, Constant, Chauvin, Lesage ;

Les défauts : Guignard, Goujat, Salis, Tardif.

Les nuances : Blanc, Brun, Roux, Rose.

Les nationalités : Allemand, Franc, Breton.

Les capitalistes : Millard, Million, Richard.

Les classes sociales : Leroy, Lecomte, Marquis, Baron, Bourgeois.

Le groupe champêtre : MM. Desjardins, Dubois, Forest, Barrière, Olivier, Bastide, Mas, Billot, Maret, Charmes, Poirrier, Froment, Roche, Rameau, Lacote, Dupuy, Labrousse, Lacave, Laporte.

## LE GARÇON CITOYEN

En 1848, pendant que la Liberté, l'Égalité et la Fraternité régnaient sur tous les murs de Paris, un monsieur entre dans le café du boulevard.

"Garçon, une demi-tasse ?

— Il n'y a plus de garçons ; nous sommes tous citoyens, répondit fièrement un jeune homme cravaté de blanc.

— La demi-tasse servie et consommée, le monsieur paye, mais sans donner le moindre pourboire.

"Il n'y a rien pour le garçon ? demande le jeune servant.

— Vous le savez bien, il n'y a plus de garçons, et jamais je ne me permettrais d'humilier un citoyen en lui offrant une pièce de deux sous."

Depuis cette apostrophe, le jeune citoyen consentit à reprendre son titre de garçon.

## CHANGEMENT D'ATTRIBUTION

Le visiteur. — Eh bien, mon Louis, j'espère que tu as grandi ? Si tu ne fais pas attention à toi tu vas devenir plus grand que ton papa.

Louis. — C'est ça qui serait drôle. Papa, obligé de porter mes vieilles culottes au lieu que ça soit moi !

## IL N'EN FAISAIT PAS COLLECTION

Bigaille. — Voilà qu'en me réveillant, cette nuit, je trouve un voleur dans ma salle à manger !

Ripallon. — L'avez-vous attrapé ?

Bigaille. — Ah ! bien, non, par exemple ! Je ne fais pas collection de voleurs, moi !

## DEVINETTE



— Monsieur Lecoq... Vive monsieur Lecoq !

— Mais qu'a donc ce garçon et que veut-il dire avec son monsieur Lecoq ?

# L'Argument d'Ayer.

S'il y a quelque raison pourquoi vous feriez usage d'une Salsepareille quelconque, il y a toutes les raisons du monde pour que vous preniez celle d'Ayer. Quand vous prenez de la Salsepareille, c'est pour guérir une maladie. Or vous voulez être guéri aussi vite et à aussi bon marché que possible. Voilà pourquoi vous devez choisir la Salsepareille d'Ayer; elle guérit vite et à bon marché et de plus, elle guérit pour toujours. Bien des gens nous écrivent: "Je préfère de beaucoup avoir une bouteille de Salsepareille d'Ayer que trois de n'importe quelle autre espèce." Un droguiste écrit que "Une bouteille de Salsepareille d'Ayer donne de meilleurs résultats que Six de toute autre espèce." Si une bouteille de Salsepareille d'Ayer accomplit l'œuvre de trois, elle doit avoir la force de trois au prix d'une. Voilà la chose en deux mots. On a donc toutes les raisons du monde de faire usage de la

# Salsepareille d'Ayer.

### Petites charades :

Quelles sont les trois villes de France qui, à elles trois, font vingt et un ?

Troyes — Foix — Cette.

Quels sont les trois noms qui à eux trois, font six ?

Méphiisto fait l'a  
O fait l'i  
Faure fait l'x

### LISEZ

# "Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

### Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

**\$1.00 PAR ANNÉE**

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL, Administrateur.

### Une Recette par Semaine

EAU DE BOTOT MODIFIÉE

Faites infuser dans 1 1/2 livre d'alcool à 80° cent. les substances suivantes après les avoir concassées: girofle, cannelle, badiane, 1/2 d'onçe de chaque, cochenille et crème de tarte, 1 1/2 d'onçe chaque: filtrez.

B. DE S.

### TRIO DE PROVERBES

L'ève fleurie, temps de folie.

x

Qui paie les violons ne danse pas toujours.

x

Pas à pas on va loin dans un jour.

SANCHO PANÇA.

Boireau a mérité, hier, la palme de la galanterie. Marié depuis peu, il s'est aperçu, à son grand désespoir, que sa tendre moitié ne peut renoncer à la détestable manie de se ronger les ongles.

Ne sachant comment faire, il sussurrait, hier, à l'oreille de son épouse, en lui tendant ses propres doigts :

— Puisque tu ne peux pas t'en empêcher, ronge les miens. Cela te fera moins de mal et me rendra service; ils sont trop longs.

\*\*

Nativité authentique.

Cette bonne Calinetta a un procès, dont la perte est assurée; une de ses amies lui conseille de céder.

— Je veux que ce soit le Tribunal qui décide,

### A PEU DE FRAIS

On guérit à peu de frais, et sans changer son régime, toutes les affections des voies respiratoires en faisant usage du *Baume Rhumal*, 25c partout.

On demandait ce matin au célibataire Pérey :

— Pourquoi donc ne vous êtes vous pas marié ?

— J'ai horreur du divorce.

(Textuel)

Toutes les maladies des enfants doivent être soignées avec le *Menthol Soothing Syrup*, le vrai sirop calmant indispensable aux enfants, aussi aux mères et nourrices.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

### IL FAUT DU CHARBON



S'il faut du charbon pour chauffer la maison, il faut de la nourriture pour chauffer l'organisme. Mais ne confondez pas avec l'alcool qui pris en grande quantité brûle la machine humaine. Si votre organisme est usé, s'il est imprégné d'alcool, n'attendez pas plus longtemps. Voici l'adresse des sauveurs: Dr Guilbault, 313 rue Amherst, et Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval.

# MADAME FERDINAND GIGUERE

VEILLÉE PAR LES SŒURS DE LA PROVIDENCE

ELLE EST ADMINISTREE

On lui jette un drap sur la figure, la croyant morte

Le Pretre lui apporte les derniers Sacrements

RECOMMANDES LES PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

COMPLETEMENT GUERIE PAR CET EXCELLENT REMEDE

Nous ne criions pas un miracle, mais si la médecine pouvait faire des miracles, la guérison de Mme Giguere en serait certainement un, car jamais dans l'histoire de la médecine, une guérison aussi importante n'a été obtenue, cette guérison a été le plus grand émoi parmi les femmes qui en ont été témoins.

Je desir certifier la véraité des faits suivants par ma signature donnée devant un témoin afin que les femmes malades comme moi soient convaincues qu'il existe un remède qui peut les guérir puisqu'il m'a guérie lorsque mon cas était si désespéré. J'ai été malade au lit pendant six semaines, de pertes de sang, l'on me suivait à la trace, j'étais incapable de marcher—faible au possible—je n'étais plus que l'ombre de moi-même—tout le monde pensait que j'allais mourir—les Sœurs de la Providence me veillaient, comme j'allais de mal en pis, malgré les soins du médecin, l'on me fit recevoir les derniers sacrements et un soir une des Sœurs qui me veillaient me jeta le drap sur la figure pensant que j'étais morte. Un prêtre qui acheta quoique n'y ayant pas encore—c'était en mai—au déjà mieux et après six semaines pas pris depuis ce temps perceute les Pilules Rouge du Dr Coderre.

Signé devant témoin.

Témoin: Mad. Désiré Bouchard.

Est il rien de d'aussi merveilleux malades attendront.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes seules, elles sont pour la grande majorité.

Un remède ne peut la race humaine, c'est de ces remèdes, la leur drogues puissantes, mortelles, elle ne peut. Femmes qui souffrez, touchez toujours pour avoir du Dr Coderre pour les jours. Exigez de votre Rouge du Dr Coderre. Refusez toutes les autres comme dangereuses. Elles sont vendues en boîtes de 50 Pilules Rouges, jamais autrement.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes pâles et faibles, font du sang rouge, riche, pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes, l'appétit aux estomacs faibles, elles gâtissent le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtes, font desentier les mains, les jambes et les pieds, ces douleurs dans le bas ventre disparaissent, les pertes blanches cessent, les règles deviennent faciles, sans douleurs, elles font disparaître l'hygiène, ces douleurs insupportables dans l'estomac disparaissent bien vite, celles qui la maladie rendent de mauvaise humeur, deviennent souriantes, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil.

Nous n'exagérons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre, c'est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes seules, c'est pourquoi elles guérissent.

Nous ne publions jamais le témoignage, le portrait d'une femme, sans son consentement, nous donnons toujours son adresse complète pour son identification. Si vous doutez des grandes vertus des Pilules Rouges du Dr Coderre, voyez, consultez les femmes qui ont été guéries, ce sont des femmes bien connues, ce sont vos voisines, vous les connaissez; partout autour de vous il s'en trouve qui ont été complètement guéries de très graves maladies par les Pilules Rouges du Dr Coderre.

Mesdames de Montréal, nous publions aujourd'hui le certificat et l'adresse complète d'une femme bien connue de Montréal, voyez, consultez cette femme, demandez lui le nom du remède qui l'a guérie, elle s'en verra repondre. Les Pilules Rouges du Dr Coderre. Après cela, Mesdames qui souffrez, mettez vous bien dans l'idée que si les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri cette femme, elles peuvent aussi vous guérir.

Nous avons un médecin spécialiste qui répondra à toutes les lettres qui lui seront adressées, pour rien, vous donnant la manière prompte et sûre de vous guérir. Ecrivez, c'est une chance unique.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout 50 cents la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, mises à la poste sur réception du prix.

Adressez:

Cie Chimique Franco-Americaine,

Département Médical,

MONTRÉAL, QUE.

Boite Postale, 2306.

Enfin, grâce aux nouvelles inventions, la communication de la terre à la lune n'est plus qu'une question de jours.

—Comment cela ?

—Un téléphone idéal fonctionne déjà sur notre satellite: n'avez-vous pas ouï parler des halos de la lune ?

LE RECOMMANDE AVEC PLAISIR

Manchester, N. H., 12 Jan., 1893

Roy & Boire Drug Co., Messieurs: — J'ai fait usage du *Menthol Cough Syrup* préparé par Roy & Boire Drug Co., pour un grand nombre de mes clients. C'est avec plaisir que je le recommande comme remède infailible dans les cas de toux opiniâtres.

E. Bernier, M. D.

Coin des rues Main et Amory.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Les gaietés de la caserne.

Un jeune sous officier arrive un peu en retard au rapport et reçoit une admonestation bien sentie du vieux major Ronchonnot.

—Mais, major, fait le retardataire pour s'excuser, j'étais en train de relever des plans...

Et le major, impitoyable, de répliquer sévèrement :

—Relever des plans!... Il eût été préférable de ne pas les laisser tomber!

## Celebre Sel de Coleman

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.

CANADA SALT ASSOCIATION CLINTON, ONT.

Madame, à cette époque, trouve toujours un médecin complaisant pour lui recommander la ville d'eau où elle veut aller. Et une fois que la faculté s'est prononcée, il faut que le mari s'incline.

— Où allez-vous, cette année ? demandait un ami à ce dernier.

— Ma fois, mon cher, je ne sais pas... Je crois que ma femme n'est pas encore décidée sur la maladie qu'elle aura.

\* \*

Le petit Loupiau ost au Jardin d'Acclimatation avec sa mère. Il regarde attentivement la girafe, réfléchit, puis :

— Maman, fait-il tout à coup, que je voudrais donc avoir le cou aussi long que ça !...

— Pourquoi, mon chéri ?

— Parce que quand je mangerais un bonbon je le sentirais descendre plus longtemps !...

Un bohème de lettres travaille à un grand roman naturaliste.

— La marquise, écrit-il, devint pâle comme un linge..."

Jetant à ce moment les yeux sur ses manchettes, qui datent d'au moins quinze jours, il est pris d'un scrupule et ajoute, par souci d'exactitude :

"...plus pâle même qu'un linge."

\* \*

On parlait, l'autre soir, au Cercle, de deux médecins embaumeurs qui se détestent.

— Comment se fait-il, dit S..., que des gens qui embaument ne puissent se sentir ?

\* \*

Manchot de la perspective Newsky à aveugle du pont des Arts :

"Très touchés de votre souvenir. Tous les manchots de Russie tendent les bras à tous les aveugles de France."

La petite Jeanne, âgée de quatre ans et quatre mois, stupéfaite de voir la tête d'un gros limonier plongée dans une musette d'avoine, s'écrie :

— Regarde, papa, le cheval qui mange dans son ridicule.

\* \*

## APPRECIATION JUDICIAIRE

Le célèbre président du Harlay avait coutume de dire : "Rien n'est plus aisé à juger qu'une affaire quand elle se présente devant les tribunaux ; mais quand les avocats ont parlé, rien n'est plus difficile."

Par le fait que le *Menthol Cough Syrup* est employé dans les principaux hôpitaux des Etats-Unis et du Canada, pour la toux et le rhume, preuve qu'il est supérieur à tout autre remède.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Les Parisiens à la campagne :  
— Oh ! papa, que c'est joli au printemps, les feuilles vertes.

Le père, nerveux.—Les contributions aussi ont des feuilles vertes au printemps !

\* \*

Nos enfants :

*Le professeur.* — Six enfants s'en vont à la rivière... mais il y en a quatre à qui on a défendu de se baigner... Combien sont entrés dans l'eau ?...

*Toute la classe, en chœur.* — Six Monsieur !

\* \*

Aux derniers examens.

*L'examineur.* — Pourriez-vous me dire, Mademoiselle, pourquoi Napoléon détestait tant les Anglais ?

*La candidate, affolée.* — C'est... c'est... c'est parce qu'ils l'ont fait mourir !

# JOBS D'AUTOMNE

— AU MAGASIN —

## .. DUPUIS FRERES ..

Les Articles suivants que nous qualifions de "Jobs" sont des Marchandises de première qualité et de première valeur et non pas des articles de rebut et passés de mode.

### VOYEZ PLUTOT :

TWEEDS CANADIENS à 17½ la verge. Ces Tweeds ont été fabriqués pour être vendus 35c et 40c. Nous les vendons à 17½ la verge.

FLANELLETTES, 32 pouces de largeur, valant 8c pour 5c.

ENCORE 100 pièces de FLANELLE grise de Chambly et de St-Hyacinthe, unie ou croisée, valant 12c pour 8c.

100 douzaines de BAS DE LAINE noirs, pour dames, 10c la paire.

300 douzaines de CHAPEAUX DE FEUTRE, pour dames et jeunes filles, 10c, 15c, 25c, 30c, 35c et 45c.

800 pièces de RUBANS nouveaux, unis, barrés, carreaux et brochés, largeur de 4½ pouces à 6 pouces ; valeur 60c, 75c, 90c, \$1.00 et \$1.25, pour 18, 20, 23, 25 et 35c.

BRAID DE LAINE, noir et de couleur, dentelé et uni, dernière nouveauté, pour garnitures de robes, collerettes et manteaux, valant 60c, 70c et 80c pour 10, 15 et 20c.

BRAID DE SOIE pour garnitures, noir et de fantaisie, à 5c la verge seulement.

Nous avons des BARGAINS semblables dans tous les départements, et, quel que soit le genre d'achat que vous avez à faire, vous pourrez toujours réaliser une importante économie.

## DUPUIS FRERES,

Coin des Rues Ste-Catherine et St-André.

N. B. — Afin d'éviter la foule, veuillez faire vos achats durant la matinée, autant que possible.



# L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupule, Fluxions Blanches, Vapeurs, Enervations, Hystérie, Vertigo, Vents, Incontinence d'Urino, Monstration difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

## Ceux qui font un travail mental

Croient qu'ils réfléchissent mieux après un bain turco-russe pris aux

## BAINS LAURENTIENS

Les résultats sont profitables à l'esprit et au corps.

Bains pendant le jour. | Le soir jusqu'à 10 h.

75c | 50c

Jours pour les dames: LUNDI avant midi et MERCREDI après-midi.

Ouverts toute la nuit.

## Bains de Natation Laurentiens

Angle des rues Craig et Beaudry

Nos bons tapeurs.

—Figure-toi, mon cher, dit joyeusement l'un d'eux à un ami, que je suis sorti sans argent, et j'avais justement des achats à faire...

Le front de l'ami se rembrunit.

—Mais je viens de rencontrer Z..., qui m'a prêté trois louis...

L'ami respire et se rassérène. L'autre:

—Seulement, comme j'ai besoin de cent francs, je compte sur toi pour le reste!

Tel. Bell 784

## Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

at: Ecole de première classe.

378 et 380 Rue Craig  
MONTREAL

Une femme insiste auprès de son mari:

— Cette année-ci, n'est-ce pas, tu me l'as juré, tu dois me conduire aux eaux?

— Je le jure encore.

— Eh bien, où irons nous?

LE MARI, très sérieusement. — Je t'emmènerai aux eaux de Versailles!

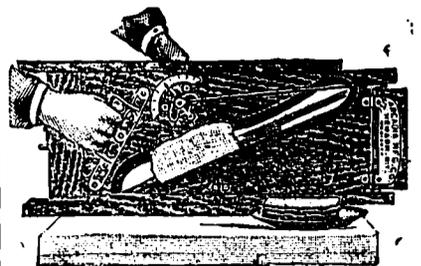
## GOMME du Dr Adam

Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ  
AUX  
ENFANTS  
SIROP  
DU  
DR CODERRE



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...  
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...  
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincailleur  
6 Rue St-Laurent.

PILULES DE GUERISON CERTAINE

DE NOIX LONGUES

(Composées)

De McGALE

DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

## A VENDRE

Stock de Chaussures

AVEC LOYER

CONDITIONS FACILES

S'ADRESSER . . .

No 1105 Rue Ontario

## Dr BERNIER DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger.  
à prix modérés

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais  
DENTS POSEES SANS PALAIS  
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montreal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

## PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame

Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

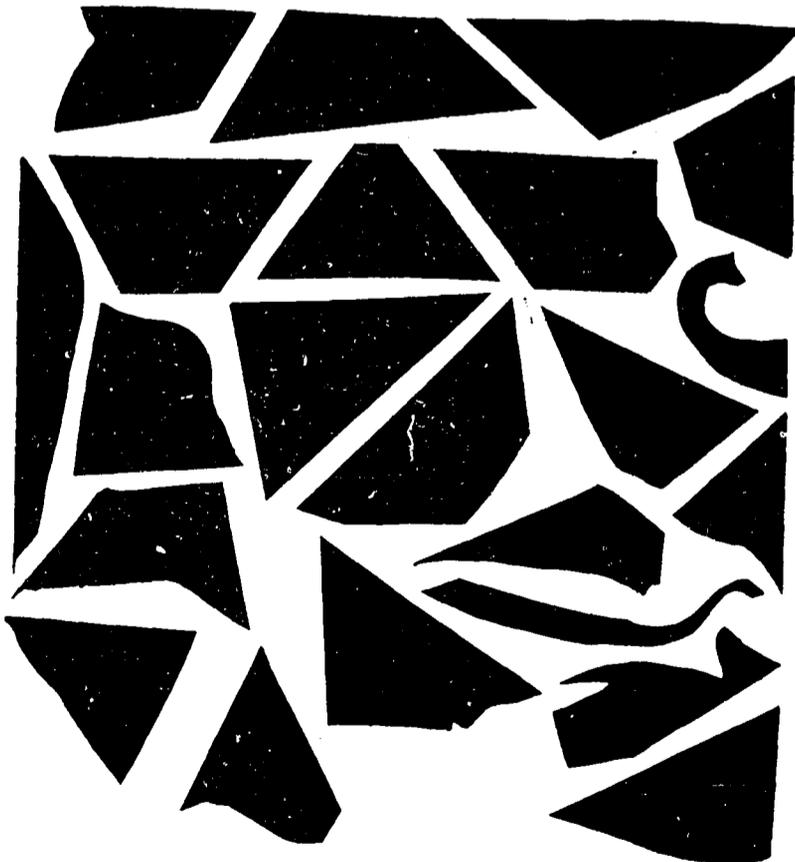
Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes

Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451  
Tél. Bell 2289 ED F. G. DANIEL  
2318

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 101



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: L'ELEPHANT JUMBO.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

**Avis Important** — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 28 octobre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 50.